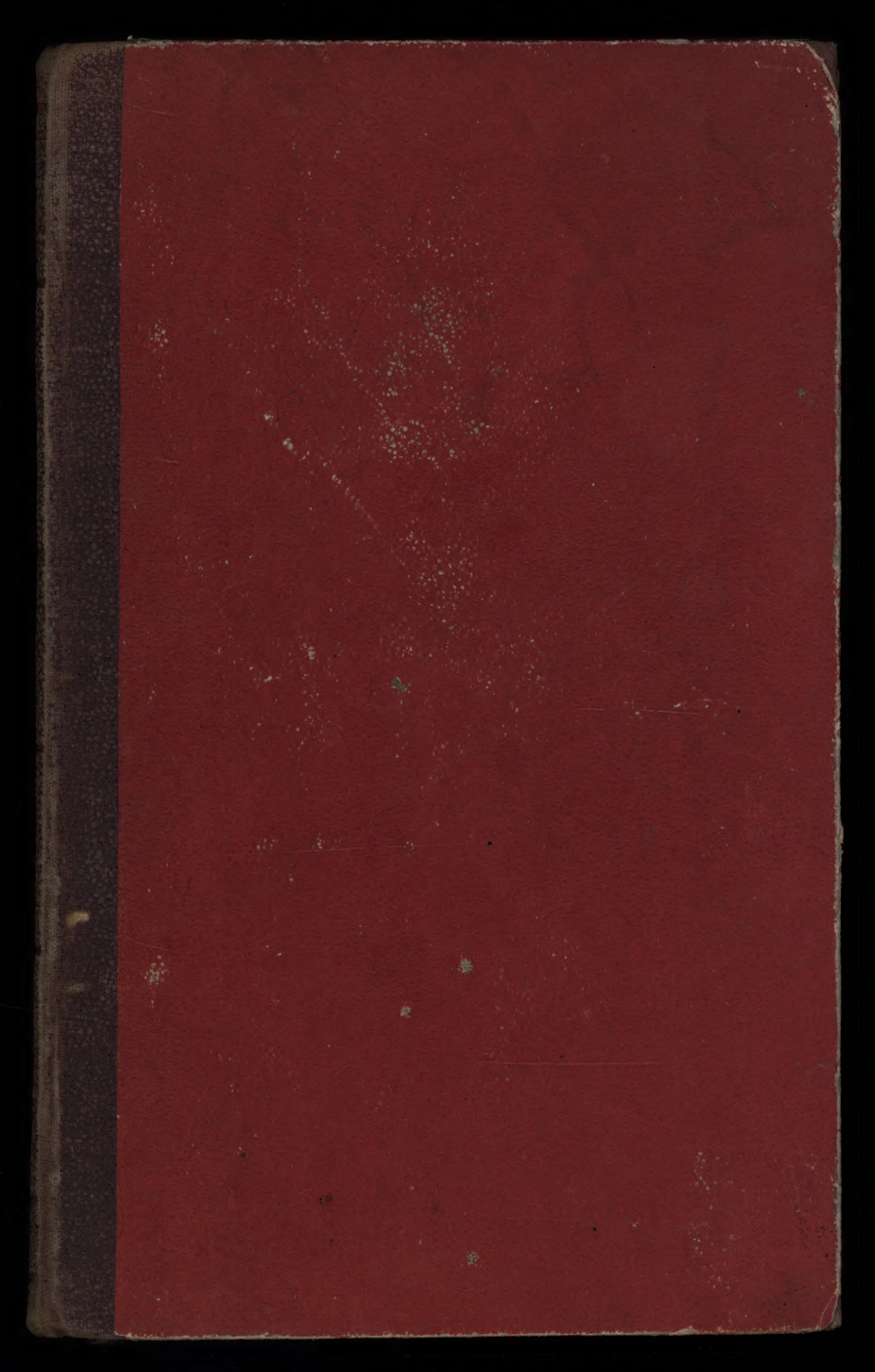


L'ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT.

L'ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT.

L'ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT.

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate........

LUCRET. *lib. V. v.* 1.

A STRASBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE ROLLAND ET JACOB.

1788.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

L'ART *de sentir et de juger en matiere de Goût*, par M. l'abbé *Seran de la Tour*, parut avec le plus grand succès en 1762, et il fut jugé propre à achever une belle éducation. L'édition en étant épuisée, peut-être les gens de lettres et les instituteurs nous sauront-ils quelque gré de leur en offrir une seconde, dans laquelle nous aurons tâché d'éviter les négligences et les fautes essentielles dont fourmille la premiere.

Les principes répandus dans cet ouvrage devant s'adapter aux arts comme aux sciences, nous avons cru qu'il pourrait servir, en même temps, à nous faire juger nous-mêmes comme artistes; et nous avons donné en conséquence tous nos soins à cette nouvelle édition. Puissent nos efforts, dans l'art typographique, mériter de plus en plus les suffrages des connaisseurs !

Nous avons réuni en un volume *in*-8°. les deux volumes *in*-12 de la premiere

édition; et nous avons choisi de préférence ce format, pour qu'il pût être rangé dans les livres de bibliotheque, comme dans les livres classiques.

Nous avons employé trois especes de papier à la réimpression de ce livre; ce qui forme trois éditions.

La premiere, de luxe, et tirée à très-petit nombre, sur du papier velin.

La seconde, sur un très-beau papier de France.

La troisieme destinée aux classes, sur un bon papier ordinaire.

CONSIDERATIONS PRÉLIMINAIRES.

PREMIERE CONSIDÉRATION.

Peut-on donner une notion précise du Goût?

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat........

HOR. de art. poët. v. 143

IL n'est point de société dans laquelle on ne parle du Goût; rien de plus commun que les conversations sur ce sujet: chacun alors s'empresse de dire ce qu'il en pense; mais à peine s'est-on arrêté à une proposition, pour en expliquer l'idée, que la contradiction suit immédiatement l'assertion. Bientôt l'intérêt et la chaleur font disparaître le sang froid; attaques, défenses, réponses, réparties, vivacité lumineuse de part et d'autre, tout promet aux spectateurs la connaissance du Goût. Il semble que du

choc animé et opiniâtre des opinions, doive naître enfin la lumiere que l'on attend : on la désire, on croit la voir ; elle échappe cependant, et l'idée du Goût demeure couverte des nuages dont on avait cru la dégager.

Cette question, si anciennement et si universellement agitée : En quoi consiste le Goût qui crée, qui juge, et qui admire les chefs-d'oeuvre du vrai et du Beau dans les arts, dans les sciences et dans les productions de la nature, fait l'objet de cet ouvrage. Heureux si l'on peut jeter sur elle la lumiere dont on la croit susceptible !

Mais n'a-t-on pas soutenu long-temps que l'on ne pouvait déterminer la véritable idée du Goût ? Vingt siecles n'ont-ils pas prononcé que le sentiment qu'il excite est aussi certain que l'impossibilité de le définir ? Comment donc en donner une notion précise ? Comment en marquer la nature ? Voilà les objections : mais, avant que d'y répondre en détail, peut-on penser que ce qui affecte

si vivement tous les hommes, soit un mystere impénétrable pour eux? Cela paraît-il dans l'ordre?

Ces objections, quoiqu'il en soit, attaquant immédiatement le plan de ces considérations, il a paru indispensable de les combattre avant que d'entrer en matiere. Inventées par la finesse de l'esprit; adoptées par les partisans les plus éclairés du Goût, elles sont devenues un préjugé universel, à qui la succession des temps a donné la force de la vérité: et qui ne sait qu'une opinion consacrée par la voix des siecles, et le suffrage des plus grands génies, est ce qu'il y a de plus difficile à détruire? Mais si cette opinion est purement imaginaire; si elle n'a de réel que l'apparence, ne serait-on pas coupable non-seulement de faiblesse, mais de mauvaise foi, en balançant à le démontrer, si cela peut se faire?

Remontons à la source. Beaucoup d'auteurs ingénieux ont fait envisager le Goût comme un terme vague, plus

propre à donner une notion confuse de ce qu'on lui fait signifier, qu'à en déterminer la juste idée; c'est ainsi que l'on a pensé et parlé pendant une suite innombrable d'années.

La défiance du préjugé est le guide du sage; il n'en est point qui soit plus contraire au progrès des sciences que la superstition qui croit honorer l'antiquité, en soutenant qu'elle a fait toutes les découvertes possibles. La connaissance spéculative du Goût lui ayant échappé, on demande comment un moderne a l'orgueil d'y aspirer. Cette foule de génies que l'on compte parmi les anciens, n'aurait-elle pas percé les sombres profondeurs de ce mystere, si elles avaient pu l'être? Quelle vanité de se flatter d'un avantage, dont tant d'autres se seraient fait un honneur immortel, s'il eût été possible de l'acquérir! Cet honneur si précieux serait-il réservé à notre siecle?

C'est ainsi que l'on parle généralement. Avant la découverte, tout dégoûte,

éloigne, rebute : cette découverte se fait-elle, on s'étonne qu'elle ne se soit pas présentée aux génies scrutateurs du Beau, qui l'ont cherchée avec des travaux si pénibles. Cela paraît si facile et si simple! chacun en convient alors; et malgré cet aveu général, on conserve encore ce préjugé despotique à l'égard de ce qui reste à découvrir.

Pourquoi le Goût a-t-il passé longtemps, et passe-t-il encore pour être inexplicable ? Ne cherchons point d'autre principe de cette opinion que le préjugé. Le jugement des hommes en a imposé aux hommes : autorité également frivole et dangereuse. Il est trop démontré que le crédit des opinions a établi plus d'erreurs que de vérités, pour que l'on s'arrête à le prouver. Qui aurait osé avancer, il y a quelques années, que la terre, au lieu d'avoir une forme exactement ronde, s'applatit par les deux pôles, eût été traité de blasphémateur par les physiciens; c'est cependant aujourd'hui une vérité reçue.

SECONDE CONSIDÉRATION

Sur les preuves par lesquelles on prétend démontrer qu'il n'est pas possible de donner une notion précise du Goût.

Incidit in scyllam, cupiens vitare charybdin,

GUALTHER, *Alexandr. lib. V, v.* 301.

APRÈS avoir prononcé que le Goût n'est qu'un terme vague, on a voulu le prouver. On a dit : Il se connaît par le sentiment ; mais on ne saurait le rendre par aucun terme qui en donne une connaissance exacte.

On a ajouté que cette faculté n'est pas la seule qui soit de cette nature, et qu'il en est de même de plusieurs autres choses qui ont des propriétés extraordinaires. Une mer immense, livrée à la fureur des flots, fournit une de ces objections. Comment pourrait-on en donner la peinture ? L'ame effrayée recule à cette image. On prend une autre objection dans la beauté, et l'on soutient que l'on ne

saurait donner de regles certaines pour en juger. Son effet est sensible ; mais a-t-il jamais été rien de plus inexprimable que son essence ? Qui peut faire l'analyse de tout ce qui compose l'action, l'attrait et l'empire de la beauté ? Résulte-t-elle uniquement de l'assemblage de ses parties ? Subsiste-t-elle indépendamment de cet assemblage dans ces parties isolées et décomposées ? On en goûte le spectacle avec tant de délices que l'on serait fâché d'entreprendre de la peindre, dans la persuasion où l'on est que l'art n'a point encore trouvé d'expression pour une infinité de sentimens. Peut-être même estimerait-on moins cette heureuse impression, si l'on pouvait la rendre avec moins de difficulté.

Entre plusieurs objections sur lesquelles s'appuient les antagonistes de la connaissance du Goût, on s'arrête à celles que l'on vient d'exposer, parce qu'elles paraissent les plus fortes. Si l'on prouve que l'on peut donner une image

vive et frappante d'une mer agitée de tempêtes ; si l'on fait voir avec évidence, que l'art peut pénétrer le secret de la beauté, il en résultera certainement qu'il n'est pas impossible de porter un regard fixe et assuré jusque sur le sanctuaire du Goût, puisque l'on avance que cette impossibilité est la même.

L'opinion générale est pour le sentiment contraire ; on ne veut pas en disconvenir. En supposant même qu'elle ne soit pas juste, elle annonce dans ses sectateurs une idée si sublime du Goût, que l'on croit pouvoir présumer qu'ils la verraient détruire avec autant de plaisir qu'ils l'ont vue s'établir. Ce n'est que par le sentiment d'une estime aussi parfaite que l'on veut déchirer le voile dont leur respect couvre le Goût.

Nous avons dit qu'il n'est pas impossible de pénétrer dans le secret de l'essence de la beauté. Que l'on parcoure les chefs-d'oeuvre du *Titien*, de *Raphaël*, du *Correge*, de *le Brun*, de *Rubens*, du *Poussin :* si l'on n'avait pas

d'idée de la beauté, les tableaux de ces grands maîtres n'en auraient-ils pas enrichi l'humanité? La majesté de *Junon*, la dignité de *Minerve*, la fierté de *Pallas*, la jeunesse d'*Hébé*, les graces de *Vénus;* voilà les différentes especes de beauté. Il est constant que l'on en reconnaît le caractere dans les ouvrages de ces célebres artistes: le charme qu'ils excitent est si vif et si rapide, qu'il passe dans un instant des sens au coeur, et que la réflexion est plus fâchée encore que surprise de ne trouver que l'image où elle désirerait voir la réalité. Combien de fois *Pigmalion* a-t-il trouvé des imitateurs de son égarement? Tel curieux ne donnerait-il pas, en offrande aux dieux, la moitié d'un cabinet sans prix, pour en obtenir la faveur qui fut accordée à cet heureux artiste, que le ciel mit au comble de ses voeux en animant le marbre qu'il adorait?

D'où naît ce charme tout puissant qui nous ravit? de la vérité de l'imitation; il faut que l'on en convienne, parce qu'il

n'est pas possible de faire autrement. Or, peut-on rendre avec cette vérité parlante ce que l'on ne connaît pas? C'est cependant la beauté, et la plus éclatante dans tous les genres, que ces grands maîtres ont représentée si parfaitement qu'il ne manque à leur expression que ce que l'art ne saurait leur donner : l'ame réelle.

Il faut donc que ces savans imitateurs aient connu l'essence de la beauté, puisque le mélange et l'assortiment des couleurs la font naître à leur gré sous leurs pinceaux. Il faut donc qu'ils l'aient connue bien parfaitement dans le degré le plus fort de ses charmes, puisqu'au ravissement intime qu'ils excitent, il succede toujours un regret sensible de ne voir qu'une imitation de la nature, lorsque l'on est affecté aussi vivement que par l'original même.

Peut-on avancer après cela, peut-on soutenir que la beauté ne se connaît pas par une notion précise, lorsque tant de merveilles de l'art la montrent d'une

maniere

maniere si sensible? N'est-ce pas uniquement la beauté dans toute son étendue, et la seule beauté qu'elles représentent? Voilà les regles austeres de la définition.

La réponse que la peinture a faite à l'objection prise de la beauté, la peinture peut encore la faire à l'objection que l'on emprunte du spectacle d'une mer irritée. Que l'on considere les tempêtes des grands peintres : jetons les yeux sur ce ciel obscurci de nuages, ne recevant de lumiere que par les éclairs qui précedent la foudre; sur cette action impétueuse des vents déchaînés, qui entraîne le vaisseau contre les écueils où il se brise. Qu'on le suive dans cette agitation terrible, élevé jusqu'aux nues par le soulevement des flots, et précipité dans l'instant même, par la rapidité de leur chute, dans la profondeur de leurs abymes. Que l'on parcoure d'un regard assuré, si l'on en a la force, ces voiles déchirées et tombant par lambeaux, ces cordages brisés et inutiles, ces mâts

flottans, ces hommes consternés, stupides d'effroi, expirans ou cherchant à éviter la mort qu'ils voient sous eux, sur leurs têtes, dans tous les objets qui les environnent.

D'où naît le pathétique et l'horreur de cette expression? Que l'on me pardonne de le répéter; peut-on rendre si sensiblement ce que l'on ne connaît pas? Ne doit-on pas conclure au contraire, qu'un objet ne peut être si parfaitement représenté, sans être parfaitement connu?

On n'ignore pas l'adresse de l'orgueil, caractérisé par l'opiniâtreté avec laquelle l'homme d'esprit élude la conviction. On sait avec quelle constance il objecte des moyens qu'il donne pour infaillibles, sachant très-bien qu'ils ne prouvent rien. Ce n'est pas aussi l'amour propre, superbe et entêté, que l'on veut désabuser. On ne parle qu'à celui qui, détaché de ses opinions, pour ne s'attacher qu'à la vérité, est prêt à convenir de bonne foi qu'il prenait l'erreur pour elle, et le

préjugé pour la certitude. Mais ce désintéressement pour sa façon de penser suppose tant de force de jugement, qu'il n'est pas étonnant de le rencontrer rarement. On ne doit opposer à ceux qui tiennent une conduite contraire, qu'une fermeté aussi courageuse à prouver la vérité qu'ils contestent. Ils ont voulu pénétrer dans la connaissance intime du Goût; ils ont échoué contre des écueils qui ne leur ont pas permis d'y parvenir: ils ont conclu, du peu de succès de leurs travaux, qu'il était impossible de voir clair dans une matiere dont ils n'ont pu dissiper les ténebres. Ils n'ont fait que changer d'écueils, et donner dans *Scylla*, en voulant éviter *Carybde*.

TROISIEME CONSIDÉRATION.

Moyen certain de donner une notion présise du Goût.

Quorum operum caussas nulla ratione videre
Possunt, haec fieri divino numine rentur.

LUCRET. *lib.* VI. *v.* 55.

On n'a point connu avec précision ce que c'est que le Goût; il est bien singulier que sur ce défaut de lumiere on ait décidé que l'on ne pouvait le connaître. L'arrêt une fois porté, l'orgueil qui l'a rendu n'a point été embarrassé pour le motiver : il a rejeté sur l'intention de la nature et sur la volonté du créateur le mystere qu'il ne pouvait percer.

Les partisans de cette opinion répetent sans cesse : N'a-t-on pas toujours dit, et ne dira-t-on pas toujours : *C'est selon les goûts, chacun a son goût.*

Que l'on soit de bonne foi, ne conviendra-t-on pas que cette objection éternelle n'est qu'un retranchement de l'amour propre, lorsqu'il ne reste plus aucun moyen de défense à son opiniâtreté sur quelque question de goût. Mais est-on en sureté dans ce retranchement? peut-on même se flatter que c'en soit un? Que signifie-t-elle, sinon qu'il est un Goût universel, dont chacun fait des usages différens, suivant l'attrait par lequel il se détermine? Peut-on imaginer qu'il s'ensuive de cette façon de penser, que les beautés du Goût soient de fantaisie, d'opinion, d'idée, de convention, et que chacun puisse porter sur elles tel jugement que bon lui semblera. Cette interprétation est aussi éloignée de la vérité, que l'embouchure d'un grand fleuve l'est de sa source.

Tout sentiment inspiré par le Goût est un effet du Beau. Or, il n'est point de Beau qui n'ait ses lois fixes, invariables, éternelles. Leur existence n'avait pas besoin de celle des hommes; quand

il n'en aurait jamais été un seul dans l'univers, une belle forêt, un bocage agréable, un ruisseau, la mer, un beau jour, une belle nuit, tout cela n'aurait-il pas sa beauté ? Que l'on suppose que des milliers d'hommes, qui n'auraient aucune connaissance de notre planete, y fussent transportés tout à coup ; chacune des beautés dont on vient de parler n'aurait-elle pas ses admirateurs qui s'y attacheraient, et les contempleraient avec délices, par préférence aux autres ?

Gardons-nous de conclure de la diversité de ces impressions, que le Goût est libre, ou qu'il ne saurait être défini ; c'est comme si l'on disait qu'il est impossible de donner l'idée d'une couleur composée du mélange de plusieurs couleurs : est-il rien de plus facile que de faire l'analyse des couleurs primitives ou subordonnées dont elle se forme. Que l'on prenne la peine de décomposer, pour ainsi dire, chaque espece de Goût, on trouvera la raison essentielle de sa différence avec celui qui lui paraît le plus opposé.

Après avoir lu tous les ouvrages sur le Goût, il m'est resté encore une multitude de doutes dans l'esprit. Je cherchais la lumiere, et je ne l'ai point trouvée. La plupart de ceux qui ont écrit sur le Goût ont cru que pour le faire connaître il suffisait de le définir, et toutes leurs définitions, comme on le verra dans la suite, sont, sinon contraires, au moins très-différentes.

Il m'a paru que cette opposition, ou cette diversité d'opinions, supposait au moins un peu trop de facilité à les adopter, puisque ce qui est essentiellement de telle nature ne saurait être d'une autre.

Une application constante à réfléchir sur cette variété de sentimens en fait découvrir la source. Il semble qu'il n'est pas possible d'en marquer d'autre que le vague imaginaire, dans lequel on a prétendu renfermer l'idée du Goût. La confusion dont on l'enveloppe ne saurait venir d'aucun autre principe. On a beaucoup écrit sur le Goût; mais

toujours en partant de ce point d'obscurité ; et tout ce que l'on a dit, n'a servi qu'à en embarrasser et à en compliquer la connaissance.

Simplifier les arts et les sciences, les reprendre par ordre à leur racine, et remonter à leurs principes, voilà la plus sûre méthode de les étudier et de les enseigner. Ce n'est que par ce moyen que l'esprit peut atteindre au beau et au vrai dans tous les genres.

Il faut, pour éclaircir une matiere obscure, commencer par établir son essence, la quantité, la qualité des parties qui la composent, et la distinction réelle qui se trouve entre ces parties. Par cette suite de distinctions, on arrive à la connaissance d'un tout purement spirituel. On n'a point été conduit par ce fil, le seul capable de guider l'esprit dans le labyrinthe des spéculations ; on s'est égaré ; et si l'on n'a pas tourné le dos à la vérité, du moins on s'en est souvent plus éloigné que l'on ne s'en est approché.

Il m'a paru que le moyen le plus sûr, pour écarter les nuages sous lesquels le Goût est caché, était de remonter à ses principes, et d'en faire voir les effets. Après avoir long-temps cherché ces principes, j'ai cru les découvrir. Depuis ce jour de lumiere, l'ordre développant mes idées, cet ouvrage s'est formé naturellement. Chaque partie du Goût, ou premiere, ou liée avec une autre, ou dépendante comme particuliere d'une plus générale, s'est rangée d'elle-même à sa place.

Il est dans l'idée du Goût une marche qu'il faut suivre; la premiere en fait naître une seconde, et une autre naît à son tour de celle-ci. Elles ont toutes une succession naturelle; une distinction réelle les sépare; il existe entre ces parties, toutes distinctes les unes des autres, un enchaînement qui les unit: voilà ce qu'il faut rendre si sensible, que le lecteur s'étonne que cela n'ait pas encore été fait.

De cette méthode simple et facile naît

le développement des différentes parties qui entrent dans l'essence et dans la nature du Goût : qu'on les mette chacune dans leur vrai point de vue, après les avoir rangées chacune à leur place, cet ordre fera fuir les ténebres qui ne paraissent les environner, que parce que ces parties sont déplacées et confondues.

Si les premieres éclairent les secondes, celles-ci jetteront à leur tour sur elles, par leur suite naturelle, une nouvelle lumiere. C'est ainsi que l'ensemble du Goût, qu'elles contribuent toutes à former, deviendra par-là clair et sensible.

QUATRIEME CONSIDÉRATION.

Preuve de la vérité du moyen que l'on propose pour donner une notion précise du Goût.

.... Tantum series juncturaque pollet.

HORAT. de art. poët. v. 242.

Ce n'est pas sur le Goût seul que l'esprit humain a long-temps flotté dans la faiblesse et l'incertitude des connaissances. L'art de se convaincre de la vérité de ses jugemens, fut long-temps ignoré; la science de conformer toutes ses actions à l'honnêteté, celle de considérer l'univers en philosophe, et de remonter par ces considérations jusqu'à l'Être suprême, le fut également : effet inévitable de la dispersion des premiers hommes qui firent entre eux le partage de l'univers. Ils furent

bien moins occupés à penser qu'à exister en sureté ; et c'était alors un grand ouvrage.

L'enfance pénible et humiliante de la raison disparut enfin chez les peuples qui n'étaient point éclairés de la lumiere de la religion véritable. *Aristote* parut; il apprit à la Grece à se connaître, à se conduire, et à adorer son créateur. L'immensité de son génie l'éleva au-dessus des sciences et des arts ; de ce point d'élévation, il les vit, les jugea et les disposa. Il les regarda comme autant de grands fleuves, qui, ayant la même source et la même embouchure, avaient aussi chacun leur cours, leur lit, et leurs rives particulieres. Sa logique apprit à raisonner ; sa morale à faire le bien ; sa physique à connaître l'univers ; sa métaphysique à prouver l'existence d'un premier Être qu'il adorait avec Athènes sa patrie, sans le connaître.

Le pyrrhonisme, qui se plaît à obscurcir la clarté même, était bien à son

aise avant ces découvertes : c'était certainement alors qu'il voulait, et qu'il croyait prouver que les hommes n'étaient pas nés pour recevoir la lumiere qui leur fut donnée. Un traité qui réduisit l'art de penser, et de diriger toutes les opérations de l'esprit à la vérité, ne devait-il point passer alors pour un être de raison? Ce génie unique qui, ayant créé la plupart des sciences, les possédait à un degré aussi éminent que les esprits supérieurs, qui ne s'attachent qu'à une en particulier, osa donner ce traité. On le combattit, sans doute; mais on le crut, parce qu'il sut forcer la malignité ou l'ignorance des doutes jusque dans leurs derniers asiles.

Voilà la preuve de la vérité que nous proposons pour obtenir enfin une notion précise du Goût. C'est le plus profond des philosophes qui a ouvert la route; mais chacun peut y entrer. Réduire le Gout, en la suivant, à des principes clairs et sensibles; en tirer des conséquences évidentes qui démontrent le rapport

prochain ou éloigné qui se trouve entre les uns et les autres, ne serait-ce pas jeter sur tout ce qui en est susceptible un jour si utile, qu'il serait beau même de succomber sous le poids d'une entreprise si avantageuse?

Aristote ayant donné aux hommes le moyen de connaître ce que l'on ignorait avant lui, le célebre *Descartes* leur a enseigné celui de s'en servir. Voici comme il pense qu'il faut procéder à la connaissance des choses qui semblent vouloir nous échapper. Il veut que l'on divise chacune des difficultés que l'on examine, en autant de parties qu'il se peut et qu'il est requis pour les résoudre. Il veut encore que l'on conduise ses pensées par ordre, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour remonter peu à peu jusqu'à la connaissance des plus composés.

La marche de l'esprit humain dans les recherches de la vérité était présente à ce grand créateur de la philosophie

moderne. Il l'a transmise à la postérité : on désire la suivre avec exactitude dans cet essai ; mais si l'on s'en écarte, ce sera une preuve de plus qui convaincra que l'on ne va pas comme l'on veut dans les chemins ouverts par les grands hommes.

Il suffit, au reste, pour juger de l'utilité de ce plan, de jeter un coup-d'oeil sur ses premieres divisions.

Le Goût a ses lois absolues, fixes et indépendantes de la volonté, ainsi que de l'existence des hommes : il faut le faire voir. Informe, à peine connaissable dans sa naissance, il faut remonter à son origine : il est tel que l'esprit, la raison, et le jugement entrant dans son essence, il est cependant quelque chose de distingué des uns et des autres : il faut donc expliquer sa nature. Il affecte l'ame par un empire si absolu, que l'on n'y résiste que lorsque l'on n'a pas la force de s'y abandonner : il faut donc fixer le principe qui lui donne une action si puissante. La confusion dans laquelle

on enveloppe le Goût lui étant aussi étrangere qu'elle est propre au désordre de nos idées, il faut donc fixer et déterminer son essence par une définition claire qui lui convienne dans toutes ses parties, et à lui seul. Sa variété, sa délicatesse, sa perfection, sont si étendues qu'à peine on les connaît, encore avec beaucoup de travail : il faut donc remonter à leur cause.

Le Goût dépend d'une faculté sujette aux erreurs et à l'ignorance, par la nature de l'esprit humain qui est très-fini. N'est-il pas important de le conduire par les regles qui lui sont propres, et de les établir invinciblement ? Ces regles, quoique certaines, ne sont pas universelles ; il a nécessairement échappé à ceux qui les ont faites quelque espece de Beau découvert depuis leur établissement : il faut donc faire voir qu'il est un Beau extraordinaire, que le Goût ne doit pas juger par les regles ordinaires.

L'objet du Goût enfin, sa vérité, sa

justesse, sa finesse, ses rapports, ses différences; ce qu'il crée, ce qu'il imite, ce qu'il compile, ce qui est en lui du ressort du génie, de l'esprit, de l'imagination; son feu, son enthousiasme, son sublime: voilà autant de points sur lesquels celui qui veut les connaître doit être satisfait.

Une infinité d'autres questions subordonnées à celles qui se présentent les premieres, en naissent si naturellement, qu'elles y tiennent immédiatement : il faut donc jeter sur elles le jour parfait, qu'elles ne peuvent recevoir que de la communication de lumiere qu'elles se prêtent les unes aux autres.

Cet ordre simple et méthodique est le seul moyen de parvenir à la vérité dans toutes les découvertes des sciences et des arts; tous les pas que son flambeau n'éclaire point, ne conduisent qu'à l'ignorance, et ne menent qu'à la confusion et à l'égarement. On se flatte qu'en le suivant avec exactitude, il est possible

de tirer le Goût de l'espece d'obscurité dans laquelle il est plongé depuis longtemps.

La précision dans l'exécution de ce plan, n'eut peut-être pas été contraire à la clarté; mais comme cet ouvrage est moins fait pour des philosophes rigoureux, contens de ce qui est purement nécessaire à l'intelligence des matieres, que pour tous les amateurs des sciences et des arts, il a paru que cette précision aurait entraîné trop de sécheresse.

C'est par cette raison que l'on a employé la force des exemples dans toutes les occasions où elle a paru utile. Tirés des chefs-d'oeuvre de ces génies créateurs, qu'il est aussi facile de choisir pour modeles, que rare de les imiter, ces grands traits serviront d'ornement à l'aridité des spéculations; ils embelliront en éclaircissant, et leur charme se répandra jusque sur l'abstraction de la métaphysique, peu faite pour des lecteurs qui ne veulent recevoir d'instruction que par la voie de l'amusement.

Avec beaucoup de lecture, il eut été facile de choisir ces exemples dans des morceaux généralement peu connus. L'on a souvent préféré la satisfaction du lecteur à cette vanité littéraire.

„ Plût au ciel, disait *Cicéron* (*), en „ cherchant un modele de l'orateur par- „ fait, plût au ciel que nous pussions le „ rencontrer parmi les orateurs romains! „ Contens alors de nos richesses, ce „ serait pour nous une gloire bien flat- „ teuse, de nous passer de celles de „ l'étranger. „

Adoptant cette façon de penser, nous prendrons souvent nos preuves dans les auteurs français les plus estimés. Plus les fragmens du Beau cité, seront familiers, plus il sera facile de juger de leur propre mérite, et de la justesse de la comparaison que l'on en fait. L'esprit ne saurait être trop à son aise pour porter un jugement sain.

(*) *Utinam in latinis oratoris simulacrum reperire possemus! esset egregium non quaerere externa domesticis esse contentos.* CICER. orat. cap. 7.

C'est encore pour augmenter cette facilité, qu'au lieu d'indiquer simplement les traits qui serviront de preuves, on les citera en entier, lorsque cela paraitra nécessaire. Le jugement, sur quelque question dont il s'agisse, est pénible et laborieux, lorsque la mémoire travaille autant que l'esprit. L'exposition du tableau même ne met-elle pas plus à portée de prononcer sur son mérite, que son indication ou son analyse, toujours froide et inanimée?

Le dernier moyen suffit peut-être à l'esprit supérieur, qui pensant en substance des objets dont il possede la connaissance, parle avec la précision des oracles. Mais combien l'Europe entiere produit-elle de génies dans l'espace d'un siecle? C'est peu d'en usurper le titre pendant sa vie; la postérité seule juge si on l'a mérité. N'est-il pas aussi ordinaire de voir prodiguer ce titre magnifique, que rare d'en être digne? Ce n'est donc pas sur l'étendue, la profondeur et la sagacité de ces

hommes privilégiés, que l'on doit tracer le plan d'un ouvrage fait pour l'utilité générale.

Beaucoup d'ouvrages ont traité du Goût, sous des titres différens. Si l'on est surpris de rencontrer les mêmes matieres dans celui-ci, on doit l'être également de trouver le même fond dans la plus ancienne histoire de *Henri IV*, et dans la plus moderne. Les faits principaux sont les mêmes dans l'une et dans l'autre. L'avantage de la derniere se borne à la publication de quelques anecdotes, à un ordre particulier de narration, à un plan plus vaste, qui expose mieux les différens objets que peut embrasser le génie d'un des plus grands souverains.

J'ose espérer qu'en lisant ces Considérations, on en trouvera le plan neuf, et dirigé peut-être de maniere à être utile aux amateurs du Goût, en les occupant agréablement.

Elles traitent de matieres dont beaucoup d'autres ont parlé; ainsi l'on prie

le lecteur de ne les pas juger par les ressemblances du fond, mais par la différence de l'exécution. Si elle est agréable et utile, on estimera un ouvrage que l'on aimera : c'est l'unique objet que se propose l'auteur.

L'ART
DE SENTIR
ET DE JUGER
EN MATIERE DE GOUT.

L'ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Il faut remonter aux lois du Beau pour connaître les lois du Goût.

Quo carmine demum
Clara tuae possim praetendere lumina menti
Res quibus occultas penitus convisere possis.

LUCRET. *lib. I.*

ASSEZ d'autres sont idolâtres d'un faux merveilleux, que son obscurité seule leur fait respecter. Admirer ce qu'ils n'entendent pas, croire à une espece de magie de la nature, qui

ne leur apprend rien, voilà leur passion, ou plutôt leur faible. Ce fait est si constant, que si l'objet de leur plus vive curiosité vient à être découvert, il perd tout son mérite à leurs yeux.

Osons secouer ce préjugé stérile, tyran des arts et des sciences, par lequel ils n'ont jamais été enrichis d'un rayon de lumiere. Ces considérations sont une espece de flambeau présenté à l'esprit pour le guider dans la recherche du secret du Goût; marchons avec assurance à sa lueur, et ne croyons au mystere que lorsque nous ne pourrons plus douter que c'en soit un en effet.

Pour ne nous point égarer dans cette marche, remontons à l'objet du Goût, afin que sa connaissance nous conduise à celle de l'effet qu'il produit sur nous. Cet objet est le Beau; c'eſt à lui, et à lui seul qu'aboutissent tous les travaux, toutes les peines et tous les plaisirs du Goût. Leurs rapports sont si intimes qu'il serait très-difficile de fixer l'idée de l'un, sans expliquer celle de l'autre.

Il est donc indispensable de remonter aux lois du Beau, pour faire voir clairement les rapports du Goût avec lui.

La proportion qui se trouve entre les sens et leurs objets est la même que celle que l'on voit entre la faculté de sentir le Beau, qui est le Goût, et le pouvoir d'en exciter l'amour qui réside souverain dans le Beau.

Le sens de l'ouïe est affecté par le Beau musical; il sait en estimer la force et la mélodie, parce que l'oreille est faite pour sentir sa perfection.

Le Beau optique enchante la vue, parce que la hardiesse et la régularité de son ensemble présentent à ce sens ce que l'esprit et l'imagination peuvent offrir de plus fini dans ce genre.

Le Beau intellectuel, qui fait l'objet du Goût dans les arts, les lettres et les sciences; ce Beau dont l'attrait le détermine si absolument qu'il le rend enthousiaste, lorsque l'esprit sait, ou même croit savoir le démêler des difficultés qui l'enveloppent, produit le même effet sur lui.

Telle a été la volonté du créateur, principe éternel et immuable de tout le Beau. Telle est l'heureuse proportion qu'il a ordonnée entre l'objet qui excite le désir, et la faculté qui en reçoit l'impression. L'œil voit, l'oreille entend, le palais goûte; la docilité de ces organes à se soumettre à leurs fonctions ferait seule connaître que c'est un DIEU qui l'a ordonnée, si la nature entiere n'annonçait pas son créateur par une infinité d'autres voix.

SECTION II.

Des lois du Beau, considéré dans ses rapports avec le Goût.

Denique sit quidvis simplex duntaxat et unum.

HORAT. de art. poët.

PLATON s'explique ainsi sur le Beau : „ Tout „ ce qui nous environne naît, périt, flotte sans „ aucune stabilité, au gré des temps. Nous ne „ voyons rien qui ne soit entraîné, confondu, „ anéanti dans le torrent de leur cours.

„ Il n'en est pas ainsi de l'idée du Beau. „ Éternelle, elle n'est point engendrée avec „ nous; elle existe indépendamment de nos „ conceptions; elle est essentiellement renfermée „ dans la raison (1). „

Cicéron développant cette pensée sublime, ajoûte la lumiere à sa beauté : „ Ce que nous „ jugeons être du dernier Beau nous enchante. „ Cependant, continue-t-il, en supposant même „ qu'il soit porté à ce degré, nous ne pouvons

(1) *Has rerum formas appellat ideas Plato, easque gigni negat, et ait semper esse, ac ratione et intelligentia contineri. Cætera nasci, fluere, labi, nec diutius esse uno et eodem statu.*

CICER. orat.

„ imaginer rien de si Beau, que nous n'en con-
„ cevions un encore au-dessus de lui. Quel est-il?
„ l'idée d'après laquelle il se forme, sur laquelle
„ travaille l'esprit, comme un peintre sur son
„ modele. Uniquement spirituelle, ce n'est point
„ de l'ouïe, de la vue que nous la recevons ; elle
„ ne repose que dans le fond de notre ame, et
„ la seule pensée peut l'apercevoir.

„ Il s'ensuit de là, ajoute l'orateur philosophe,
„ que nous pouvons avoir l'idée de quelque
„ chose de plus parfait que les chefs-d'œuvre
„ des *Praxiteles* et des *Phidias*. Ce ne fut certai-
„ nement sur aucun objet sensible que se for-
„ merent les images admirables de *Minerve* et de
„ *Jupiter*, qu'ils nous ont laissées; une espece
„ de Beau supérieur se présenta à leur imagi-
„ nation; ils l'envisagerent, la fixerent; toute
„ leur attention s'y concentra, et l'unique ambi-
„ tion de leur art fut d'en tracer la ressemblance.
„ Ainsi, comme il est dans les arts une imitation
„ qui peint à l'esprit ce qui ne saurait frapper
„ les yeux, il est de même un Beau en général,
„ que voit, que sent notre ame, et qui ne saurait
„ être mis à la portée de nos sens. „

Il est un Beau éternel; rien n'est beau que par sa conformité avec lui; et les arts et les sciences n'aspirent qu'à cette conformité : voilà ce qui résulte du sentiment de ces deux grands hommes.

L'ouvrage élégant et profond dont le regne de

Louis XV a enrichi les arts et les sciences (2), a déchiré les voiles sous lesquels le Beau demeurait caché depuis tant de siecles.

L'auteur distingue trois especes de Beau: Beau essentiel et indépendant de toute institution, même divine; Beau naturel et indépendant de l'opinion des hommes; Beau d'institution humaine et arbitraire jusqu'à un certain point.

Il fait ensuite une sous-division, pour jeter plus de lumiere sur son sujet, et il distingue le Beau sensible du Beau intelligible. Le premier se borne aux sens; le second ne regarde que l'esprit. Les sens, conduits par la réflexion, prononcent sur l'un; l'esprit pur, éclairé par le flambeau de la raison, est l'estimateur de l'autre.

Pour juger du Beau essentiel, il faut le considérer sortant des mains du créateur, même avant l'existence des hommes. Ce qui le constituera tel, si essentiellement que sans lui il n'aurait point cette perfection, en sera la premiere regle. Ces principes sont à cet ouvrage ce que les fondemens sont à un édifice; il n'est question que de leur solidité; tout ornement serait ici auſſi ridicule que déplacé. Poursuivons.

Il n'était point encore d'hommes, suivant la religion, et la terre était formée. Les fleuves

(2) *Essai sur le Beau*, par le révérend pere *André*, de la compagnie de Jésus.

versaient leurs eaux dans ce vaste abyme des mers où ils se perdent généralement; les cieux suspendus sur nos têtes y entraînaient, dans un cours mesuré par l'Éternel, ces astres magnifiques qui éclairent l'univers.

Quels prodiges, quels miracles de beautés dans tous les genres! Le Goût, né depuis avec l'homme, en a senti le prix inestimable par l'organe de la vue, sans doute. Mais l'œil qui le considere peut-il rien ajouter à ce Beau? S'il ne lui ajoute en effet, s'il ne saurait lui rien ajouter, il est donc indépendant de toute institution humaine. Le fait est si clair qu'il n'a pas besoin de preuve.

En quoi consiste la beauté de tant de merveilles dans l'ordre supérieur? *Horace* a répondu à cette question : Dans la simplicité, dans l'unité du sujet et de l'exécution.

Cet homme sublime, qui consacra son génie, ses travaux et son éloquence au service de l'Eglise, St *Augustin*, a dit la même chose dans des termes différens, et notre auteur admet son principe. Selon lui, l'unité constitue la forme et l'essence du Beau dans tous les genres.

Ainsi, le Beau essentiel dans les ouvrages du créateur, dans les productions de la nature, dans les chefs-d'œuvre de l'art, est l'assemblage des plus grandes perfections, et dans le degré le plus éminent, si bien conçu, si bien exécuté, si bien lié dans toutes ses parties, qu'elles ne fassent

qu'un ensemble, un tout exact, quoiqu'il entre dans sa composition autant de parties que l'on voudra.

La perfection qui préside aux ouvrages de l'Éternel consigne ce Beau à ses côtés. De ce dépôt immense s'offrent sans cesse à sa magnificence les modeles des beautés inimitables qui parent l'univers. Leur choix fait tout l'art de l'architecte immortel qui le conserve par sa sagesse, comme il l'a créé par sa puissance.

Pour juger sainement de l'effet de la lumiere sur la vue, il faut connaître la nature de l'une et de l'autre. Il en est de même du Beau, par rapport au Goût; il agit sur lui comme les objets sensibles sur les organes. L'esprit ne saurait faire un pas vers la connaissance du Beau, que ce pas ne lui serve de degré pour arriver à celle du Goût.

Commençons donc par la considération des lois du Beau; DIEU seul peut en posséder les regles. „ Il agit selon ces regles, parce qu'il les „ connaît; il les connaît, parce qu'il les a faites, „ et il les a faites, parce qu'elles ont du rapport „ avec sa sagesse et sa puissance (3). „

La distance qui est entre la sublimité de ces connaissances et celles de l'homme, est celle qui se trouve entre le créateur et la créature. L'étude et l'expérience ont découvert quelques-unes de

(3) *Esprit des lois*, liv. I, chap. 1.

ces regles à l'esprit humain; mais il ne les a pas faites ; il les a seulement aperçues à force de méditation, de travail et de comparaison : causes premieres de tout ce qui est parvenu à notre connaissance, comme on le verra bientôt.

Si nous voulons prendre une idée du Goût, par rapport au Beau, n'arrêtons point nos regards sur les merveilles du créateur. Leur contemplation ne sert qu'à convaincre le savant le plus éclairé, du néant de ses connaissances. Bornons-nous à un spectacle moins élevé, pour expliquer la nature du Beau naturel.

Pour parvenir à le faire d'une maniere sensible, supposons, en suivant toujours l'hypothese que nous avons faite, que l'homme ne soit pas encore né. Plaçons un amas confus de chaumieres, de masures, de retraites de sauvages d'un côté de la riviere de Seine; plaçons de l'autre côté les deux aîles et les trois pavillons de *Philibert de Lorme*, qui composent le milieu du château des Tuileries. Ne séparons pas de l'édifice le plus beau planisphere d'europe, orné des parterres et des plantations les plus agréables.

Que l'homme naisse alors. Qu'elle idée se présentera à son esprit, lorsqu'il jettera les yeux sur la rive où l'on ne voit qu'un assemblage grossier de cabanes? celle de l'irrégularité, du désordre, de la disproportion, et d'une variété choquante.

Lorsque l'homme dont on parle, en quittant

les ouvrages informes de l'art, qui auront frappé ses premiers regards, les portera sur l'édifice gracieux, élégant et majestueux, que l'on suppose border l'autre rive de la Seine, quel effet ne produira pas sur lui ce spectacle ? La régularité, l'ordre, la proportion dans toutes les parties qu'il présente, ne le jetteront-ils pas dans une espece de ravissement? A quelle autre cause pourrait-on l'attribuer qu'à cette disposition, cette symétrie, cette perfection géométrique, dont il ne dépend pas plus de DIEU de changer l'effet que de faire que trois et deux soient un, ou qu'un triangle soit un cercle. Voilà l'effet du Beau naturel; il réunit tous les Goûts, parce que l'homme qui en a le moins, naît avec cette géométrie naturelle qui lui fait aimer la régularité et la proportion. L'ordre éternel et immuable du créateur imité par la créature; voilà le fondement sur lequel ce Goût est établi. L'accord dans les parties, la variété dans les ornemens, l'unité dans le tout; voilà ce qui emporte le suffrage du Goût, aussi certainement que l'onde pure d'une fontaine détermine un cerf épuisé de fatigue à s'y désaltérer.

C'est sur ces regles que cette faculté de l'ame estimatrice du Beau, juge de sa perfection. Quand l'expérience de tous les siecles n'aurait pas confirmé ce principe, les ouvrages de l'Éternel n'auraient-ils pas prononcé sur sa vérité? Et qui oserait appeler de cette autorité!

Je sens ici plus que jamais la justesse de la façon de penser de cet homme aimable, de ce bel esprit, de ce génie qui répandait les graces, l'intérêt et l'enjouement sur les questions les plus abstraites (4). „ Il était persuadé qu'il n'y a pas „ jusqu'aux vérités, à qui l'agrément ne soit „ nécessaire, et que celles qui se présentent à „ l'esprit d'une maniere riante, sont toujours cer-„ taines d'en être bien reçues. „ Content de voir de loin ses talens, à qui est-il permis, non pas de les imiter, mais de leur rendre le tribut d'admiration qu'ils méritent? Appartient-il même à tout le monde de le louer? Je poursuis, en regrettant qu'il n'ait pas traité à fond une matiere si importante.

Il s'ensuit de ce que nous venons d'exposer, que le Beau naturel dépend de l'institution du créateur, et qu'il est indépendant de nos goûts et de nos opinions; il résulte de la pratique des regles du Beau essentiel, et de celles de l'art. L'ordre, la proportion et la symétrie forment son unité parfaite. Mais, dans la recherche de tout le Beau naturel, l'artiste est libre sur le choix des regles. Dans l'architecture, il est indifférent qu'il préfere le dorique, le toscan, ou le corinthien; pourvu qu'il arrive au Beau, il importe peu par quel chemin. Il en est de même pour la poësie.

(4) M. de *Fontenelle*, dans ses *Mondes*, premier soir.

Sophocle traitant un sujet tragique; *Térence* consacrant son talent à la comédie; *Homere* chantant la colere, les combats, les emportemens, la gloire d'*Achille ;* tous ces modeles de leur art peuvent arriver au Beau, chacun par le moyen qu'il a choisi. Mais, maîtres du choix, ils ne l'ont jamais été de s'éloigner du Beau. C'est là le premier objet; et lorsqu'il est rempli, il ne dépend plus du Goût de leur refuser la palme qu'ils ont méritée. Qu'un juge incapable avance que leurs ouvrages sont des jeux d'esprit, des miseres, des puérilités, le refus de son suffrage ne tourne que contre lui; et lorsque les pinceaux de ces grands maîtres ont donné le tableau qu'ils avaient promis, ils n'ont plus reconnu dès lors qu'un tribunal capable de les juger; celui des regles de la vérité de l'imitation, et de l'expression de la nature, dans toutes les parties qu'ils ont traitées.

Il est une troisieme espece de Beau, celle du Beau arbitraire, factice, artificiel, plus libre que tous les autres, mais toujours dépendant, malgré les erreurs de presque toutes les nations, des lois éternelles, et de celles que l'art a établies d'après elles.

Conduit par un systême particulier, et sur un plan différent des autres especes, l'esprit le hasarde en tremblant, et sa crainte, dans ces hardiesses, est égale à son espérance. Mais le caprice de la nation adopte ces hardiesses; il se forme de cette

adoption un préjugé en leur faveur. S'il se soutient, chaque jour lui donne la force de l'usage; et l'habitude d'un égarement consacré, non-seulement le place à côté du Beau, mais le propose pour modele.

Ce Beau, le plus libre de tous dans le choix du sujet, peut tenter d'ouvrir une carriere nouvelle, soit en la découvrant, soit en ajoutant aux découvertes connues : semblable aux tyrans qui foulent aux pieds toutes sortes de lois, il n'en connaît, comme eux, qu'une seule; le succès. Mais quelque triomphant que soit ce morceau sur le goût et le génie du peuple entraîné par le torrent, il change de nature, ou plutôt il reprend la sienne chez un peuple dégagé de préjugés.

Que les beautés d'une infinité d'ouvrages de Londres, surtout celles de son théâtre, qui étant inconséquentes, déplacées à contre-sens, passent la mer, ce ne sont plus que des témérités ridicules. Le Français si intimement lié avec tous les peuples de la terre, et avec l'Anglais surtout, par le nœud étroit de l'amour des sciences, ne portera jamais la complaisance avec laquelle il est né, jusqu'à recevoir, non pas pour regle, mais pour conforme à la regle, ce qui ne doit l'apparence d'un mérite chimérique qu'à l'autorité d'un préjugé national.

L'Anglais se souleve avec autant de constance et de fermeté contre le goût français, surtout pour

le Beau arbitraire. Il trouve notre génie enchaîné par la timidité, esclave de l'austérité de la sagesse, rétréci par notre amour pour l'ordre et la régularité, dont il nous croit plus idolâtres qu'adorateurs éclairés, par les bornes étroites dans lesquelles nous renfermons le Beau, et qu'il assure que le préjugé seul nous empêche de franchir. Le plus grand nombre des beautés propres à notre nation lui paraissent faibles, contraintes, manquées. Peut-être ces reproches sont-ils aussi fondés que ceux qu'il essuie de la part de la France.

De cette diversité d'opinions sur le même morceau, approuvé par les uns, et condamné par les autres, est née cette erreur si ancienne, et trop générale, qui veut persuader que le Goût est une chose de préjugé, de caprice, d'éducation, de mode, d'habitude.

Des défauts rachetés heureusement par l'art des grands maîtres, ont été transformés en beautés par les suffrages qu'ils ont eu l'adresse de surprendre. On s'accorde avec leurs partisans sur le Beau réel des ouvrages où se rencontrent ces défauts; mais il est impossible de convenir avec eux qu'un défaut placé à côté d'une beauté ne soit pas un défaut. Lorsque les regles ont décidé, et c'est leur autorité seule qui peut le faire, leur jugement est sans appel.

C'est avec ce compas que le génie même doit

être mesuré , comme l'égalité de la distance du cercle à sa circonférence est mesurée par le compas du géometre. Ainsi le Beau arbitraire, dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage, n'est nullement une chose d'opinion. Que l'on consulte les nations libres de préjugés, sur ce qui en porte le nom sans le mériter, on trouvera le nombre de ses censeurs fort au-dessus de celui de ses apologistes.

Il n'est donc aucune espece de Beau que l'on ne puisse estimer à sa juste valeur, et cela par une espece de démonstration; ainsi, ce qui a le plus de ressemblance avec lui, ce qui en offre en effet quelques traits, ayant des différences beaucoup plus considérables, n'est point réellement ce Beau. Il est aussi facile de faire l'analyse de ces différences que des ressemblances. Que décide le Goût, tant de fois reproché à l'Italie pour les jeux de mots; celui de l'Espagnol pour les pensées gigantesques exprimées avec la plus grande enflure; celui de l'Angleterre pour le mélange monstrueux du comique ridicule et bas, par lequel elle coupe l'intérêt héroïque de l'action la plus élevée? l'égarement de ces nations dans le Beau de caprice. Il est si évident qu'à peine est-il expatrié, il perd aussitôt ce nom dont on le dépouille avec justice. En un mot, le Beau arbitraire, et celui de tous qui l'est le plus, a

une nature, une essence, des regles. Il est donc facile à celui qui les connaît de faire voir les raisons où le nom de Beau qu'on lui donne est un titre réel, et celles où il n'est qu'une usurpation.

SECTION III.

SECTION III.

Conséquences tirées des considérations des rapports du Beau avec le Goût.

Jam ne vides igitur, magni, primordia rerum
Referre, in quali sint ordine quaeque locata,
Et commixta, quibus dent motum accipiantque.

LUCRET. lib. II.

LA nécessité d'établir et d'expliquer les rapports dont on vient de parler, devient sensible à chaque pas que nous faisons dans l'établissement des principes. On voit combien il est important d'y remonter; combien la communication de la lumiere qu'ils se donnent mutuellement, lorsque l'ordre les arrange, doit contribuer au développement du Goût. L'abstraction de la métaphysique aussi aride que claire peut dégoûter; par bonheur on ne la rencontrera que dans ces premiers chapitres. N'est-il pas des séjours enchantés où l'on n'arrive que par des chemins difficiles et pénibles? Tout s'oublie lorsque l'on a le plaisir de jouir de leur beauté. Il en est de même des moyens que l'on emploie pour faire sentir la liaison qui se trouve entre le Goût et le Beau.

Tout le Beau étant renfermé dans la division que l'on en a faite, l'esprit humain ayant d'ailleurs une faculté analogue à chaque espece de Beau, on peut donc tirer des principes établis ces conséquences directes et naturelles : il est un Beau essentiel, il est donc aussi un Goût essentiel; il est un Beau naturel, il est donc un Goût naturel; il est enfin un Goût arbitraire, parce qu'il est un Beau arbitraire comme lui.

Le Goût essentiel est celui qui réunit tous les suffrages, parce que tous les hommes naissent avec lui, et qu'il les fixe invinciblement : tel est le Goût de la belle nature dont le spectacle charme par tout l'univers tous ceux qui en contemplent les merveilles.

Ce Goût qui nous saisit si vivement qu'il est impossible que nous nous refusions à son impression, lorsque nous rencontrons la réunion des regles éternelles du Beau avec la pratique de celles que les savans ont consacrées, est le Goût naturel; c'est lui qui sent le plaisir causé par un édifice d'un dessin hardi, mais élégant et régulier; c'est lui qui estime le mérite d'un ouvrage d'esprit, de sentiment, d'imagination, conduit avec tout l'art dont il est susceptible.

Enfin le Goût arbitraire est celui qui juge les beautés de son genre; c'est un goût factice que l'exemple commence, que l'habitude confirme,

et que le préjugé, formé de l'un et de l'autre, grave si profondément dans l'ame, qu'il a presque autant de force que les deux autres, quoiqu'il dût en avoir beaucoup moins.

Tel est l'empire des causes dont se forme ce Goût, qu'il n'est point de nation qui n'en ait un : il se trouve même chez celles qui, de l'aveu de tous les peuples de la terre, possedent au plus haut degré le Goût essentiel et le Goût naturel.

C'est ce Goût, comme on vient de le remarquer, qui rend si cheres à l'Italie les bagatelles brillantes qui ne consistent que dans l'épigramme et le jeu de mots. C'est lui qui fait aimer à l'Espagnol le faux merveilleux des pensées boursouflées rendues par des expressions ampoulées. C'est le même Goût enfin qui réunit sur le théâtre de Londres, dans la même piece, dans le même acte, dans la même scene quelquefois, le tragique le plus élevé, et le comique le plus rampant et le plus déplacé.

C'est au lecteur à juger si ces divisions jettent déjà quelque lumiere sur le Goût. Parcourons maintenant les parties essentielles, les parties accidentelles dont est composé le Goût, sa cause, ses principes, ses effets, ce qui y tient, ce qui en dépend. Ici, l'ancien et le moderne vont consoler de l'aridité du raisonnement, par la

beauté des morceaux qui serviront de preuves: mais avant que de songer à orner l'édifice, ne doit-on pas donner toute son attention à la solidité des fondemens?

CHAPITRE II.

Origine du Goût.

Ante Jovem, nulli subigebant arva coloni;
Tum variae venere artes; labor omnia vincit
Improbus et duris urgens in rebus egestas.

VIRGIL. *lib. I, Georg.*

Il ne faut pas juger du Goût dans sa naissance par celui des regnes d'*Auguste* et de *Louis XIV;* il en est aussi différent que la basilique de St *Pierre* de Rome l'est de la plus vile cabane de bucheron.

L'âge du monde était de vingt siecles, et les hommes ne se gouvernaient encore que par la raison naturelle et la tradition de leurs ancêtres.

Chaque famille alors était bien plus occupée à songer à sa sûreté et à ses besoins qu'aux arts et aux sciences. On se mit d'abord à l'abri des injures de l'air sous des toîts rustiques; on songea à apprivoiser des animaux utiles à la vie et à la culture des terres.

Il fallut ensuite s'instruire à dompter les lions, les tigres et les animaux farouches qui ne connaissaient point encore de maîtres. Les premiers héros durent leur gloire au bonheur qu'ils eurent de

purger la terre de ces monstres qui la désolaient.

Rien de plus louable, rien de plus estimable que la force et le courage de ces premiers libérateurs du genre humain, si ces talens et ces qualités n'eussent pas été tournés contre la société même. Mais les hommes, après avoir plié les plantes et les animaux à leur usage, y plierent bientôt les métaux. Le fer fournit des lances, des épées, des javelots; et l'art, presque stérile pour la conservation de l'espece humaine, multiplia à l'infini les moyens de sa destruction. L'ambition, la violence et l'injustice donnerent naissance à ces abus. Les fondemens de l'empire d'Égypte et de celui des Chaldéens se jetaient alors.

Cécrops, premier roi d'Athenes, apporta en Grece ses lois et ses dieux; et Memphis et Athenes furent le berceau des arts et des sciences.

Moïse, qui partageait en Égypte avec les Hébreux la captivité dans laquelle ils gémissaient, y partagea aussi les plus belles connaissances des Égyptiens. Les livres saints qu'il nous a laissés sont les premiers qui aient été écrits. Peu de temps après lui vint *Hésiode*.

Enfin parut *Homere*, pere des sciences comme de la poësie; et son génie s'éleva d'abord jusqu'au poëme épique, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Il connut la nature de l'homme, et rendit à sa

faiblesse toute la justice qui lui est due. „ Telles „ que sont les feuilles dans les forêts, dit-il, tels „ sont les hommes sur la surface de la terre. Les „ feuilles qui sont aujourd'hui l'ornement des „ arbres sont abattues par les vents, et la forêt „ qui reverdit en pousse de nouvelles, quand „ toute la nature est ranimée par le printemps. „ Il en est de même des hommes; une génération „ passe, et une autre fleurit (1). „

Cette énigme de tous les siecles, qui met une barriere impénétrable entre l'homme et la connaissance de sa destinée, ce génie célebre en parla dans ces temps reculés comme en parlent aujourd'hui les plus profonds philosophes. C'est ainsi qu'il s'exprime : „ Rien ne peut nous précipiter dans le tombeau avant le jour fatal. Il „ n'est point d'homme vaillant ou lâche qui „ puisse éviter son sort. Tout est réglé dès le „ premier moment où nous naissons (2). „

Voilà donc les hommes instruits dans l'art de penser et de réfléchir. Un guide éclairé leur ouvre cette vaste carriere, et la postérité conserve encore aujourd'hui la plus grande vénération pour ses ouvrages.

L'éloquence, l'histoire, la philosophie, toutes les sciences enfin, et tous les arts eurent ensuite

(1) HOM. *Iliad. lib. VI.*

(2) HOM. *Iliad. ibid.*

dans la Grece des maîtres aussi renommés. Voilà les fleurs et les fruits : descendons à la racine de l'arbre qui les donne.

A compter de la naissance de ces esprits créateurs, il fut donc dans la société un Beau connu, un Goût qui le sentit, une somme de l'un et de l'autre, répandue parmi les hommes. Qu'on juge du progrès de ces connaissances par l'ancienneté de leur époque; elle remonte à peu-près à la prise de Troye. Leur origine n'est inaccessible que pour celui qui ne veut pas prendre la peine de parcourir l'intervalle immense qui nous en sépare. Mais à quoi doit-on l'attribuer? N'est-ce pas, sans aucune difficulté, à l'activité perpétuelle de l'ame, à la curiosité insatiable de l'esprit, à la fécondité de l'imagination, au désir toujours avide du jugement qui cherche à comparer, à prononcer, à connaître? Il semble que voilà les vrais mobiles du Goût, et qu'il est inutile d'en chercher d'autres.

Toutes ces facultés, faisant partie de l'essence de l'homme, le Goût est donc essentiellement en lui comme la clarté dans la lumiere, puisque l'ame pense aussi nécessairement que la lumiere éclaire. Mais combien de distance entre la faculté et l'exercice!

Que l'on suive le Goût dans ses âges, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, on jugera qu'il n'y a pas plus de comparaison entre le Goût naissant et le

Goût perfectionné, qu'entre les traits informes des premiers peintres, et les chefs-d'œuvre des maîtres.

Virgile place la découverte des arts sous le regne de *Jupiter*, qui fut le siecle d'argent. „ Avant lui, dit-il, on ne voyait point de labou-„ reurs s'occuper à remuer la terre; il n'était pas „ permis alors de diviser les champs et d'en mar-„ quer les limites avec des bornes. Tout ce qu'on „ y recueillait était mis en commun, et la terre „ le fournissait d'elle-même en abondance, sans „ qu'on la contraignît à produire. Ce Dieu donna „ aux serpens leur poison, et aux loups leur „ instinct carnassier. Il réduisit les hommes à „ affronter les mers pour leur commerce. Sous „ lui le miel ne coula plus des feuilles, les ruis-„ seaux de vin donné par la nature s'arrêterent: „ son objet était de forcer les hommes à inventer „ par degrés les arts à force de recherches, à „ tracer des sillons pour y recueillir du grain, et „ à emprunter du caillou le feu caché dans ses „ veines.

„ Alors on creusa pour la premiere fois des „ arbres dont on fit des bateaux propres à tra-„ verser les fleuves. Bientôt le nautonnier donna „ des noms aux étoiles qui lui servaient de guide, „ et il en compta le nombre; on s'occupa à „ prendre des bêtes sauvages et des oiseaux, et „ l'on dressa les chiens pour la chasse. Le fer et „ la scie succéderent aux coins dont se servaient

„ les premiers hommes pour fendre le bois. Enfin „ on vint à bout de tout, à force de travail; et „ la dure nécessité fut la mere de nos décou- „ vertes (3). „

Le Goût ne présida peut-être pas à la naissance des premiers arts, mais il la suivit de bien près. *Virgile* marque son commencement au regne de *Jupiter;* quelqu'un l'avancera, un autre la reculera de plusieurs siecles; ces différences de calcul sont étrangeres à la chose. Son époque est certaine. On peut la fixer au temps où un homme a réuni le premier la vérité de la pensée à la vérité de l'expression. Peu importe à quel siecle cette époque remonte; l'on en doutera si l'on veut, mais on ne saurait douter du fait.

Ce fut d'après ce modele que les hommes se servirent de cette faculté qui était en eux, dont ils avaient sans doute une idée confuse, mais dont ils ne faisaient point d'usage. Ainsi, l'enfant qui n'a pas encore l'exercice de ses membres porterait inutilement ce qui est inutile à sa subsistance.

La découverte de la pensée et de l'expression, étant faite, le chemin était frayé à toutes celles qui l'ont suivie, et qui la suivront tant qu'il existera des hommes. Leur curiosité est comme leur ambition; l'objet qui l'intéresse lui devient indifférent lorsqu'il est rempli. Les idées se

(3) VIRG. *Geor. lib. I.*

tiennent; l'une fait naître l'autre; on en voit le rapport; on part avec impétuosité du terme où l'on croyait qu'il ne resterait plus rien à faire; et la satisfaction qui a coûté tant de veilles et de travaux ne devient qu'un engagement à de nouvelles fatigues.

Si c'est à l'action perpétuelle de l'ame et à son avidité de savoir que l'on attribue l'origine du Goût, nous voilà donc parvenus à la source des arts, des sciences et des belles-lettres. Invention, progrès, perfection, c'est le Goût qui a tout produit, puisqu'il n'y a aucune espece de Beau qui ne soit de son ressort. C'est le Goût qui enrichira encore l'humanité, des besoins et des plaisirs qu'elle cherche, parce qu'il sait qu'ils lui manquent.

Depuis la science de l'insecte jusqu'à celle du cours des astres, tout occupe le savant, tout l'intéresse dans le spectacle de la nature. Les arts, ministres des sciences, attachent également ceux qui les professent. Ils inventent chaque jour, et jamais on n'aurait soupçonné l'utilité de ces inventions, si elles n'avaient été faites.

L'application du géometre porte presqu'à l'infini la science des nombres et des calculs. Des philosophes consacrés à l'étude de l'homme pénetrent plus avant dans la connaissance du cœur que l'on n'avait jamais pénétré. Si *Platon*, *Aristote*, *Socrate* leur ont donné des leçons, les maîtres pourraient

en recevoir des éleves. Les chefs-d'œuvre de *Corneille* et de *Racine* enleveraient les suffrages de *Sophocle* et d'*Euripide.* Le siecle de *Louis XIV* se fait autant d'honneur de les avoir vus naître, que les premiers siecles des sciences s'en attribuent d'avoir produit leurs modeles.

L'orgueil de l'amour propre fut et sera toujours le même : lorsqu'il est persuadé qu'étant arrivé du bien au mieux, il a atteint la perfection, il ne peut se garantir de la séduction inséparable de cette façon de penser.

Il est vrai que rien ne serait plus dangereux que cette estime de préférence pour son mérite personnel; mais par bonheur le remede est dans le mal même : que l'on réfléchisse, on renfermera cette préférence exclusive dans des bornes raisonnables. Il suffit pour cela de mesurer l'étendue des découvertes qui restent à faire au genre humain, par celles qui ont été faites. L'ancien qui s'était arrêté où le moderne a commencé, croyait avoir porté son art ou sa science à la perfection; le moderne qui pense comme celui qui l'a précédé est dans la même erreur.

Laissons le soin de détruire ces égaremens à l'ardeur de l'homme à pénétrer les mysteres que lui font l'art et la nature. On peut sans doute forcer quelques-uns de ces secrets, mais alors l'amour propre les envisage comme le dernier trait de lumiere qui puisse être jeté sur la matiere

qu'ils concernent. La postérité, ou peut-être quelque contemporain aussi heureux qu'entreprenant, prouvera bientôt que ce présomptueux savant n'a fait que s'arrêter au milieu du chemin, lorsqu'il a cru toucher au but.

La vanité du savant, du regne de *Louis XIV*, a été d'aller jusqu'à tel terme; celle du savant des siecles qui le suivront, sera de partir de ce terme pour faire autant et plus de chemin que lui.

L'ame ne subsiste que par son activité; de quelques connaissances qu'on l'enrichisse, jamais son inquiétude ne sera remplie. Le Goût a eu une origine; que nos recherches la découvrent, ou qu'elle leur échappe, le fait n'est pas moins indubitable. Il n'est pas moins évident que l'on ne peut en marquer le dernier terme, et que sa plus haute perfection nous est encore inconnue. Qu'on donne des bornes à la mer, on donnera des limites au Goût.

CHAPITRE III.

Cause du Goût.

Fœlix qui potuit rerum cognoscere causas !

VIRG. Georg. lib II.

Ne nous arrêtons point aux dissertations physiques pour expliquer comment le Goût agit sur nous. Laissons à l'aride spéculateur le soin de considérer par quel sens, quel organe, quelle faculté il parvient jusqu'à l'ame. La plupart de ces dissertations, loin de donner de nouvelles connaisances, ne servent qu'à jeter l'esprit dans une espece de pyrrhonisme sur les plus réelles. S'il est vrai que ce que nous croyons savoir nous empêche souvent de connaître ce que nous ignorons, il ne l'est pas moins que la possibilité prétendue des découvertes dont nous nous occupons, nous empêche aussi de jouir de celles qui sont faites.

Cherchons donc ce qui nous manque du côté des connaissances, mais sans cesser de mettre à profit celles que nous ont transmises les veilles de tant de grands hommes.

Il est un Beau; il existe un Goût pour le sentir et pour le produire; ces deux propositions sont

incontestables; bornons-nous à pénétrer dans les causes de l'un et de l'autre : la carriere est assez belle à parcourir, même pour les génies.

Aprés bien des combats animés et opiniâtres, qui partagent depuis quelque temps le Goût français entre sa musique et celle d'Italie, que résulte-il ? On condamne *Lully*, *Lully* charme tous ses auditeurs, et le succés même d'*Armide* ne décide pas la question.

Que les physiciens forment chacun un systême sur la maniere dont se font les opérations du Goût sur l'ame, les mêmes discussions ne produiront certainement que le même effet : l'homme prétendra-t-il donc sans cesse arracher tous les secrets de la nature ? Les matieres sur lesquelles elle observe le plus profond silence seront-elles toujours celles sur lesquelles il préférera de l'interroger ? Un droit réel autorise-t-il sa vanité ? N'est-elle pas bien plutôt une pure et vaine chimere ?

On ne cherche donc point ici à penser mieux et plus profondément que ceux qui nous ont précédés ; il paraît plus sage de s'en tenir aux opinions reçues.

La cause de nos connaissances est le moyen par lequel nous en avons de si certaines que nous ne puissions en douter.

Cela supposé, la comparaison que fait le jugement des idées, des réflexions et des pensées

avec le vrai et le Beau, n'est-elle pas la cause du Goût? Il est au moins évident que c'est par ce moyen que nous en découvrons le mérite et le défaut; le jugement ne prononce que par lui seul, de leur rapport ou de leur différence avec le vrai et le Beau.

On peut conclure de là, que la qualité essentielle du Goût, sa qualité constitutive, est la justesse d'esprit dans la conception des idées, et la sûreté du discernement dans leur choix. Sans cela, la comparaison étant imparfaite, le jugement qui en résulte l'est aussi.

Tout le monde peut examiner, discuter, analyser une expression, un sentiment, une pensée frappante par un air de nouveauté; la portion de jugement, distribuée par la nature à chaque particulier, suffit pour cette opération.

Voilà sans doute le moyen du Goût, pour s'assurer de la vérité du Beau qu'il voit ou qu'il croit voir: mais il faut employer ce moyen, et rien n'est plus incertain que son usage.

Qu'importe, par exemple, que l'on sache discuter avec l'exactitude du géometre si l'on a l'esprit faux dans les conséquences, et que d'une comparaison bien faite on en infere ce qui n'y est pas renfermé. Qu'importe également que l'on tire des conséquences avec la précision la plus juste, si l'on ne sait pas choisir, peser, établir les principes, et qu'ils soient vicieux ou faux.

Tous

Tous les esprits qui sont dans ces deux classes, n'ayant point la véritable cause du Goût en eux, qui est la justesse à comparer, n'auront jamais qu'un goût imparfait et manqué.

Il en est cependant que la nature a encore plus maltraités ; ce sont les esprits qui ne jugent que pour prononcer contre la vérité.

Il s'en rencontre enfin, qui sans avoir aucune connaissance de la marche de l'esprit dans ses opérations, s'estiment assez pour se croire les oracles de la vérité, tandis que leurs yeux n'ont jamais aperçu le premier crépuscule de son aurore. C'est que dans tous les temps l'amour propre s'est permis autant d'erreurs qu'il lui a paru avantageux d'en avoir.

Les esprits faux, au reste, ceux qui n'ont aucune idée du Beau ni du Gout, étant la partie la plus nombreuse de la société, c'est à l'homme de Goût à trouver l'art de commercer avec eux. Il doit savoir tirer parti de tout; et au fond, cette fausseté de jugement n'est sujette à aucun inconvénient pour lui. Si l'on est convaincu par expérience que cette fausseté est la regle de tous les jugemens d'un particulier, on est à son aise. Il est sensible alors qu'en prenant la proposition immédiatement contraire à celle qu'il avance, on est dans le vrai. Mais il ne faut que le penser; si l'on trahissait le secret de son sentiment par un seul raisonnement qui contestât, on s'embarquerait

dans une discussion sans fin, puisqu'avec les esprits de cette espece, la conviction ne suit jamais l'évidence des raisonnemens.

Que l'on me permette de revenir à la définition de la cause du Goût; la réflexion qui m'y ramene est utile à la vérité et à l'amour propre d'une portion précieuse de la société. J'entends par là les gens du monde, spirituels, éclairés, qui jouissent de la confiance publique, sans avoir jamais prouvé par des ouvrages qu'ils en sont dignes.

Nous avons dit que la comparaison des idées, des réflexions et des pensées, faite par le jugement avec le vrai et le Beau, est le moyen par lequel nous en connaissons le mérite ou le défaut; il s'ensuit de là que ce moyen est la cause du Goût.

Pourquoi, cela étant incontestable, la vanité des peintres, des musiciens, des poëtes, des orateurs, prétend-elle qu'il faut pratiquer ces arts pour en juger? Connaître le vrai et le Beau, savoir le comparer avec l'objet que l'on examine; voilà la cause du Goût: or il est évident qu'il n'est pas nécessaire de pratiquer pour faire cette comparaison.

Quelque espece de Beau que l'esprit ou le génie produise, les regles qui le constituent tel étaient avant lui : on peut donc en juger sans produire dans le même genre, il suffit pour cela de connaître les regles.

On peut aller plus loin. L'expérience nous apprend chaque jour que les artistes, on n'excepte aucun des genres dans lesquels ils peuvent travailler, sont plus sujets à se tromper dans l'application des regles, que les gens de goût qui se bornent à juger de la justesse de cette application. L'auteur, le compositeur, ou l'artiste, trompé par le faux éclat d'une beauté apparente, ont intérêt de se séduire; ils imaginent voir le Beau, et se plaisant dans cette idée, ils ne voient rien au-delà de leur imagination; le charme de l'opinion qui les enleve ne leur laisse pas la liberté de songer à se prouver sa vérité, sa conformité avec le Beau.

Le jugement de celui qui n'est qu'estimateur ne donne point contre ces écueils. Il voit, il lit, il entend sans que rien puisse lui faire prendre le change. Tranquille, désintéressé, les choses produisent sur lui leur effet naturel, celui qu'elles doivent produire. La pureté de sa satisfaction ne saurait admettre aucune corruption. Tandis que l'auteur est dans le transport et l'ivresse de l'amour propre, le spectateur, le lecteur sont dans tout le calme du sang froid. L'état violent de l'auteur leur est étranger; ils ne reçoivent d'impression, ne veulent et ne doivent en recevoir que du sentiment intime du vrai et du Beau.

La délicatesse des auteurs dit aujourd'hui, comme aux jours de *Térence :* Est-il possible que

la multitude d'occupations de votre état vous laisse assez de loisir pour vous livrer à des matieres qui ne vous regardent point du tout ? La raison et la vérité leur font la réponse qu'elles faisaient alors : Je suis homme, et de tout ce qui part des hommes rien n'est étranger pour moi.

On peut ajouter, pour derniere raison, que l'exercice des talens les suppose, mais ne les donne point: si cet exercice ne leur est pas nécessaire, on peut donc les posséder sans les exercer. La proposition contraire n'offre, par malheur pour les lettres et les arts, que trop de preuves : combien d'esprits faux, vides et stériles, passent leurs jours à s'exercer dans la carriere du Beau, sans avoir un seul des talens nécessaires pour y être admis !

Quelque force de raisonnement que l'on puisse opposer à ceux qui cultivent par pratique les talens, les arts et les sciences, on ne gagnera rien sur leur opiniâtreté ; ils prétendront toujours se réserver exclusivement la liberté d'en juger: ainsi, toute contestation est inutile; et quelque équitable que soit ce jugement, il le sera sans doute aussi. Quand on est parvenu à s'en imposer soi-même sur une opinion, on ne croit pas en imposer aux autres en la défendant. Il est d'ailleurs des vérités si évidentes, que ce serait les affaiblir que d'entreprendre de les prouver à ceux qui les nient.

Un ouvrage estimé (1) dit que le Goût est un sentiment naturel de l'ame, indépendant des sciences et des arts. Cette indépendance supposée, (quoique nous n'admettions pas cette définition) ne s'ensuit-il pas que la pratique des arts et des sciences n'est point nécessaire au Goût, et que la théorie lui suffit? C'est par elle au moins, et cela sans aucune contestation, que le jugement commence la comparaison qu'il fait de ses idées avec le vrai et le Beau.

Tel était le goût du czar *Pierre le Grand*, lorsqu'il eut le courage de quitter le faste de la couronne pour parcourir l'europe comme particulier. Suivons ce génie puissant dans la hardiesse de son essor. Il commence par l'Allemagne dont il visite les villes les plus célebres. Il voit successivement, mais avec quels yeux! la France, l'Angleterre, la Hollande.

Que faisait-il dans ces voyages dont le fruit devait opérer la plus grande révolution dans ses États? il suivait cet esprit de comparaison de ses idées avec le vrai, le Beau et le grand. Les objets de comparaison lui manquant en Russie, il franchit des espaces immenses pour s'en procurer. N'était-ce pas l'enthousiasme du plaisir de les avoir rencontrés, qui, après l'avoir rendu immobile au spectacle de la revue de la maison du

(1) *Dictionnaire de Trévoux.*

roi, lui en fit traverser les rangs avec une si grande rapidité ? L'uniforme des troupes, leur ordre, la beauté des hommes, la magnificence de leurs habits, la facilité de leurs exercices, tout ce qu'il vit alors lui offrit autant de beautés dont il avait l'idée en gros, sans pouvoir entrer dans les détails. Le mobile de sa conduite était le même dans l'examen réfléchi des forces navales de l'Angleterre, dans celui de la marine commerçante de la Hollande. Tout l'objet de ces voyages était la comparaison du grand du Beau auquel son goût le portait naturellement, avec le grand et le Beau de la guerre de terre, des expéditions maritimes, des entreprises du commerce fait chez les peuples consommés dans cet art : il comparait en un mot le climat au climat, l'homme à l'homme, le gouvernement au gouvernement, les sciences aux sciences, les arts aux arts, la religion à la religion, l'europe à l'europe, et à l'Asie dont une partie compose son vaste empire.

Partout ces hommes lumineux que la nature accorde de temps en temps à chaque contrée, étaient les premiers objets de sa curiosité. Il les chercha, les trouva, les entretint, les consulta, les crut dans tous les lieux qu'il honora de sa présence.

Il vit à Londres M. *Halley*, l'anglais le plus hardi, le plus courageux, le plus universel, le

plus profond qui ait peut-être jamais été (2).
„ Il le trouva digne de la réputation qui le lui
„ avait annoncé. Il l'interrogea sur la flotte qu'il
„ avait dessein de former, sur les sciences et les
„ arts qu'il voulait introduire dans ses états, et
„ sur mille autres objets que sa vaste curiosité
„ embrassait. Il fut si content de ses réponses
„ et de son entretien, qu'il l'admit familierement
„ à sa table, qu'il en fit son ami; car on peut
„ hasarder ce terme avec un prince de ce carac-
„ tere, assez grand homme pour ne distinguer les
„ hommes que par leur mérite. „

Cette cause essentielle du Goût, empreinte avec force par la nature dans le génie mâle de ce grand homme, fut le premier principe de cette révolution redoutable dans sa nation, dont l'europe est étonnée. Concevoir, comparer, juger, il ne fit rien de plus dans ses voyages. C'est de cette source abondante qu'a coulé le Goût des arts et des sciences qui éclairent aujourd'hui la Russie.

Lycurgue avait donné au czar l'exemple de ses voyages. Malgré l'attention qu'apportaient toutes les républiques de la Grece à maintenir entre elles un équilibre parfait, la puissance à laquelle ses institutions éleverent Sparte, le rompit bientôt; elle usurpa un empire absolu sur ses co-états.

(2) *Eloge* de M. *Halley*, par M. de *Mairan*, ci-devant secrétaire de l'académie des sciences.

Le czar a commencé comme *Lycurgue*; l'avenir découvrira chaque jour les effets de ces commencemens prodigieux.

L'éclat de ces preuves brillantes n'est point étranger à mon sujet. Le Beau moral, le Beau politique, ainsi que le Beau intellectuel, sont des anneaux de la même chaîne. Ils ne sont qu'un, à parler correctement; la faiblesse de l'esprit qui ne saurait embrasser leur ensemble, les divise pour les connaître. Le goût qui naît de leur étude et de leur amour, est de la même nature. Toutes ses parties se tiennent et menent naturellement l'une à l'autre. Il ne s'agit, comme on le voit, que de savoir remonter à leur cause, et nous croyons l'avoir fait.

En effet, tout le Beau intellectuel n'est qu'une imitation de ce Beau incréé, éternel, dont la nature a empreint dans notre ame l'idée, le goût et l'amour. Toute imitation ne s'y exécute que par la comparaison que fait l'esprit de son modele avec le sujet de son travail. Cette comparaison paraît donc la cause du Goût, puisqu'elle est le moyen essentiel par lequel il arrive à sa perfection.

Que l'on ne fasse point l'objection de la peinture des choses qui n'ont jamais existé; à peine sa frivolité mérite-elle une réponse. Si leur existence, quoique chimérique, impossible même, n'avait pas été réelle dans notre imagination, jamais on

n'en aurait eu l'idée, et par conséquent jamais on n'en aurait donné la peinture. Qui peut concevoir d'imitation sans modele, et de modele sans existence, vraie ou imaginaire? La derniere suffit à la comparaison, directrice de l'exécution; ainsi ce fantôme d'objection disparaît.

CHAPITRE IV.

Principe du Goût.

Adde furorem animi proprium atque oblivia rerum.

LUCRET. lib. 3.

GARDONS-NOUS de confondre le principe du Goût avec sa cause : le principe est ce qui fait agir ; la cause est ce qui produit ; ainsi une blessure est la cause de la douleur, et la sensibilité de l'ame répandue dans tous les membres en est le principe.

Cela étant, on croit pouvoir avancer que l'attrait naturel qui porte l'ame à la recherche et à l'amour du vrai et du Beau, est le principe du Goût. Tel est leur effet sur elle. La curiosité qu'ils lui donnent avertit sa sagacité ; la satisfaction qu'elle goûte en découvrant éveille en elle le sentiment ; de ces plaisirs se forme l'état heureux qui la remplit si parfaitement, que tant qu'elle en jouit, elle ne désire rien de plus, et qu'elle oublie tout ce qui lui est étranger, lorsqu'elle est saisie de sa fureur de savoir.

L'ame, née pour apercevoir et pour sentir, est insatiable de sentiment et de connaissance. Les

bornes étroites de la prison dans laquelle elle est renfermée, l'affligent et l'épouvantent; elle les craint, les fuit, en sort autant qu'il est en elle, en s'efforçant de tout voir et de tout connaître. Elle voudrait embrasser d'un coup-d'œil les essences et les propriétés, les causes et les effets, le fini et l'infini. Arrêtée et irritée sans cesse par les obstacles, elle n'est jamais plus contente que lorsqu'elle les franchit; et, ne voyant dans chaque découverte qu'un degré pour parvenir à un autre, elle s'élance avec impétuosité vers ce qui lui reste à découvrir, toujours avide, impatiente, et plus jalouse de pénétrer dans la connaissance de ce qui lui échappe, que satisfaite de ce qu'elle n'a connu qu'avec des efforts incroyables. On peut lui appliquer cette grande idée que *Juvenal* (1) donne d'*Alexandre*. Elle s'emporte sur le frein qui l'arrête aux limites d'un monde dans lequel elle se trouve si resserrée, qu'elle a à peine la liberté d'y respirer.

Les premiers ouvrages dignes de la sublimité de l'ame sont les poëmes épiques; c'est au grand *Homere* que l'invention en est due. Quoiqu'il travaillât sans modele, personne avant lui n'ayant marché dans la carriere qu'il s'ouvrit, aucun de ceux qui l'ont suivi ne l'a égalé. *Virgile* son imitateur, et créateur à beaucoup d'égards, le reconnaît pour son maître.

(1) *Aestuat infelix angusto limite mundi.* JUV. sat.

Qui donna à ces génies immortels l'idée de leurs ouvrages ? le Goût ; tout le monde en convient. Mais quel a été leur principe, lorsqu'ils les ont entrepris ? l'attrait du plaisir qu'ils ont conçu par l'exécution d'un plan neuf et hardi, qui ne leur offrait aucune beauté dans l'ordre supérieur, sans une grande difficulté à vaincre ; la gloire de réunir sous un même point de vue, soutenu par l'intérêt d'une action principale qui regne du commencement à la fin, toutes les beautés de l'esprit, de l'imagination et du cœur ; peut-être aussi le désir d'adoucir, de policer, d'embellir les moeurs des hommes, en leur faisant aimer la vertu par le charme des images qu'ils en ont données dans la prospérité et dans les malheurs.

Que la morale n'ait pas été l'objet principal de l'Iliade, de l'Odyssée, de l'Énéide ; qu'elle ait même été souvent subordonnée à l'agrément de la poësie, on en conviendra sans peine, avec (2) M. de *la Mothe ;* on pensera aussi comme lui, sur l'indifférence de la poësie au vice et à la vertu. Les couleurs dont le peintre a la liberté de faire un tableau licentieux, ou une image divine, digne d'être exposée sur nos autels, sont aussi indifférentes pour l'un que pour l'autre.

Mais si l'on juge de l'intention du peintre par son tableau, on peut aussi prononcer sur celle

(2) Oeuvres de M. de *la Mothe. Discours sur la poësie.*

du poëte par l'esprit qui regne dans son ouvrage; et il paraît constant, par la lecture des poëmes dont on parle, que la morale tient la premiere place dans l'ordonnance de ces premiers tableaux des moeurs des hommes. Par la terreur, ils ont fait connaître combien les passions qui la produisent sont redoutables; par la pitié, combien il est beau d'en écouter et d'en suivre l'impression; par la joie qu'inspire un héros entrant triomphant dans le port, aprés avoir essuyé et surmonté les dangers de la terre, de la mer, et ceux des passions, les plus communs et les plus dangereux, combien la vertu est préférable à une mollesse efféminée.

Il y a cette différence, au reste, entre le poëte purement poëte, et le poëte philosophe: le premier plaît par la seule beauté de son art. L'image d'un ruisseau qui coule entre deux rives parées des dons de *Flore;* le chant des oiseaux qui en accompagne le murmure, et qui célebre l'amour qui les fait renaître; le frais, la tranquillité, la solitude d'un bocage, où l'ame n'entre point sans se retrouver et sans se perdre avec plaisir, ce charme aussi simple que puissant, se passe du secours de la raison et de la vertu. Il est vrai cependant qu'elles l'embellissent encore lorsqu'elles s'y rencontrent. On ne jette point les yeux sur le portrait du philosophe solitaire de la Henriade, sans le sentir.

Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines;
Tranquille il attendait qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son dieu le rejoindre à jamais.
Ce dieu qu'il adorait prit soin de sa vieillesse;
Il fit dans son désert descendre la sagesse,
Et, prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins. (3)

Voilà la raison parée de toutes les graces de la poësie : le langage du cœur, l'intérêt et le sentiment lui prêtent leurs pinceaux pour faire aimer ses leçons.

Le poëte philosophe, au contraire, forcé d'employer la raison et la vertu par-tout où elles peuvent entrer, ne les met jamais sur la scene sans avoir beaucoup travaillé pour adoucir l'austérité dont elles sont hérissées. La sécheresse est

(3) *Poëme* de la *Henriade. Chant I.*

presque toujours compagne de la morale. Son amour suppose un goût déterminé pour la recherche et la connaissance de la proportion des vertus avec le cœur, qui entraîne une étude aride et difficile.

Aussi, les philosophes purement philosophes, *Platon*, *Socrate*, *Aristote*, et de nos jours *Descartes*, *Mallebranche*, *Newton*, sont-ils relegués dans les bibliotheques des savans, tandis que les poëmes d'*Homere* et de *Virgile*, ceux du *Tasse* et de *Milton*, les théâtres de *Sophocle* et d'*Euripide*, ceux de *Corneille* et de *Racine*, les comédies de *Plaute*, *Térence*, celles de *Moliere*, de *Renard* sont entre les mains de tous les gens de lettres, et des gens du monde qui ont du goût, ou à qui il suffit de passer pour en avoir.

Voilà l'avantage du philosophe poëte, qui pare la vertu des ornemens de son art, sur le philosophe qui la représente toute nue. Si l'opinion n'avait pas accordé à l'austérité ambitieuse des derniers la législation des mœurs; si ceux qui leur ont succédé ne soutenaient pas avec une fermeté qui impose ce qu'ils appellent leurs droits, peut-être les poëtes philosophes leur disputeraient-ils avec justice cet honneur. Ce qui est sûr, c'est qu'on lit à peine les uns, et que la jeunesse même fait gloire de savoir les autres par cœur.

Qu'on ouvre les livres, que l'on parcoure l'histoire des législateurs, une simple lecture

convaincra de la part que les poëtes philosophes ont eu au gouvernement.

(4) *Lycurgue* parti de Sparte dans le dessein de connaître l'homme en étudiant son esprit, ses moeurs et ses lois chez tous les peuples qu'il envisageait comme autant de branches de la société universelle, arrive à l'île de Crete. Il y rencontre *Thalès*, philosophe assez profond pour avoir jugé que la sagesse dont ses concitoyens s'écartaient ne pouvait leur plaire dans sa sécheresse et sa nudité. Il la déguise sous l'enveloppe du plaisir. Il fait des hymnes à son honneur, y chante le respect, l'amour et l'obéissance que l'on doit aux lois. Il y célebre la paix et la concorde; il fait voir l'une dans toute sa beauté, l'autre dans toute la force que produit l'union dans le corps politique. C'était au peuple que parlait *Thalès*, et à un peuple déchiré de factions intestines. La musique, la déclamation, le jeu qui donnait par l'œil et le geste la vie et l'expression à tout ce qu'il disait, faisaient voler ses compatriotes autour de lui. Il les instruisit en les amusant. Il réunit les esprits par les liens du plaisir, toujours accompagné des plus sublimes leçons de la sagesse et de la politique. Par ce moyen, l'esprit de division s'éteignit insensiblement chez les Crétois; les lois y furent observées, les magistrats respectés, la religion révérée.

(4) PLUTARQ. *in* LYCURG.

Lycurgue,

Lycurgue, témoin des effets extraordinaires de l'art de cet homme rare, l'engagea à le suivre à Sparte, pour seconder les vues qu'il avait de réformer les moeurs de sa patrie.

Le poëte philosophe consentit à aider le législateur dans ce grand ouvrage; et l'histoire dit expressément qu'il ne l'acheva que par le secours de *Thalès*.

La poësie philosophique reçut encore un hommage semblable dans ce voyage de *Lycurgue*. Ce fut en Crete qu'il trouva les poëmes d'*Homere*. Il les recueillit avec la plus grande attention, et convint lui-même qu'ils lui avaient été de la plus grande utilité pour éclairer, aguerrir, policer et discipliner sa république.

On vante les traités que les philosophes, qui ne sont rien de plus, ont faits sur les passions; on loue l'élévation de leurs sentimens, qui a fait consister la perfection de la vertu dans le pardon des injures, et l'amour des ennemis. Mais quelle distance de l'étalage spéculatif de cette maxime à sa pratique mise en action dans le plus beau jour de l'héroïsme de cette vertu!

On s'aperçoit, peut-être trop tard, que la défense des poëtes philosophes nous a éloignés de notre sujet, le principe du Goût: heureusement, la preuve de leurs avantages sur l'aridité du spéculateur nous y ramene naturellement.

Qu'on se représente un des plus grands

souverains qui aient jamais été, confondant un traître par les détails les plus circonstanciés de la conspiration qu'il a tramée contre lui. Quel traître! Son enfance a été l'objet de la tendresse de celui sur qui il leve un bras parricide; sa jeunesse en a été comblée d'honneurs, de richesses, et de toutes les grâces qu'il a souhaitées. Son maître destinait son âge mûr à tout ce que la satiété de l'ambition satisfaite pouvait imaginer pour être heureuse. Après l'avoir convaincu qu'il a pénétré l'abyme de ses crimes les plus secrets, en lui disant :

Tu veux m'assassiner, demain, au capitole,
Pendant le sacrifice; et ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.

Après lui avoir fait horreur de son ingratitude, et l'avoir laissé maître d'ordonner son supplice, il se souvient que, souverain de l'univers, il lui doit, en cette qualité, l'exemple des vertus. Il s'en souvient, et il s'écrie, transporté du triomphe qu'il vient de remporter sur son ressentiment :

Je suis maître de moi, comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siecles! ô mémoire!
Consacrez à jamais ma derniere victoire!
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.
Comme à mon ennemi, je t'ai donné la vie;

Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor, comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.

La preuve la plus sensible succede aux promesses. *Cinna* aime *Émilie*, ame et complice de sa conspiration. Non-seulement *Auguste* a la même générosité pour elle; *Émilie* était le prix de l'assassinat d'*Auguste*, *Auguste* en fait celui de sa clémence, et continue ainsi:

Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la premiere année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang;
Préferes-en la pourpre à celle de mon sang:
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colere;
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un pere.

Quelque jalousie que le poëte donne au philosophe, si la vertu la plus sublime est la fin de la tragédie de Cinna; si le spectacle de la pratique de cette vertu est l'unique catastrophe de cette tragédie, le poëte offre donc ici la plus haute leçon de morale à l'espece d'hommes qui en reçoit le moins: aux souverains. Or, il est certain qu'il n'en est aucun dans l'Europe policée, qui ne connaisse la magnanimité d'*Auguste*. Traduite du français dans toutes les langues, il

n'est point de nation qui n'ait voulu se l'approprier. Il n'est point non plus de lecteur, qui frappé d'un saisissement rapide, à la vue de ce vrai sublime, et de ce grand, toujours pathétique, ne sente son ame s'élever pour ainsi dire au-dessus d'elle-même, par un essor agréable auquel elle se livre toujours avec délices. Qu'on l'interroge alors sur sa nature ; cette ame, lorsqu'elle est plongée dans ce ravissement qui la saisit sans trouble, et la pénetre sans confusion, ne répondra-t-elle pas que ce sentiment généreux et magnanime qu'elle éprouve, est un témoignage aussi certain que délicieux de sa supériorité sur tout ce qui l'environne dans l'univers, et que lui seul démontre le caractere ineffaçable de son élévation naturelle?

La proposition par laquelle on a avancé que les philosophes poëtes avaient des titres bien fondés pour prétendre à l'honneur de la législation des moeurs, comme à celle du Goût, a donc plus de fondement que ne le croit la vanité du génie simplement philosophe. Qui lui donne cet avantage? l'attrait de peindre le vrai, le beau, le sublime, qui ne résulte que du combat perpétuel des beautés et des difficultés innombrables qu'il faut vaincre pour les produire. Voilà le principe qui conduisait le grand *Corneille*, lorsqu'il a traité le pardon des offenses.

Quelle sentence, quel apophtegme le persuade avec autant de force et de douceur? En est-il

qui remue, qui touche, qui pénetre le coeur de sa vérité, comme cette grande scene? N'y a-t-il pas au contraire aussi loin de la maxime en spéculation à la maxime mise en action, que du plan magnifique d'un édifice immense à sa construction parfaite?

Quelque soit au reste l'éclat qu'on remarque dans la générosité d'*Auguste*, il est encore dans ce genre un Beau d'un ordre supérieur. Il ne doit sa naissance qu'au principe général du Goût: l'activité de l'esprit, et son désir insatiable de parvenir à un Beau inconnu, par le moyen du Beau qui est entre les mains de tout le monde.

Qu'on joigne au Beau moral un Beau plus sublime encore, qui semble émaner de la divinité même, et s'absorbe dans son idée, en se confondant avec elle, on enchérira sur ceux qui n'ont peint que le Beau moral. Ainsi le fleuve formé de deux grandes rivieres qui se perdent dans son sein les surpasse en beauté.

Il semble que l'esprit ne conçoive rien dans ce genre au-delà de la réunion de ces deux especes de Beau. Comme c'est le dernier terme de la grandeur des sentimens, perfectionnée par la religion, la vérité du tableau qui la représente dans toute sa sublimité paraît aussi le dernier effort du génie. La catastrophe de la tragédie d'Alzire peut mettre ce Beau pathétique dans tout son jour. Les seules beautés de ses détails

sont dignes d'être employées à la préparation de ce Beau, au-delà duquel nous ne connaissons rien.

On y voit la férocité sauvage de *Zamore*, prince indien, adoucie par la pratique héroïque du pardon des injures. Il est transporté de fureur contre *Gusman*, fils du gouverneur espagnol, qui tenait lui-même les rênes du gouvernement, et qui avait fait servir son autorité à ses passions. Cet étranger avait enlevé à *Zamore* son trône, son pays, sa religion et sa maîtresse. *Zamore*, ne respirant que le sang et la vengeance, est représenté dans cette tragédie s'entretenant avec *Alvarez*, pere de *Gusman*. Ce vieillard n'était occupé qu'à arrêter les fureurs de son fils, et à sauver *Zamore* et sa maîtresse que son fils venait d'épouser. Les amis du prince indien venaient de livrer un combat terrible, pour les délivrer tous deux; et *Gusman* ayant marché contr'eux, un interlocuteur vient dire à *Alvarez*, à *Zamore* et à *Alzire* :

> On amene à vos yeux votre malheureux fils;
> Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
> Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
> S'empressant près de lui, vient se rassasier
> Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCENE DERNIERE.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, MONTEZE, Américains, Soldats.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse!

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils! ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens voir couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir, en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(*à Alvarez.*)
Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon pere, en ce moment m'amene à votre vue.
Mon ame fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous.... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carriere :
J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveuglait; la mort m'a détrompé :
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.

J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore;
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.

(*à Monteze qui se jette a ses pieds.*)

Monteze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(*à Zamore.*)

Des dieux que nous servons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

ALVAREZ.

Ah, mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés et par mon hymenée.
Que ma mourante main la remette en tes bras:
Vivez sans me haïr, gouvernez vos états;
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(*à Alvarez.*)

Daignez servir de pere à ces époux heureux:
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux!

Aux clartés des chrétiens; si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi:
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

(*Il se jette à ses pieds.*)

Ainsi le Beau moral n'est pour le génie conduit par le principe du Goût, que l'attrait pour la recherche active et féconde du vrai et du Beau, que le dégré pour arriver à une perfection encore plus sublime. Quel moyen de disconvenir que cet attrait soit le principe du Goût, que lui seul l'anime, le guide, l'encourage, le soutienne, l'éleve, le fasse agir, en un mot, dans toutes les peines qu'il se donne pour produire le Beau! Sa citation fait le plus bel éloge du génie: que pourrait-on dire qui pût égaler la rapidité, le pathétique, le charme de son action sur le Goût? Il faudrait avoir celui de son auteur, pour louer ces beautés consacrées par les suffrages du public. Continuons de développer notre sujet, en asservissant toujours l'esprit à la marche la plus exacte.

CHAPITRE V.

Nature du Goût.

Tum porro quid id est animum quod percutit ipsum,
Et movet et varios sensus expromere cogit?

LUCRET. lib. II. v. 885.

LES opérations de l'esprit, et les sentimens du coeur ont leur essence, comme les choses matérielles; et c'est de cette essence que se forme leur nature.

Un raisonnement en forme est composé de plusieurs propositions qui comparent les objets que l'on veut unir ou séparer, suivant qu'il fera voir leur convenance ou leur disconvenance.

Le sentiment de l'amour, celui de la haine ont leurs affections particulieres et caractéristiques.

Le sentiment du Goût a aussi sa nature qui lui est propre, particuliere, unique. Il faut la faire connaître par une explication sensible, avant que de parler de ses autres propriétés.

Nous avons fait voir que des differentes especes de Beau naissaient les différentes especes de Goût. Leurs définitions sont des guides qui ne sauraient nous égarer, tant que nous aurons l'attention de les suivre.

Mais après avoir défini le Goût, comme l'effet du Beau dans tous les genres, il est nécessaire d'en donner une définition particuliere, qui en fixe invariablement l'idée. C'est l'unique moyen de le faire connaître; et donner une connaissance exacte de son sujet, c'est le premier devoir de l'auteur.

Commençons par jeter un coup-d'oeil sur les définitions du Goût, que nous ont données les écrivains célebres qui en ont parlé.

Ne perdons point de vue surtout les regles de la définition, et de la définition de la chose, que la logique nous a données. Son objet est d'expliquer la nature de cette chose. Souvenons-nous également qu'une définition doit être universelle, et qu'il faut qu'elle comprenne tout ce qu'elle définit; qu'elle doit lui être propre, c'est-à-dire, ne convenir qu'à lui; qu'il faut qu'elle soit claire, ce qui signifie qu'elle doit nous donner une idée plus nette et plus distincte de la chose qu'elle définit, que celle que nous avions avant que de la savoir; enfin qu'elle nous en fasse comprendre la nature, en nous fournissant les moyens de rendre ses principales propriétés sensibles.

Si ces qualités se trouvent dans les définitions du Goût, que l'on va rapporter, il est inutile d'en chercher d'autre; si elles ne s'y trouvent pas, il est indispensable d'en donner une plus satisfaisante et plus utile. Mais les erreurs de tant de

génies célebres, en les supposant même réelles, ne sont-elles pas des avertissemens redoutables pour celui qui voudrait les éviter? Doit-il, peut-il se flatter d'être plus heureux?

Malgré ces dangers, l'amour de la vérité, celui du Goût, le désir de le mettre dans tout le jour dont il est susceptible, m'entraînent, malgré moi. Si je tombe dans quelque égarement, la pureté de mon intention, la force et la beauté des motifs obtiendront la grâce des fautes dans lesquelles elles m'auront fait tomber.

M. le président de *Montesquieu* nous a laissé une définition du Goût, dans un fragment où il avait dessein de traiter cét important sujet. Il y „ dit, que le Goût n'est autre chose que l'avan- „ tage de découvrir, avec finesse et avec promp- „ titude, la mesure du plaisir que chaque chose „ doit donner aux hommes. „

M. de *Voltaire* définit le Goût „ le sentiment des „ beautés et des défauts dans tous les arts. „

M. d'*Alembert* s'explique ainsi sur le même sujet: „ Le Goût est le talent de démêler dans les „ ouvrages de l'art ce qui doit plaire aux ames „ sensibles, et ce qui doit leur déplaire. „

Le Dictionnaire de Trévoux donne aussi sa définition en ces termes: „ Le Goût est un senti- „ ment naturel de l'ame, indépendant des „ sciences et des arts. „

L'ouvrage estimé des beaux arts, réduits à un

principe, n'a pas oublié non plus de s'expliquer sur la plus belle partie de son sujet. „ On peut „ définir, l'intelligence (c'est l'auteur qui parle), „ la facilité de connaître le vrai et le faux, et „ de les distinguer l'un de l'autre; et le Goût, „ la facilité de sentir le bon, le mauvais, le „ médiocre, et de les distinguer avec certitude. „

Voilà les définitions du Goût, les plus connues: mais, est-il permis d'examiner si elles contiennent les qualités nécessaires, surtout après avoir prononcé les noms de *Montesquieu* et de *Voltaire*? je me soumets en tremblant à la nécessité de ce devoir, et m'en acquitte avec rapidité.

Content de proposer simplement quelques questions, je demanderai si les propositions suivantes: l'avantage de découvrir avec finesse et avec certitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes; le sentiment des beautés et des défauts dans tous les arts; le talent de démêler, dans les ouvrages de l'art, ce qui doit plaire aux ames sensibles, ou ce qui doit leur déplaire; un sentiment naturel, indépendant des sciences et des arts; la facilité de sentir le bon, le mauvais et le médiocre, et de les distinguer avec certitude; je demande, dis-je, si toutes ces explications remplissent leur objet? La chose expliquée en est-elle plus claire? le Goût en est-il plus sensible? en un mot ces propositions renferment-elles tout ce qui convient à son essence?

ne conviennent-elles qu'à lui ? voit-on par leur secours plus clair dans la nature du Goût, et si clair, comme cela doit être, que l'on puisse descendre de son essence à ses propriétés, et de ses propriétés remonter à son essence ?

Le jugement du public sur ces propositions sera libre et certain; celui que je pourrais porter serait rempli d'incertitude et de contrainte : c'est donc au public à prononcer; et je ne dois m'imposer qu'un silence respectueux.

Au reste, malgré le sentiment de ma faiblesse, et celui de la supériorité des auteurs dont je viens de parler, je puis faire une réflexion.

Le Goût est composé d'une infinité d'actions. L'ame toute entiere comprise dans les différentes facultés par lesquelles nous en divisons l'exercice : celui de l'esprit, de l'imagination, du génie, du jugement, est absorbée dans les matieres du Gout, lorsqu'elle s'y livre. Son action est très-différente, suivant l'espece de Goût qui la détermine. Il en est un stérile, il en est un fécond. L'un marque à chaque beauté sa place; l'autre en conçoit l'idée, en crayonne tous les traits, la peint enfin; l'un n'est qu'estimateur, l'autre créateur. Voila donc deux Goûts, et si différents, que si on ne les distinguait pas clairement l'un de l'autre, leur idée demeurerait dans la plus grande confusion. Le premier n'est que passif; son sentiment, se bornant à examiner ce qu'il croit de son

ressort, en obtient simplement le suffrage ou le refus.

Quoique ce sentiment ne produise rien de plus que de faire agréer ou rejeter, on ne dit pas qu'il n'ait une action, mais oisive et stérile; si l'on excepte la voix qu'elle donne pour ou contre, il n'en résulte aucun tableau, aucune copie, aucune richesse pour les sciences et les arts. Ce Goût, purement passif, les laisse dans l'état où il les a trouvés, et se contente de faire connaître ce qu'il pense. Son mérite paraît être celui de la balance qui ne donne pas le poids aux corps, mais qui en donne la connaissance. Elle agit cependant; mais elle n'ajoute, ne retranche, n'ôte, ni donne rien. Le poids même qu'elle fixe était invariable avant son opération. L'action du Goût estimateur est la même.

Il en est tout autrement du Goût créateur. Passif lorsqu'il conçoit l'idée du Beau qu'il veut peindre, il est actif, et de l'action la plus puissante de l'ame, lorsqu'il en trace l'ordonnance, qu'il l'exécute, et qu'il fait un tout, un ensemble parfait d'une multitude de parties qui ne produiraient jamais le Beau, si leur union n'était pas très-difficile. Sa hardiesse emprunte, partage la force active du soleil, dont les rayons créent, animent, vivifient, embellissent tout ce qui les reçoit.

Lorsque la nature donne à la terre un génie créateur, un jour nouveau se leve pour elle. Celui

de M. de *Montesquieu* fera peut-être dans l'espace de quelques années la révolution de l'esprit de sa nation, par le passage du frivole au solide, de l'indifférence pour la patrie à son amour, et de la vaine philosophie à la véritable, qui, rendant l'homme vertueux et sage, le rend heureux.

Si la distinction que l'on a taché d'établir est réelle, la définition du Goût doit la marquer, celui de l'estimation n'ayant pas moins de réalité que celui du créateur.

Pour développer cette question, choisissons un morceau familier de quelque maître : le portrait de *Rhadamiste* fait par lui-même à l'ambassadeur d'Arménie son confident.

Hieron, plût aux dieux que la main ennemie
Qui me ravit le sceptre eût terminé ma vie!
Mais le ciel m'a laissé, pour prix de ma fureur,
Des jours qu'il a tissus de tristesse et d'horreur.
Loin de faire éclater ton zele ni ta joie
Pour un roi malheureux que le ciel te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des hommes et des dieux,
Qu'a proscrit dès long-temps la vengeance céleste,
De crimes, de remords assemblage funeste,
Indigne de la vie et de ton amitié,
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié;
Traître envers la nature, envers l'amour perfide,
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide :
Sans les remords affreux qui déchirent mon coeur,
Hieron, j'oublierais qu'il est un ciel vengeur.

Lorsque

Lorsque l'auteur de cette tragédie, connue de toute l'Europe, a voulu faire ce portrait extraordinaire, affreux, mais intéressant de son héros, il en a d'abord conçu l'idée, et il l'a mûrement considérée. Conçue avec cette force énergique qui fait le caractere de son esprit, il l'a rendue avec ce coloris tragique qui distingue ses pieces.

N'est-il pas évident que le mérite de celui qui considere ce tableau admirable, n'est pas le mérite de l'auteur qui en a enrichi le théâtre? Il est impossible de varier dans la réponse; chacun sent l'intervalle immense qui les sépare l'un de l'autre. Le premier, content de la lumiere dont il est éclairé, ne lui ajoute rien. Le second, présente au théâtre un tableau neuf, hardi, et si singulier, qu'en avoir seulement conçu l'idée, serait déjà une preuve de génie.

La conséquence supposée dans ces raisonnemens, ne pourrait-on point hasarder cette définition?

Le Goût, dans tous les genres du Beau, est un sentiment passif, lorsqu'il en reçoit, ou qu'il en conçoit l'idée; il est actif, lorsqu'il l'exprime, qu'il peint cette idée avec la force et la grâce dont elle est susceptible.

Cette définition marque la différence qui est entre les deux especes de Goût dont on a parlé, en leur assignant, à ce qu'il paraît, chacun leur nature, chacun leur véritable rang.

Si l'on dit *à ce qu'il paraît*, c'est pour marquer l'incertitude de l'opinion de celui qui la propose; car si les définitions que l'on a rapportées étaient en effet défectueuses, qui pourrait présumer d'en donner une exacte? Je proteste authentiquement contre cette vanité. Mais le plan de cet ouvrage m'a mis dans la nécessité d'avoir un sentiment sur cette question, d'où dépend la notion essentielle du Goût. Je n'ai pu me dispenser de risquer ma façon de penser: fut-elle vicieuse au reste, il vaut mieux en avoir une à soi, lorsque l'on y est obligé, que de n'en avoir point du tout. L'erreur même serait pardonnable dans cette circonstance, lorsque, ne cherchant que le vrai, on soumet son sentiment à la verité.

Examinons maintenant si cette définition est conforme aux regles sur lesquelles elle doit être jugée; réunissons pour cet effet les extrêmes, et voyons si, leur convenant, elle ne convient qu'à eux.

La nature étant la même dans les productions d'une même espece, tous les hommes naissent donc avec une portion de Goût qui leur est particuliere. Mais la qualité du jugement d'où se forme celle du Goût, est aussi différente que les constitutions et les tempéramens.

D'ailleurs l'attrait auquel se porte le Goût, même à proportion égale, n'a pas moins de différence que les physionomies. Rien ne le

prouve mieux que la diversité des occupations des savans et des artistes. L'un se perd dans l'immensité des planetes et des astres; l'autre s'abyme dans la considération d'un insecte imperceptible. L'un admire l'auteur de la nature dans l'espece d'infinité du grand; l'autre est plus flatté de surprendre les secrets de sa toute puissance dans les prodiges de l'infiniment petit. C'est le goût du Beau qui les anime l'un et l'autre, comme on le voit: mais combien les objets de leurs recherches ne different-ils pas !

Les tourbillons de feu, les torrens de lumiere, qui sortent du globe du soleil; la fécondité de son influence, la régularité de ses mouvemens; tout ravit celui qui le considere, et sa curiosité est également entraînée et suspendue par l'admiration.

Le philosophe qui fait l'analyse d'un insecte n'a pas un moindre sujet de méditations profondes. Des muscles, des veines, des arteres, de l'exercice de la vie enfin, et du raisonnement, quelque imparfait qu'il puisse être dans une portion de matiere si petite, que l'apercevoir est une opération; voilà autant d'observations très-curieuses: l'art les fait avec autant de vanité, que la nature avait mis de modestie à les dérober à la connaissance et aux hommages de la philosophie. Toutes ces découvertes, dans cet infiniment petit, doivent jeter l'observateur dans un ravissement aussi juste

et aussi délicieux, que les merveilles de la nature considérée dans ses grands tableaux.

Si la définition proposée convient à ces deux especes de génie, dont l'étude réunit les extrêmes, il paraît qu'elle est exacte. C'est toujours le Beau que cherche le Goût dans des sujets différens. Son mérite est distingué dans la définition de celui du spéculateur oisif et stérile, qui sait rendre justice à la beauté et à la difficulté de leurs travaux; car il s'en faut bien que l'on veuille révoquer en doute qu'il en ait un; on pourrait même ajouter qu'il développe, qu'il nourrit, qu'il anime et qu'il perfectionne les plus grands talens par la justice qu'il leur rend, et par les secours qu'il leur prodigue.

En effet, sans cette foule d'admirateurs, dont les moins éclairés sont encore bien chers à l'amour propre des génies créateurs, ces grands hommes ne produiraient-ils pas beaucoup moins? Si Paris n'eut pas eu de spectateurs capables de sentir les beautés des Horaces, d'Héraclius, de Rodogune; si la France n'eut pas offert aux talens du grand *Corneille* le suffrage d'une quantité de lecteurs étonnés de l'élévation de son esprit; ne pourrait-on pas dire avec justice que ce créateur et ce modele immortel du théâtre français, n'aurait jamais donné qu'une tragédie?

La supériorité du talent de ce grand homme est également renfermée dans la définition que

l'on a hasardée, et elle y est expressément distinguée du discernement rare de ses admirateurs les plus éclairés, à qui aucune de ses beautés n'échappe: celle de tous les arts et de toutes les sciences l'est également, puisqu'elle contient expressément le Beau dans tous les genres.

Au reste, quand bien même cette définition serait défectueuse, si elle donne occasion à la naissance d'une autre plus exacte et plus heureuse, l'on croira encore avoir beaucoup fait pour les sciences et les arts. Qu'importe quel génie les éclaire, pourvu que la lumiere qui leur est nécessaire leur soit enfin donnée. Si, ne pouvant remplir ce devoir, je savais dans quel sein elle repose, j'irais avec empressement la chercher, et j'en ferais sur le champ présent à l'humanité, en lui nommant celui à qui elle la devrait.

Les hommes ne sont-ils pas l'ouvrage du même créateur? Les sociétés particulieres des peuples divers ne sont-elles pas des parties essentielles de la société générale? Ainsi, lorsque quelqu'une d'elles offre l'utile, l'honnête, le beau, le grand, l'humain, le juste, qui était inconnu, c'est un effet précieux que la circulation ne saurait trop communiquer au genre humain.

Le philosophe ami des hommes n'apercevra jamais ces grands traits de lumiere rare, qui éclairent la raison par leur splendeur, sans franchir la distance des siecles et des climats, et la

différence des gouvernemens, des moeurs et des religions ; il n'en respectera pas moins leur sainteté, en faisant part à sa patrie des richesses étrangeres.

La face de l'univers n'offre à l'homme ordinaire qu'une diversité impossible à concilier. Le génie sait ramener toutes ces différences à une unité parfaite. Voilà le plus beau talent du Goût moral porté à sa perfection. Eclairer les hommes, les rapprocher, les instruire à s'aimer, à pratiquer la vertu, à se connaître en vrai bonheur, si ce goût conciliateur a une autre sublimité, je préfere mon erreur à la vérité même.

L' ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

L'invention.

> Nam genus et proavos, et quae non fecimus ipsi,
> Vix ea nostra voco......
>
> OVID. Met. lib. 13.

NOUS avons remonté à l'origine du Goût, à sa cause, à son principe, à sa nature : c'est de de ces connaissances que part l'inventeur, pour enchérir sur les découvertes dont elles avaient enrichi la société avant lui.

„ Naissance, aïeux, tout ce qu'il n'a point fait „ lui-même, est regardé par son émulation „ comme ne lui appartenant pas. „ Il prend pour lui cette belle maxime que met *Ovide* dans la bouche d'*Ulysse.*

A mesure que *Platon*, *Aristote*, *Descartes* satisfont sa curiosité, ils l'irritent. Il n'estime son nom qu'autant qu'il le placera dans les fastes de ce monde savant. Ces grands hommes ont ajouté au bonheur et aux lumieres de l'univers. Il ne connaît, il ne veut reconnaître que cette gloire, la plus flatteuse pour le génie. Entrons en matiere.

Le créateur a formé l'esprit et la matiere. Toutes les inventions des hommes roulent sur ces deux objets. Qu'est-ce qu'inventer? c'est découvrir des rapports inconnus entre la matiere et l'esprit, l'esprit et la matiere, l'esprit et l'esprit, la matiere et la matiere.

L'on ne crée pas ces rapports que l'on aperçoit le premier; ils existaient constamment avant qu'on les eût aperçus. Mais lorsqu'ils sont utiles ou agréables, l'agrément ou la difficulté de cette découverte fait autant d'honneur que si on les avait créés.

Est-il une invention qui offre plus d'agrément et d'utilité que celle de l'imprimerie? Tant que cet art a été ignoré, le croyait-on possible? Un homme l'imagine, le saisit et le met en pratique. Cet art si important est devenu si facile, par la

simplicité de son exécution, qu'une intelligence purement mécanique suffit pour l'exercer. On sait que la plupart de ceux qui composent l'impression du meilleur ouvrage n'en connaissent que le caractere: mains aveugles, qui laissent l'esprit du compositeur dans la plus grande pauvreté, lors même qu'elles enrichissent le savant des plus précieux trésors!

L'imprimerie a consacré le nom de son inventeur à l'immortalité. Qu'a-t-il fait cependant? il a découvert des rapports qui étaient entre la parole et la peinture, depuis que l'une et l'autre existaient: il ne s'agissait que de les saisir; on l'a fait, et voilà l'invention.

L'art de présenter aux lecteurs les exploits d'un grand homme, de peindre son coeur, son esprit, ses vices, ses vertus, ses défauts, ses talens, pour l'instruction de la postérité, est celui de l'histoire. L'honneur de ce dépôt immortel de l'humanité appartient à celui qui a le premier écrit l'histoire.

L'art d'intéresser l'esprit et le coeur par le jeu et le contraste des grandes passions, est celui de la tragédie, qui a osé la premiere les mettre sur la scene. La chaleur des fêtes de *Bacchus*, et peut-être le feu de sa liqueur, en donnerent la premiere idée à *Thespis*. Il ouvrit à *Sophocle* et à *Euripide* une carriere dans laquelle leur génie alla bien plus loin que celui de leur guide.

Peut-être dirait-on avec justice la même chose de *Corneille* et de *Racine*, par rapport à *Sophocle* et à *Euripide*, si cette préférence n'était susceptible d'être envisagée comme un crime de lese-antiquité. Ce qui est incontestable, c'est que le jeu et le contraste des grandes passions, source des grands vices et des grandes vertus, porte sur un si grand nombre de ressorts, qui peuvent tous concourir à la même fin, quoique employés d'une maniere différente, que celui qui croit qu'ils ne peuvent l'être d'une façon nouvelle, ne connaît ni leur étendue, ni celle de l'esprit, bien moins encore celle du génie qui peint l'un et l'autre.

On doit penser au reste sur l'histoire, et sur la tragédie, comme sur l'impression. Les rapports qui sont entre notre plaisir et notre admiration, et le spectacle des passions impétueuses, injustes et capables de tout, existaient depuis qu'il y a eu des hommes. Ignorés quelque temps, ils ont enfin été aperçus, et la gloire de les avoir vus les premiers, est celle de *Sophocle* et d'*Euripide*, de *Corneille* et de *Racine*, d'*Hérodote*, de *Thucydide* et de *Xénophon*. Ils ont enrichi les sciences de nouvelles découvertes ; les sciences, par reconnaissance, leur ont déféré le nom de créateurs, qui n'appartient qu'à DIEU.

L'invention, au reste, quelquefois subite, souvent fortuite, a généralement sa naissance, ses

progrès et sa perfection. Si l'on suit avec attention l'histoire des arts et des sciences, on verra sensiblement qu'il y a peu de siecles qui n'offrent un germe de quelque découverte, formé et prêt à éclore. Plus la fermentation des esprits y est violente, par le débat et le choc des opinions, plus l'instant est prochain, où ce germe, encore couvert de voiles qui en dérobent la connaissance, doit se développer parfaitement.

Un *Descartes*, un *Newton*, un *Leibnitz*, saisissent cette disposition des esprits. Leur génie reconnaît la main qui a jeté ce germe, quelquefois au hasard. Il considere sa nature, celle du fond sur lequel il est tombé, ce qui a donné lieu à sa formation, de quelle lumiere il enrichira la société, et quels périls les accompagneront. Ces considérations étant faites, le génie de ces grands hommes tire, pour ainsi dire, du néant ce systême, cette opinion dont son siecle annonce l'enfantement, (qu'on pardonne l'expression) par une espece de grossesse. Il surmonte les obstacles ; et s'il paraît avancer le terme de ce systême, de cette opinion, de cette découverte, ce n'est que parce qu'il a plus d'étendue, plus de sagacité, qu'il voit mieux, en un mot, et plus avant que ses prédécesseurs et ses contemporains, qui croient voir mieux ou aussi-bien que lui.

Tel était M. *Halley*, cet anglais célebre, physicien,

astronome, navigateur, négociant, patriote, un des savans les plus courageux qui aient jamais été. C'est bien de lui que l'on peut dire, avec autant de vérité, ce qu'a dit M. de *Buffon* de M. de *la Condamine:* „ Il fit plus par le motif de „ la gloire des sciences, que l'on ne fit jamais „ par la soif de l'or. „ Après avoir parcouru plusieurs fois la vaste étendue de toutes les mers, sa curiosité, toujours insatiable, voulut trouver le secret de vivre sous l'eau. „ Il le trouva; il fit des- „ cendre de l'air que nous respirons jusqu'au „ fond de la mer; il mit lui-même son art en „ pratique. Le détail de tout ce qu'il vit, et qu'il „ sentit dans cette épreuve, les différentes cou- „ leurs, et les reflets de la lumiere filtrée à travers „ cette immense quantité d'eau, offrent un spec- „ tacle curieux, et dont *Newton* a bien su tirer „ parti dans son optique. „

Voilà sans doute du merveilleux dans l'invention. Il n'est pas question de discuter sa vraisemblance : on le trouve consigné par M. *Folkes*, secrétaire de la société royale de Londres, dans les mémoires de cette illustre compagnie : c'est de ce dépôt que M. de *Mairan*, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Paris, l'a emprunté pour en faire part à la France.

Les exemples tirés de la physique, de l'astronomie et de la géométrie, sont trop profonds pour le Goût ordinaire; on se contentera d'en

apporter un, pris de l'histoire du théâtre. *Rotrou*, et quelques autres tragiques, avaient commencé une révolution dans la tragédie française. Ils cherchaient sa perfection, en approchaient quelquefois, et s'en éloignaient souvent. Ils erraient au hasard, sans pouvoir rencontrer la route fixe du Beau, du grand, du sublime, et surtout de l'intérêt suivi sans interruption. *Corneille* parut alors, et, peu de temps après lui, *Racine*. Ils trouverent la connaissance et les regles du théâtre, flottant dans une si grande incertitude, qu'elles n'avaient aucune consistance. A l'étude de la tragédie, ces deux grands hommes joignirent celle de l'histoire, et ils oserent enfin mettre sur la scene des sujets qui n'avaient point été traités. Ces deux génies, l'un et l'autre créateurs, firent entre eux un espece de partage des catastrophes de tous les peuples de la terre. Mais tous deux les saisirent et les représenterent par des côtés différens. *Corneille* s'attacha toujours à peindre ses héros suivant l'esprit, le génie, le caractere, et les moeurs de leur nation. L'Africain, le Numide, le Romain, le Vandale, l'Arménien, l'Espagnol, y parlent au ton de leur nation; ils en ont l'esprit, les moeurs, et le caractere. Leurs passions, les sentimens qu'elles inspirent, leurs projets, leurs intrigues, leurs plaisirs, leurs peines, et jusqu'à leur désespoir, tout est marqué au coin d'une différence nationale, qui

varie si bien leurs personnages, qu'aucun ne se ressemble. S'ils ont quelques rapports les uns avec les autres, ce n'est que dans un ton d'élévation, de grandeur et de majesté, qui leur est commun à tous.

Racine, au contraire, s'est moins attaché à cette variété qu'à celle du sentiment. Par-tout il a peint l'amour délicat, éclairé, inquiet, jaloux, défiant, timide généralement, quelquefois audacieux, et toujours touchant : tremblant, mais plein de vivacité et d'intérêt, dans Junie et dans Britannicus; mystérieux, déguisé dans Monime et dans Atalide; emporté, menaçant, terrible et désespéré, dans Hermione et dans Roxane; incertain, réservé, autant que peut l'être une grande passion; criminel avec douleur, avec honte et avec une espece d'amour pour la vertu, dans Phedre. C'est l'amour qui fait le fond et l'intrigue de ces pieces; l'amour y regne dans tous les actes, dans toutes les scenes, souvent dans tous les couplets. Mais quelles passions, quelles nuances, quel coloris, quel pinceau, et quel maître!

Voilà sur le même sujet deux inventeurs qui ont marché dans des routes bien différentes. L'un s'est emparé du sublime et de la grandeur; l'autre s'est contenté du sentiment et de sa délicatesse. Le premier a peint pour l'imagination la plus élevée; le second enfin n'a parlé qu'au coeur.

Tous deux sont devenus les modeles de tous les théâtres de l'Europe, et tous deux n'ont encore jusqu'ici trouvé aucun imitateur qui les ait surpassés.

Rien n'est plus glorieux que l'invention : l'honneur dont jouissent encore de nos jours tous les génies de l'antiquité, qui en ont fait quelqu'une d'importance, ou par l'utilité, ou par l'agrément, en est une preuve. Mais ceux qui sont jaloux du même honneur, doivent être convaincus que toute invention, on n'en excepte aucune, est persécutée dans sa naissance. *Pascal* (1) en donne une raison sensible : „ Ceux qui sont capables „ d'inventer, dit-il, sont en petit nombre; ceux „ qui n'inventent point sont en plus grand „ nombre, et par conséquent les plus forts. On „ voit que, pour l'ordinaire, ils refusent aux „ inventeurs la gloire qu'ils méritent et qu'ils „ cherchent par leurs inventions. Il faut donc „ bien se garder de se piquer de cet avantage, „ tout grand qu'il est ; on doit se contenter „ d'être estimé du petit nombre de ceux qui en „ connaissent le prix. „

La gloire de l'invention, si difficile à mériter, et si pénible à défendre, quoiqu'abandonnée par ses légitimes propriétaires, ne manquera pas de partisans ambitieux. Contraste singulier! Ceux à

(1) Pensées diverses.

qui elle est due s'y refusent; ceux qui n'ont aucun droit sur elle y aspirent ouvertement.

C'est au critique qui exerce la police sur le Goût à s'opposer à ces usurpations. Si elles tenaient lieu du mérite que l'on s'arroge sans l'avoir, le littérateur, le bel esprit, et l'inventeur seraient exposés à être confondus. La classe du dernier étant remplie par ceux qu'y placent l'adresse, l'illusion, et l'audace de l'orgueil, on ne distinguerait plus la gloire due à l'inventeur, de celle que méritent les autres. Il est cependant entre elles une grande différence. L'inventeur étonne, instruit, éclaire par la supériorité de génie; le bel esprit ne plaît que par le choix des pensées, l'élégance des tours, et la grâce de l'expression : il ne résulte de ce mérite, quelque rare qu'il soit, que du plaisir.

CHAPITRE II.

Sur l'Imitation.

Non ita certandi cupidus, quam propter amorem,
Quod te imitari aveo....,

LUCRET. *lib. VI, v.* 5.

C'EST à l'imitation que l'art doit la gloire de peindre la nature. On l'a beaucoup répété depuis qu'*Aristote* l'a dit, tous les arts sont imitateurs. La réflexion peut facilement se convaincre de la vérité de cette proposition.

Pourquoi la poësie est-elle contrainte à la mesure, par un assujettissement servile ? parce que cette gêne fortifie l'expression des couleurs, la vivacité des images, et qu'il en résulte une imitation plus vraie et plus agréable. Sans cela elle n'est au fond qu'un discours plus paré que la prose. Mais l'art ne lui permet la profusion d'ornemens qu'elle peut employer, qu'à condition qu'ils rendront ses peintures plus ressemblantes et plus riches.

La musique, qui met la voix dans un assujettissement encore plus grand, n'est également qu'un dialogue noté, où l'on peut faire entrer tout ce qui peut rendre la force ou la grâce des paroles : c'est une déclamation embellie de toute la parure dont elle est susceptible, tant pour

l'agrément que pour le pathétique. Mais l'objet du chromatique, de la mélodie, du chant léger, du chant enjoué, est toujours l'imitation de la nature : on n'entend point les grands morceaux de *Bergolese*, de *Lulli* et de *Campra*, sans en être convaincu.

Il en est de même de la danse, dans laquelle on ne trouvera, si on veut la décomposer, qu'une démarche étudiée, rendue plus gracieuse par la cadence : c'est le concert des graces et de la légéreté ; il doit donc montrer à nos yeux son modele.

Les hymnes des premiers poëtes ont donné naissance à la poësie. *Orphée* et *Linus*, qui les mirent en chant, ont enseigné la musique aux hommes. Les fêtes des bergers ont été le berceau de la danse. La nature a fourni le fond de ces plaisirs, et l'art les a perfectionnés. Mais il doit toujours s'approcher de son modele, et s'il s'en éloigne, il est défectueux. Tout art est imitateur, comme on l'a dit, et jamais l'imitation n'est plus parfaite que lorsqu'elle est le lien qui réunit l'art et la nature. La mesure et la cadence ne sont rien autre chose qu'une difficulté à vaincre, que l'art s'est imposée ; et lorsqu'il en triomphe en effet, en arrivant également à la ressemblance de l'objet qu'il peint, il résulte certainement de cette victoire un mérite de plus, unique objet de l'art.

Chaque imitation, au reste, a son ton et son caractere. Une peinture qui chargerait une noce de bergers des ornemens pris dans celle de *Jupiter* et de *Junon*, serait défectueuse. Elle serait à contre-sens, parce que la simplicité est le ton de la premiere de ces peintures, et la magnificence celui de la seconde.

Toute imitation a ses bornes : on n'imite que pour embellir, et la ressemblance qui avilit une image est contre les regles. Le pinceau et le burin doivent rendre en beau tout ce qu'ils empruntent de la nature.

Cette imitation riche, qui ajoute encore à la perfection du modele, est celle des grands maîtres. Créateurs des beautés qu'ils ont entrepris de copier, ils les ont copiées en effet d'aprés nature.

Les tableaux qu'ils ont donnés dans tous les genres existaient avant eux ; il les ont saisis, et ils ont osé peindre leurs idées à l'esprit et aux yeux. Le succés a couronné leurs entreprises ; la hardiesse du dessin et la beauté de l'exécution ont fait de ces imitations des créations réelles.

Il est une autre imitation, servile, contrainte et assujettie au tour, à l'expression, et au sens littéral. Elle ne fait qu'un honneur proportionné au travail qu'elle coûte. Le mérite de rendre par la traduction une grande pensée d'*Homere*, et celui de copier une idée sublime du *Titien*, est

toujours dans l'ordre subalterne, quelque parfait qu'on le suppose. Ce n'est que l'imitation d'une imitation, elle ne saurait donner d'autre gloire que celle d'un copiste.

Une autre imitation, libre, noble et indépendante, se rencontre dans ces chefs-d'oeuvres des anciens et des modernes. Celle-là ne reçoit de lois que du génie. Elle s'approprie ce qu'elle emprunte ; elle pare la beauté même. Elle retire quelquefois du fumier une pierre précieuse, dont celui qui l'avait trouvée n'avait pas connu le mérite, et la met dans tout son état.

C'est ainsi que *Virgile* imita les imitateurs de la nature dans les poësies pastorales et les poëmes d'*Homere ; Corneille*, le grand *Corneille* et l'élégant *Racine* ont imité de même *Sophocle*, *Eurypide*, *Lucain*, *Homere* même, et quelquefois les beautés historiques susceptibles de leur art. Créateur du beau, ce genre d'imitation suppose le Goût le plus sûr et le plus étendu.

A quel degré de supériorité ce Goût ne doit-il pas être porté, lorsqu'il donne le secret d'être toujours soi-même, lorsque l'on est, pour ainsi dire, un autre ; copiste et original en même temps ! Voilà l'imitation du génie ; facile à reconnaître, elle est aussi admirable par ses différences avec son modele, que par sa ressemblance. L'esprit vulgaire copie, et ne fait rien de plus ; l'esprit supérieur crée en copiant. Les beautés

étrangeres qu'il fait passer dans son sujet, les changemens qu'il y fait, prennent l'empreinte de son goût, et se confondent avec lui, comme un ruisseau qui se perd dans une grande riviere.

Que ceux qui pourraient en douter suivent *Racine* empruntant des Grecs tout ce qu'il juge propre à ses ouvrages, et rejetant tout ce qui leur est étranger.

La colere d'*Achille*, célebre dans l'Iliade, ne l'est pas moins dans l'Iphigénie du poëte français. Elle naît dans le poëme grec de la menace que fait *Agamemnon* aux rois dont il est chef, d'enlever jusque sous leurs tentes les belles captives qu'ils ont faites dans leurs expéditions militaires, s'il est contraint à rendre *Chryséis*, fille d'un grand prêtre d'*Apollon*, qui lui est redemandée par *Calchas.*

Quelques traits détachés ne rempliraient pas l'objet que l'on se propose de prouver; la beauté de l'imitation : ils ne présenteraient qu'une esquisse; et c'est un tableau en grand que l'on veut donner. On y verra *Racine* en parallele avec *Homere;* et tous deux y paraîtront dans le costume de leur siecle et de leur pays. Donnons au pere de la poësie la préséance qui lui est due, en commençant par son texte. C'est ainsi qu'il fait parler *Achille* à *Agamemnon.*

„ Impudent, reprend *Achille*, en lançant sur
„ *Agamemnon* un regard plein de fureur, toi,

„ dont l'esprit est plus fourbe que celui du „ renard, quel Grec voudra désormais, pour „ t'obéir, s'aller mettre en embuscade, ou com- „ battre de front contre de braves ennemis? „ Est-ce, dis-moi, ma propre injure que je suis „ venu venger dans ces contrées ? Les Troyens „ ont-ils porté le fer et la flamme dans ma patrie? „ ont-ils brûlé mes maisons, enlevé mes trou- „ peaux, désolé mes campagnes? Eh ! comment „ se seraient-ils rendus contre moi coupables de „ ces excès ? des montagnes escarpées, une mer „ vaste et orageuse, les séparent de la Phtie. „ N'est-ce pas, ô le plus impudent des mortels! „ n'est-ce pas uniquement pour ta satisfaction „ que nous t'avons suivi à ce rivage ? n'est-ce „ pas la vengeance de *Ménélas* que j'y poursuis? „ Effronté ! n'est-ce pas toi que j'y défends, toi „ qui, pour toute reconnaissance de mes ser- „ vices, menaces de m'enlever le prix d'honneur „ que m'ont donné les Grecs ? Je porte moi seul „ presque tout le fardeau de la guerre; cepen- „ dant si nous renversons les murs de Priam, „ mon partage sera bien au-dessous du tien. „ Après tant de combats, après tant de vic- „ toires, un prix modique sera le faible dédom- „ magement de mes immenses travaux. Mais „ non.... j'abandonne ton parti, je m'en retourne „ en Phtie avec mes vaisseaux et mes soldats : „ je doute que, privé de mon appui, couvert

„ de la honte attachée à l'ingratitude, tu par-
„ viennes jamais à te rendre maître de la ville
„ et des richesses des Troyens.

„ Fuyez, reprend *Agamemnon*, fuyez, puisque
„ votre ame est irritée, je ne vous presse point
„ de demeurer en ma faveur. J'ai pour moi le
„ grand *Jupiter;* assez d'autres sans vous m'ai-
„ deront à renverser les remparts d'Ilion. Oui,
„ de tous mes ennemis vous fûtes toujours le
„ plus dangereux. La discorde vous plaît autant
„ que la guerre; votre force vous rend intrai-
„ table : les dieux vous l'ont-ils accordée pour
„ en faire un si criminel usage? Remontez vos
„ vaisseaux, emmenez vos guerriers. Je ne vous
„ retiens point. Votre colere, votre haine me
„ sont indifférentes. Apprenez au reste ma réso-
„ lution inébranlable. Puisque *Apollon* veut que
„ je rende *Chryséis*, je vais donner à cette cap-
„ tive un navire et une escorte pour la conduire:
„ mais préparez-vous à remettre *Bryséis* en mes
„ mains. Dans peu j'irai moi-même à votre tente
„ vous enlever ce prix d'honneur. Vous sentirez
„ alors combien ma puissance est supérieure à la
„ vôtre. Vous servirez d'exemple à quiconque
„ oserait avoir la pensée de s'égaler à moi, ou de
„ me résister. „

A cette menace le bouillant *Achille* veut plon-
ger son épée dans le coeur d'*Agamemnon*. Une
divinité descend des cieux et l'arrête. *Agamemnon*

s'emportant, *Nestor* l'apaise, et malgré sa médiation et ses conseils, les deux rois continuent leur querelle, qu'*Achille* finit ainsi.

„ Oui, repart *Achille*, en interrompant *Aga-*
„ *memnon*, oui, que je sois appelé homme vil et
„ sans courage, si désormais je marche sous tes
„ ordres. Commande à qui voudra t'obéir. Dès
„ ce moment je sors du rang de tes alliés. Au
„ reste, retiens bien ce que je vais te dire, et
„ grave-le profondément dans ton esprit : puis-
„ qu'en m'ôtant *Bryséis* tu ne fais que me repren-
„ dre ce que les Grecs et toi m'avaient donné,
„ mon bras ne s'armera ni contre toi ni contre
„ aucun autre pour la défendre. Mais quant aux
„ autres biens qui me sont propres, et que j'ai
„ près de mon vaisseau, tu n'en emporteras rien
„ contre ma volonté. Viens, si tu l'oses, essayer
„ de m'en ravir la moindre partie ; viens, et je
„ le dis à la face des Achéens, ton sang aussitôt
„ ruissellera le long de ma lance. „ (*)

C'est ainsi que le prince des poëtes chante la naissance de la colere d'*Achille*, dont les commencemens, le milieu et la fin sont l'intrigue et le dénouement de l'Iliade.

Racine trouva le fond du caractere des deux princes si beau, qu'il résolut d'en embellir la simplicité de toute la décence de nos moeurs. Il

(*) *Iliade, Liv. I.*

change absolument le roman, et ne prend que l'esprit d'*Homere*.

L'intérêt qu'inspire une concubine ayant peu d'honnêteté, suivant nos moeurs, quoiqu'il ne lui fût pas contraire, suivant celles des anciens, le poëte français lui substitue celui que donne une princesse malheureuse promise à un roi jeune, passionné, brave, impétueux et couvert de gloire. Cette princesse est *Iphigénie*, supposée promise à *Achille* par *Agamemnon*.

Dans ces circonstances, les vents contraires ne permettant pas à la flotte grecque de prendre la route de Troye, pour la ruine de laquelle ils sont tous assemblés, *Agamemnon* consulte *Calchas*, pour savoir de lui par quel sacrifice il pourra rendre les dieux favorables. Le fameux devin lui répond :

Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

RACINE, *Iphig.*

Après bien des combats, *Agamemnon* s'étant soumis à la volonté des dieux, ordonne tout pour un grand sacrifice. C'est sa fille qui doit en être la victime; mais le pere infortuné croit que son secret est ignoré. *Iphigénie*, *Clytemnestre* sa mere, *Achille* son amant, en sont informés, et ce n'est que dans le courage des Grecs que *Clytemnestre* met encore quelqu'espérance.

Voilà certainement les fureurs d'*Achille* aussi

bien fondées que la résignation d'*Agamemnon.* Il compte épouser *Iphigénie ;* il ne s'est rendu auprès du roi des Grecs que dans ce dessein, et c'est le sang de cette princesse que l'on veut verser, et verser aux yeux d'*Achille* même, ainsi que des autres princes grecs et de toute l'armée. Il vient lui-même demander à *Agamemnon* si cette nouvelle terrible qui s'est répandue dans le camp a quelque fondement.

SCENE VI du quatrieme acte d'Iphigénie.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi ;
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire ;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée,
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur ? que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;

Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? ô ciel, le puis-je croire
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
Pensez-vous qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux;
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son pere? Etes-vous son époux?
Et ne peut-elle....

ACHILLE

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée,
Accusez et Calchas, et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,
Accusez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous, qui vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon coeur pour la sauver vous ouvrait une voie,
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye:
Je vous fermais le champ où vous vouliez courir;
Vous le voulez, partez, sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage!
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pourquoi, sourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens oserent-ils se rendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Osa-t-il m'enlever ou ma femme ou ma soeur?
Qu'ai-je à me plaindre? où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous à qui des Grecs moi seul je ne dois rien,
Vous que j'ai fait nommer et leur chef, et le mien;

Vous que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélene à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul d'un honteux affront votre frere blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire ;
Elle est de mes sermens seule dépositaire ;
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée ;
Je ne connais Priam, Hélene ni Pâris ;
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie ;
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous étaient promis,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'acheterais vos superbes secours.
De la Grece déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre ;
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense ;
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez, je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les noeuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nom qui retient ma colere;
D'Iphigénie encor je respecte le pere ;
Peut-être sans ce nom le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la derniere fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre:
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre ;
Pour aller jusqu'au coeur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

L'on vient de voir l'antique embelli par le moderne; c'est un tableau d'*Apelle*, beau, d'une touche forte, mais simple, paré de toute l'élégance du discours, de toutes les grâces de la poësie. L'auteur même rendrait grâce au copiste de la beauté du cadre dont il l'a enrichi.

Veut-on voir le successeur de *Racine* dans la poësie française, riche, noble, sublime, animé du désir de faire passer dans sa langue les beautés des anciens ; qu'on lise cette belle strophe.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour;
Voyons comment vos coeurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit;
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit. (*)

(*) *Quo magis in dubiis hominem spectare pericli*

Ce morçeau, que l'on croit original, n'est qu'une traduction de *Lucrece.*

Cette imitation riche et féconde, bien loin d'être contraire au Goût, en est souvent le principe et la preuve. Conclure de là que la postérité n'emprunte de l'antiquité que parce qu'elle n'a pas la force de produire comme elle, c'est tirer une conséquence fausse. Plusieurs monumens célebres du Goût, dont le siecle de *Louis XV* a enrichi les arts et les sciences, déposeront toujours contre cette fausseté. La dégénération de l'esprit humain ne pourrait être imputée qu'à celle des élémens et de la nature entiere; qui pourrait prouver ce changement?

L'injustice opposée à celle que l'on vient d'attaquer a aussi ses partisans. (*) „ On rencontre „ assez souvent des admirateurs si enthousiastes „ des modernes, qu'ils ne laissent échapper „ aucune occasion de décrier l'antiquité, et de „ la charger de ridicule. „ Enfans dénaturés dont la main déchire le sein qui les a allaités, on pourrait sans injustice leur adresser les plaintes

Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit,
Nam verae voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur, et eripitur persona, manet res.

LUCRET. *Lib. III*, v. 55.

(*) *Neque enim defuit, qui multum vexata et irrisa antiquitate nostrorum temporum eloquentiam antiquorum ingeniis præferret.*

QUINTIL. *de Orat.*

que le plus célebre lyrique de la France adressait à *Malherbe*.

Que dis-tu, sage Malherbe,
De voir tes maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits;
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces temps d'infirmité
Dont ton immortelle veine,
Jadis avec tant de peine
Dissipa l'obscurité?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs et d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels,
Qui jusqu'au siècle où nous sommes
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports;
Et dont les divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords?

ROUSSEAU, *Ode à Malh.*

Il est heureusement pour le Goût un autre tribunal où ces extrêmes également vicieux sont également proscrits; c'est celui où des juges équitables, entre l'ancien et le moderne, savent accorder à l'un et à l'autre tout ce qui leur est dû. Là on y dépouille *Corneille*, si l'on veut, de

de tout ce qu'il a emprunté des anciens ; mais après cette restitution faite, à la plus grande rigueur, *Corneille* reste toujours ce que toute l'Europe a jugé qu'il était, grand, sublime, inimitable dans les beautés qui lui appartiennent exclusivement : elles sont si uniquement à lui, que toutes les productions des siecles précédens en offrent à peine le germe. Tel est le caractere de la belle imitation; elle est aussi souvent créatrice qu'imitatrice.

C'est ainsi que prononcent sur elle les juges sans partialité. Il regne parmi eux une honnêteté d'esprit, comme il en est une de moeurs dans la société. Elle décide de tous les ouvrages avec le même désintéressement, et la même èquité qu'un honnête homme juge les actions des autres.

La bassesse et l'aveuglement de l'envie n'ont jamais connu ce sentiment. Un *Carbilius Pictor* reprochait à *Virgile* une infinité de fautes, dans un libelle qu'il intitula Fléau de l'Énéide. Un autre lui reprocha de n'avoir pas suivi l'Histoire. Un troisieme lui fit un crime d'avoir copié *Homere* dans les plus beaux endroits de son poëme. „ Et pourquoi, répondit un juge équi-
„ table au dernier de ces accusateurs, pourquoi
„ ne fait-il pas les mêmes larcins ? il peut le ten-
„ ter, et son expérience lui apprendra qu'il est
„ plus aisé de dérober à *Hercule* sa massue, que
„ de prendre un seul vers à *Homere*. „

Cette défense, aussi simple que forte du modele de l'imitation, doit produire deux effets sur tous les imitateurs : elle les encourage dans leurs dessins ; elle les rassure contre ce déluge de brocards dont la jalousie n'accable ordinairement que les talens décidés. Celui de l'imitation n'est inférieur qu'à la création ; mais on a vu que l'imitateur offre quelquefois tant de charmes, qu'il la fait oublier.

CHAPITRE III.

Sur l'Enthousiasme.

Moenia mundi
Discedunt; totum video per inane geri res,
Apparet divum numen, sedesque quietae.

LUCRET. *Lib. III v.* 16.

LUCIEN rapporte que l'on voyait en Syrie un temple fameux par les oracles qu'y rendait une statue d'*Apollon*.

Ce dieu, dit cet historien, lent à s'animer, était quelquefois un temps considérable sans répondre aux questions sur lesquelles ses prêtres le consultaient. Alors ils prenaient sa statue sur l'autel, la portaient sur leurs épaules, et la promenaient dans le temple avec la plus grande rapidité. Les secousses violentes de cette cérémonie agitaient la statue avec tant de force, qu'elle paraissait couverte de sueur. Des mouvemens enthousiastes annonçaient la descente de l'esprit du dieu dans son image, et déterminaient ses prêtres à les suivre malgré eux. Alors le dieu prononçait les oracles attendus.

Voilà l'image allégorique de l'enthousiasme. On le prépare, on l'attend, on en est saisi, on ne voit, on n'entend, on ne connaît plus que lui. Il semble alors que ce ne soit plus l'homme

qui opere en soi-même, et qu'une intelligence supérieure se soit emparée de toutes les facultés de son ame. „ Elles s'élevent, s'étendent, fran-
„ chissent leurs bornes : celles du monde dispa-
„ raissent ; l'ame perce dans l'immensité de
„ l'espace; elle croit voir, elle voit la divinité. „

D'où naît l'enthousiasme ? Est-ce de l'objet qu'il considere? est-ce de la faculté de l'ame qui paraît absorbée dans cet objet ? L'enthousiasme a-t-il des regles? Le désordre en serait-il une pour lui? Dans quelles bornes la liberté de ce désordre est-elle renfermée ? Les beautés de l'enthousiasme doivent-elles être à la portée de tout le monde?

Avant que de répondre à ces questions, donnons des exemples de l'enthousiasme, tirés des chefs-d'oeuvres des grands maîtres du Goût. Ils feront un exposé de cet élan de l'imagination, plus clair et plus sensible que tout ce que l'on pourrait en dire. Que l'on reproche aux exemples que je cite la prolixité, peu m'importe, si ce qu'ils doivent prouver en devient plus clair. M. de *Voltaire*, en voulant faire voir la différence de la forêt merveilleuse de la Pharsale et de celle de la Jérusalem délivrée, cite non-seulement *Lucain*, mais *Brébeuf*, et l'un et l'autre dans leur entier : je ne crains point de m'égarer dans la carriere du Goût en suivant un pareil guide.

Le premier exemple d'enthousiasme que l'on propose est tiré de l'Énéide. *Virgile* y représente *Énée* allant consulter la fameuse sybille de Cumes, pour laquelle il avait entrepris ce voyage. Elle le conduit à l'antre sacré, creusé dans le roc d'une montagne qui terminait le sanctuaire du temple. Cent chemins percés dans ce roc conduisaient à autant de portes qui s'ouvraient lorsque l'oracle parlait. La prêtresse, arrivée à la porte de l'antre, parle ainsi :

(*) „ Il est temps, *Enée*, de consulter vos des-
„ tins : un dieu, le dieu des oracles s'empare de
„ moi ; le voici; il est dans mon sein. Tandis
„ qu'elle parle ainsi devant la porte du temple,
„ son visage perd ses traits, son teint change, ses
„ cheveux se hérisent. Le dieu l'agitant avec plus
„ de force, sa respiration se précipite, son trans-
„ port répand la terreur sur tous les mouvemens
„ de son ame; sa taille paraît s'élever, et sa voix
„ devient plus forte qu'aucune voix humaine.
„ Enée, dit-elle, tes voeux et tes prieres ne se

(*) *Poscere fata*
Tempus, ait : Deus, ecce Deus! Cui, talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ : sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale sonans, adflata est numine quando
Jam propiore Dei. Cessas in vota precesque,
Tros, ait, Ænea? Cessas? Neque enim ante dehiscent
Attonitæ magna ora domus.

VIRGIL. *Lib. VI. v.* 45.

„ font point encore entendre. Qu'attends-tu? „ elles seules cependant peuvent ouvrir les „ portes redoutables de cet antre divin.

Enée ayant imploré la clémence des dieux, avec sa piété ordinaire, c'est ainsi que *Virgile* continue le tableau de l'enthousiasme de la prêtresse.

(*) „ Cependant la sybille, qui lutte encore „ contre *Apollon*, s'agite avec fureur dans son „ antre; elle voudrait écarter de son coeur l'es- „ prit divin qui s'en empare; cette résistance „ redouble encore l'agitation dans laquelle il la „ jette. L'impression sainte se répand sur sa bou- „ che écumante; son coeur inflexible se rend; et „ elle est enfin docile aux inspirations du dieu. „ Aussi-tôt les cent portes s'ouvrent d'elles- „ mêmes, et laissent un libre passage aux oracles „ de la sybille.

L'enthousiasme de *Racine* est dans cette piece d'un intérêt si touchant, et d'une si grande simplicité dans le sujet! Un prêtre, une reine, un enfant, voilà le fond de la tragédie d'Athalie. Le grand prêtre *Joad*, voulant défendre l'entrée du temple à *Athalie*, dont l'orgueil impie

(*) *At, Phœbi nondum patiens, immanis in antro,*
Bacchatur vates, magnum si pectore possit,
Excussisse Deum: tanto magis ille fatigat,
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo,
Ostia jamque domus patuere ingentia centum
Sponte sua, vatisque ferunt responsa per auras.
VIRGIL. *Æn. Lib. VI. v.* 77.

voulait forcer les barrieres que dieu même avait établies pour son sexe, s'exprime ainsi, en considérant les faibles forces qu'il peut opposer aux entreprises de cette reine superbe.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!
Des prêtres, des enfans ; ô sagesse éternelle!
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler.
Tu frappes et guéris; tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom, sur eux invoqué tant de fois;
En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois;
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même; il m'échauffe; il parle; mes yeux
s'ouvrent,
Et les siecles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez moi les accords,
Et de ses mouvemens secondez les efforts!

LE CHOEUR chante au son de la symphonie de tous les instrumens.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est au printemps la fraîcheur du matin!

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix; Terre, prêtez l'oreille!
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille,
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.

Comment en un plomb vil l'or s'est-il donc changé? (*)
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé? (1)
Pleure, Jerusalem, pleure, cité perfide,
Des prophêtes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfans et ces femmes? (2)
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés,
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi; cedres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en ce jour t'a ravi tous tes charmes;
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?

LE CHOEUR.

O saint temple! ô David! Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés!

JOAD.

Quelle Jerusalem nouvelle (3)
Sort du fond des déserts, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez;
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous cotés
Ces enfans qu'en son sein elle n'a point portés? (4)
Leve, Jérusalem, leve ta tête altiere,
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussiere!
Les peuples à l'envi marchent à ta lumiere.

(*) JOAS. (1) ZACHARIE. (2) *Captivité de Babilone.* (3) *L'Eglise.* (4) *Les Gentils.*

Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrâsée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur!

Il est aisé de répondre aux questions qui ont été faites au commencement de ce chapitre : ces exemples en donnent le moyen.

L'idée d'un grand dessin conçu avec tant de force et de vivacité, que, se débarrassant des difficultés qui s'opposent à l'exécution, il fait tableau dans l'esprit; voilà ce qui fait naître, ce qui inspire l'enthousiasme. Quel est le dessin des deux poëtes ? La peinture de la destinée de deux peuples célebres par leur gloire, par leurs travaux, par leurs malheurs, à qui le ciel réserve l'empire de l'univers, à l'un par sa religion, à l'autre par la sagesse de ses conseils, par son courage et par ses armes. Mais comme l'on ne produit le Beau qu'en surmontant les difficultés, plus on développe ce dessin, plus on commence à y voir clair du côté des beautés dont il est susceptible, plus aussi les obstacles se multiplient, et l'ame qui en est effrayée balance si elle se livrera, ou si elle se refusera au désir de peindre le tableau si fortement et si grandement conçu.

Voilà dans l'enthousiasme, ou plutôt dans sa naissance, deux opérations sensibles. Un grand tableau présenté à l'imagination, un désir violent

de le rendre aussi vivement qu'on le conçoit, sans savoir comment on le pourra; mais un désir si ardent, si passionné, si despotique, qu'il éleve celui qu'il anime au-dessus de son être. Tout est pénible alors; la disposition des parties principales, l'ordre dans lequel il faut les placer, le ton, les nuances, le coloris que l'on doit leur donner; ces détails essentiels épuisent et fatiguent en absorbant. On cherche, on rencontre; on perd, on retrouve; on préfere, on abandonne, on reprend; on produit avec complaisance, on rejette avec douleur, mais par nécessité, même ce qui est beau, parce qu'il serait déplacé.

Mais lorsqu'après avoir flotté quelque temps entre le Beau que l'on aperçoit, et la difficulté de le rendre, l'esprit saisit le moyen de concilier la beauté avec la difficulté, l'ivresse dans laquelle la satisfaction de cette découverte jette l'ame peut à peine s'exprimer. C'est cette ivresse, cet enchantement, qui (*) suspendant en elle tout autre sentiment, „ la mene pour ainsi „ dire par la main, et lui sert de guide dans „ l'égarement où elle est plongée.

Cet esprit supérieur occupé à créer des beautés du premier ordre, paraît dans un si grand délire à ceux qui le considerent, (*) qu'on le prendrait

(*) *Manu multo suspensum numine ducit.*
VIRG. Æn. Lib. III. v. 372.

(*) *Jusanam vatem aspicies . . . . .*
Id. Lib. III. v. 443.

pour un insensé, si l'on n'était pas sûr que sa raison fait alors ses plus nobles fonctions. Tous les sens de son corps, toutes les facultés de son ame, se réunissent alors sur l'objet qui l'absorbe, et ne font et ne peuvent faire de fonctions qu'autant qu'elles ont un rapport immédiat avec l'expression qui l'occupe. Dans ces momens d'enfantement, les heures sont des instans, les besoins se taisent; tout ce qui nous environne est aussi loin de nous que s'il en était séparé par un intervalle immense. On ne voit plus qu'une seule chose dans la nature, celle que l'on veut peindre. Que l'on parle à cet heureux enthousiaste, il n'entend pas; que l'on présente des objets devant ses yeux, il ne les voit pas. Pour lui rendre l'usage de ses sens il faut l'agiter avec violence, et ce n'est qu'avec un regret amer qu'il reçoit cette restitution. „ Laissez-mói, dit-il avec douleur,
„ en empruntant les paroles du grand *Scipion*
„ dans ce songe sublime et céleste que lui fait
„ faire *Cicéron*, laissez moi dans le délire déli-
„ cieux où vous me voyez; je vous en conjure,
„ ne me tirez (*) pas d'un songe si agréable.

Un fameux astronome prêt à se mettre au lit dans une de ces nuits d'été, aussi claires que le jour, découvrit un phénomene dans le ciel. Il passa toute cette nuit à l'observer, et toujours

(*) *Quæso, ne me e somno excitetis.*

CIC. in somn. Scip. C. 2.

dans la même attitude. Lorsqu'on entra le lendemain matin dans sa chambre, il répondit, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut : cela suffit, je vais me coucher, il n'est pas encore tard. Le trait d'*Archimede* massacré par un soldat à qui il ne répondit pas, parce qu'étant dans la même situation il ne l'entendit pas, est le même.

Ce que l'on n'applique ici qu'à la poësie et à l'astronomie convient également à toutes les sciences. Physique, morale, politique, toutes ces différentes branches de la science universelle ont aussi leur enthousiasme. Remplies d'objets et de questions intéressantes, ou pour leur perfection, ou pour le bonheur des hommes, il est évident que l'esprit peut s'y abandonner tout entier, avec cette chaleur qui lui fait, pour ainsi dire, franchir les bornes étroites de l'intelligence humaine.

Il semble que les différentes opérations de l'ame dans l'enthousiasme sont rendues plus sensibles dans l'explication que l'on vient d'en donner, que par ces grands mots de *fureur divine*, de *rayon de lumiere*, de *transport de l'ame*, par lesquels la plupart de ceux qui en ont traité ont cru en faire le tableau. C'est à peu près comme si l'on répondait à cette question, pourquoi il fait nuit, c'est parce qu'il ne fait pas jour. Ces prétendues solutions ne satisfont pas davantage. Une obscurité ne s'est jamais expliquée par une obscurité aussi grande.

Il faut, pour percer le mystere de l'enthousiasme, remonter à sa cause et descendre à ses effets. Il est incontestablement une des plus belles opérations de l'ame; et celles qui sont les plus viles, ont, ainsi que les plus nobles, une essence certaine et invariable. Il ne s'agissait que de la chercher par principes, pour la trouver. Si on ne l'a pas fait, c'est parce que l'on n'a pas eu recours à ce moyen toujours infaillible.

Pour achever de repondre aux questions proposées au commencement de ce chapitre, on croit pouvoir assurer que l'enthousiasme naît également de l'objet qu'il considere, et de la faculté qui s'applique à ces considérations. Comme il a la violence, l'activité et le feu des passions, il paraît evident qu'il n'a point d'autres regles qu'elles. Qu'on choisisse la plus commune et la plus absolue, celle de l'amour. Quel est son objet? la personne qui l'inspire. Quel est le sujet sur lequel elle agit? la personne qui la ressent. N'est-ce pas du charme que l'une fait éprouver à l'autre que naît cette passion ? L'obstable ne l'irrite-t-elle pas ? cette passion a-t-elle des regles. Qu'on l'apprenne d'*Hermione* adorant *Pyrrhus*, dont sa jalousie demande la tête à *Oreste* qu'elle abhorre ? Qu'on la voie, en fureur et désespérée, traiter cet amant passionné comme le dernier des misérables, lorsqu'il vient lui apprendre que Pyrrhus est mort. Qu'on l'entende désavouer cet ordre

homicide, protester qu'elle ne l'a jamais donné, et que quand cela aurait été, il ne fallait pas l'en croire. Si cette passion a des regles, ce sont celles de l'enthousiasme. Si tous les spectateurs sont en état de juger *Hermione*, tout le monde est en droit de prononcer sur l'enthousiasme. Mais de grandes passions produisant de si grands effets ont bien peu de juges : il en est de même de l'enthousiasme.

On ne parle point ici de la folie réelle de l'enthousiasme. Causée trop souvent par l'ivresse des talens supérieurs que se supposent des esprits pénétrés d'estime pour leur propre mérite, cette manie est une espece de fléau de la littérature et de la société. Telle était celle de *Santeuil*, lorsqu'il récitait ses poësies, et sur-tout ses hymnes. Des contorsions, des grimaces, des convulsions de possédé le saisissaient alors. Un jour qu'il en avait lu plusieurs à M.M. de l'académie française, qui éprouvaient l'enthousiasme comme lui, M. *Despréaux*, fatigué de cette agitation d'énergumene, en consacra le ridicule par cette épigramme :

A voir de quel œil effroyable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeuil nous lit ses hymnes vains,
Dirait on pas que c'est le diable,
Qui le force à louer les saints?

On n'attaque au reste dans cette citation que la maniere dont le célebre *Santeuil* récitait ses hymnes. M. *Despréaux* a pardonné à la rime l'épithete qu'il leur a donnée. Bien loin de l'approuver on offre avec justice aux poësies sacrées de l'auteur critiqué l'hommage qui leur est dû. Quels que pussent être les défauts de sa déclamation, elle en avait certainement moins que ses hymnes n'ont de beautés.

CHAPITRE IV.

Du Sublime considéré en général.

Odi profanum vulgus et arceo;
Favete linguis; carmina non prius
Audita, musarum Sacerdos,
Virginibus puerisque canto.
HORAT. *Lib. 3. Od. I.*

NOUS voilà parvenus au chef-d'oeuvre du Beau, le sublime. Des degrés insensibles nous ont conduits jusqu'au sanctuaire du Goût; le sublime y repose seul; et le Goût, qui lui rend sans cesse ses hommages, lui rapporte la splendeur de tout le Beau subordonné. Osons considérer ce Beau fini, le premier, le plus excellent de tous, pour apprendre à le connaître en l'admirant.

Ce Beau supérieur, toujours vrai, simple, sensible, unique pour la circonstance, qui étend les facultés de l'ame par le ravissement dans lequel il la jette, ne sera-t-il point l'écueil de celui qui ose en parler ? Il est au moins certain qu'étant la plus belle partie du Goût, il est indispensable à cet ouvrage d'en faire mention.

Qui peut traiter ce Beau merveilleux, frappant, inattendu, que l'on ne voit jamais sans surprise et sans étonnement, et que l'on voit toujours

toujours avec transport; qui, lorsqu'il paraît à propos, renverse tout comme la foudre, par la réunion de toutes les forces du génie?

Qui peut fixer la nature, l'étendue et les bornes du sublime? Si l'on doit supposer qu'il a des lois fixes et invariables pour enlever avec rapidité les suffrages du Goût son créateur et son juge, peut-on entreprendre de les expliquer?

Quelle foule de questions! arrêtons-en le cours en simplifiant notre sujet. O sublime essence, et délices de l'ame, combien ta naissance doit-elle coûter au génie dont tu la reçois, si ta simple considération est si difficile!

L'on n'entre dans l'enthousiasme, comme on vient de le voir, qu'en s'oubliant soi-même pour se confondre, se transformer, s'identifier avec l'objet que l'on veut peindre: c'est dans cette situation que l'ame sortie de ses bornes peut s'élever jusqu'au sublime.

Les seuls événemens extraordinaires, produits par le combat des grandes passions, peuvent faire passer dans cette situation, dont on partage la violence. Mais ce passage se fait avec tant d'activité; l'ame sent avec tant de feu, que l'on agit, que l'on pense, que l'on parle alors avec la vigueur la plus énergique.

Le tumulte, le désordre, le péril, la crainte, l'espérance, le désespoir, faisant éprouver l'action et les sentimens que l'on veut peindre, le

génie étonné de ce qu'il conçoit, l'ame égarée par ce qu'elle sent, entrent dans une espece de délire.

Trop occupé pour se répandre en expressions, on fait un tableau par un seul trait; un monosyllabe est un éclair de génie. A peine l'ame peut-elle suffire à ce qui se passe au dedans d'elle-même; comment se prodiguerait-elle au dehors? Mais tout ce qu'elle emploie alors à la peinture de ce qu'elle sent, porte l'empreinte de sa situation. La précision, la clarté, la force, sont le caractere de toutes ses couleurs. Le volcan ne s'exhale que par tourbillons; le sublime paraît au milieu des éclairs.

La nature du sublime ne consisterait-elle pas dans ce rayon lumineux dont le génie embellit le Beau intellectuel? Lui seul a le droit et la force de le mettre dans tout son éclat : le jour le plus hardi dans l'idée, le plus heureux dans l'exécution, que le peintre puisse jeter sur les objets matériels, n'en saurait approcher. Le dernier ne peint jamais que la matiere; c'est l'essence de l'ame, ce qu'elle a de plus pur, dont l'orateur, l'historien et le poëte donnent l'image.

Un caractere certain distingue, à ne s'y jamais méprendre, l'effet du sublime. Il éleve l'ame, il lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même; coule avec la joie qui la pénetre je ne sais quel orgueil qui lui persuade qu'elle serait capable de faire tout ce qu'elle admire. Un nouvel

être l'anime, elle se croit, elle est capable en effet des efforts les plus difficiles, des victoires les plus pénibles, de l'héroïsme le plus parfait.

Cette impression rare, réservée au seul sublime, a une marche que l'on peut suivre. Chaque trait, chaque sentiment, chaque pensée doit avoir toute la force qui lui convient : ce qui précede, accompagne ou suit l'éclair, doit partager sa nature toute de feu. On ne parle point alors ; le cri seul exprime : la douleur sera plus pathétique par un silence égaré, que par un gémissement. Si, tremblant pour quelqu'un, on va à son secours, on ne marche point, on vole. S'il ne reste plus aucun espoir, aucune ressource au personnage à qui l'on veut faire dire quelque chose de sublime, c'est au parti subit et inattendu d'un noble désespoir à le faire naître. Si le possible ne suffit pas, que l'impossible vienne à son secours; qu'il le tente, qu'il l'emporte, ou qu'il succombe. Voilà la passion, quelle qu'elle soit, vicieuse ou vertueuse, portée à son dernier degré: c'est à son foyer brûlant et étincelant de lumiere que s'allume le flambeau du sublime.

Revenu d'un écart involontaire, je sens que le dessin de cet ouvrage ne laisse qu'une faible étendue à chaque considération. On bornera donc tout ce que l'on a à dire sur le sublime à trois questions. Qu'est-ce que le sublime ? quelle cause le produit ? quel est son effet ?

Le sublime n'est d'abord qu'une pensée, un sentiment ou une action, conçue et rendue avec tant de force, de précision et de clarté, que l'esprit est convaincu que l'on ne saurait rien ajouter à la vérité et à la beauté de son expression.

Le germe créateur, cause du sublime, est dans l'élévation de l'ame, que la nature a douée d'une faculté rare de sentir le beau, le vrai, l'honnête, le grand, mais dans toute leur étendue. L'agitation de l'ame produit alors une émotion si vive, l'objet dont elle est remplie s'y peint avec tant de force et de vérité, que la conformité de sa pensée, de son sentiment, de son action avec l'objet qui l'occupe, la jette dans un transport réel.

Si l'on joint à cette force de concevoir, et de sentir, le talent nerveux de l'expression mâle et pleine de vigueur, celui de peindre sa pensée telle qu'elle est, cette grande image du beau, du vrai, de l'honnête, du grand, renfermée d'abord dans le silence absorbé de l'ame, en sort bientôt avec tout son éclat. Rien de plus facile alors que de la faire passer, de l'imprimer dans l'esprit de l'auditeur ou du spectateur. Son ame s'éleve dans un instant à un degré de force capable de supporter l'action la plus vive et la plus rapide. En un mot, qui sait concevoir, sentir et parler, pénetre à son gré les hommes de l'affection dont il est pénétré. Comment se refuserait-on à ces

traits de lumiere ? ils sont si vifs, si éclatans que le plus beau jour semble pâlir devant eux. Voilà la cause, le principe et l'effet du sublime. Qu'une des réflexions qui ont commencé ce chapitre le termine.

O sublime, sublime! lumiere, vie, action la plus puissante de l'ame, combien ta naissance doit-elle coûter au génie dont tu la reçois, si ta simple considération est si difficile !

CHAPITRE V.

Du sublime considéré en particulier.

Format enim natura prius nos intus ad omnem,
Fortunarum habitum.....

HORAT. de arte poët. v. 108.

Le créateur du sublime, son estimateur, peuvent en sentir également la beauté. C'est de la diversité des situations où nous mettent le vice, la vertu et les passions qui en naissent, qu'elle se forme : „ la nature a mis en nous des senti-
„ mens qui se varient suivant les divers événe-
„ mens de la fortune.

Développons cette pensée, et nous y trouverons le germe de tout le sublime, dans les sentimens et dans les ouvrages des hommes.

Commençons par le sublime des vertus, et nous verrons qu'il n'en est point qui n'en soit susceptible. Suivons la regle de procéder de *Descartes:* l'effet du sublime étant plus connu que sa cause, qu'il nous serve de degré pour arriver au développement de sa nature.

Un homme aussi ferme après sa défaite, qu'il a été courageux dans le combat, *Porus*, interrogé par *Alexandre* dont il est prisonnier, sur la maniere dont il veut être traité, lui répond : *En roi.*

Voilà le sublime de la fermeté d'ame indépendante des jeux de la fortune.

Médée transportée de fureur et animée du désir de la vengeance, à qui l'on représente qu'elle a tout perdu, que tous les moyens lui manquent, n'en est que plus opiniâtre dans sa résolution. On veut encore la faire changer, et on ajoute : Voyez donc, réfléchissez, que vous reste-t-il ? *Moi*, répond-elle, et elle ne change point. Voilà le sublime de la constance dans un grand projet.

Le vieil *Horace*, ce romain généreux, ce citoyen inébranlable, ce pere insensible aux cris du sang, apprenant la mort de deux de ses fils, et la fuite du troisieme, se livre tout entier au désespoir de l'honneur. On lui dit que ce fils était seul contre trois, on lui demande ce qu'il voulait qu'il fît : *Qu'il mourût;* voilà dans sa réponse le sublime de l'héroïsme de l'honneur.

Ajax, arrêté par la nuit dans la poursuite des ennemis qui ne pouvaient lui échapper sans son secours, s'écriant dans l'aveuglement de sa rage :

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Voilà le sublime de l'audace.

Athalie disant en sortant du temple de Jérusalem, dont l'entrée était défendue aux reines, comme aux femmes les plus abjectes :

Mais nous nous reverrons; adieu, je sors contente;
J'ai voulu voir, j'ai vu.....

C'est-là le sublime de l'orgueil.

Roxane disant à *Bajazet*, qu'elle adore, et qui en aime une autre, après que ce prince a tout employé pour la calmer, en refusant toujours le trône avec sa main : *sortez.*

C'est-là le sublime de l'indignation. Il en est ainsi de tous les autres sentimens, il n'en est point qui n'ait le sien.

Celui de l'Histoire a la même force et la même beauté, lorsque l'écrivain sait rendre les grandes actions avec leur majesté. Ainsi lorsque *Moïse*, ce génie extraordinaire, racontant la création de la lumiere et de la terre, a mis ces paroles toutes puissantes dans la bouche de Dieu : Que la lumiere se fasse, et la lumiere se fit; que la terre se fasse, la terre fut faite. Voilà le sublime de narration, dont les étincelles divines animent en mille endroits les livres saints.

La sécurité d'un grand homme exposé à un péril pressant, a aussi le sien. On le trouve dans la vie de *César*, lorsqu'il rassure un pilote consterné, en lui disant : *Ne crains rien*, *tu conduis* César *et sa fortune.*

Les ressources mêmes auxquelles l'adversité contraint quelquefois les modeles des talens et des vertus d'avoir recours, portent l'empreinte

de leur élévation. Telle fut celle qui arracha le grand *Scipion* à l'animosité de ses envieux. Le décret d'ajournement était prononcé contre lui. Un peuple qu'il a sauvé, couvert de gloire, enrichi des dépouilles de Carthage, l'attend sur la place publique pour le condamner. Il s'y rend plus tranquille que les ennemis qui voulaient le perdre n'étaient inquiets et agités. Monté, sans s'émouvoir, à la tribune aux harangues, regardant tous les assistans avec cet air de douceur et de majesté qui lui était naturel : „ (*) Romains, „ dit-il, et vous Tribuns, je me souviens qu'à „ pareil jour j'eus le bonheur de remporter sur „ *Annibal* la célebre victoire qui a soumis les „ Carthaginois à la République. La reconnais-„ sance que nous devons aux dieux pour ce „ bienfait signalé doit marcher avant les querelles „ et les dissensions particulieres. Je crois donc „ que nous devons avant tout nous rendre au „ temple pour en adresser aux dieux de solen-„ nelles actions de grâces. „ Il y marche en effet, suivi du sénat, du peuple, de ses ennemis même, de ses propres accusateurs. Les tribuns abandonnés resterent seuls avec leurs licteurs et un crieur qui ne cessait de citer à leur tribunal *Scipion* qui ne les entendait plus.

Les vices les plus redoutables à la société, ces

(*) *Histoire de* SCIPION.

vices destructeurs de l'humanité, le despotisme, son injustice et sa barbarie ont aussi leur sublime. Il ne faut pour le produire qu'un esprit élevé, un courage ferme, une sécurité inébranlable, et surtout une confiance sans bornes dans les talens dont la supériorité jette dans un silence et une inaction stupides ceux qu'ils gouvernent.

Sylla maître de Rome, après en avoir été proscrit par un décret qui confisquait ses biens, condamnait ses partisans à mort, mettait sa tête à prix, voulut s'en venger à son tour. Il porta le même décret contre un nombre prodigieux de plébéiens, de chevaliers, de patriciens et de sénateurs. Six mille de ces victimes dévouées à la mort qu'elles rencontraient dans leurs maisons, dans la ville, hors de la ville, partout enfin où elles voyaient des hommes, s'étaient réfugiées dans l'Hypodrôme.

Sylla, ayant convoqué le sénat dans le temple de *Bellone* qui en était voisin, l'entretenait avec magnificence de ses exploits. Des cris affreux s'étant fait entendre tandis qu'il parlait, le sénat en fut aussi effrayé qu'il devait l'être. (*) *Sylla* sans élever le ton, sans émotion, sans changer de visage, dit au sénat : „ Ne vous inquiétez pas de ce qui se „ passe au dehors; ces cris sont ceux de quelques „ méchans que l'on châtie par mon ordre. „ Il

(*) PLUT. *in Sylla.*

continua son discours, et il fut écouté sans être interrompu.

Cette tranquillité n'est-elle pas le sublime de la cruauté du despotisme ?

Tel fut le sublime de cet Anglais célebre qui osa plus à Londres que *Sylla* n'avait osé à Rome. Après avoir jugé et condamné son maître à perdre la tête sur un échaffaud, après l'exécution de cet arrêt détestable, cet homme d'une audace sans bornes fit encore plus. Il fit graver son crime sur une médaille, et l'on y lisait cette inscription impudente, par laquelle il insultait tous les rois de l'Europe.„ (*) Que cet exemple vous instruise, „ Maîtres de la terre ; apprenez maintenant à „ vous connaître.

Tel fut le sang froid dans les plus grands crimes, le génie et le sublime de *Sylla* et de *Cromwel*.

Voilà des exemples du sublime dans tous les genres. Remontons à ses qualités constitutives. L'unité de l'action, celle de l'expression, sa proportion avec ce qu'elle peint ne font-elles pas sa perfection? Ainsi elles doivent toujours se rencontrer dans le sublime, et sans ces qualités on n'est jamais sublime.

L'on regrette avec bien de la justice de ne pas

(*) *Et nunc reges intelligite ; erudimini qui judicatis terram.*
Pseaume *de* DAVID.

puiser ces exemples célebres dans les chefs-d'oeuvres de la peinture et de la sculpture. Quelle poësie de pensées, d'idées, d'ornemens n'y rencontre-t on pas! Mais le connaisseur est maître de se dédommager de ce qui lui manque ici, en considérant les tableaux du Roi et la riche collection que M. le duc d'*Orléans* livrent avec plaisir à la curiosité et l'admiration du public. Le plus bel usage de ces trésors sans prix, est le partage que Sa Majesté, et le premier prince de son auguste sang, en font avec ceux qui souhaitent d'y être admis.

Reste encore une réflexion sur l'état nécessaire de l'ame pour sentir le sublime. Né de la chaleur de l'enthousiasme, il paraît évident qu'il ne doit être jugé que par le beau délire qui le produit. C'est à lui seul à prononcer sur lui, et point du tout aux glaces du sang froid.

Mais il est également du devoir indispensable du peintre, de l'orateur, du poëte, d'inspirer par degrés cette élévation, ce transport, ces élancemens qui mettent l'ame en état de recevoir l'impression qu'ils veulent lui donner. C'est à leur art à l'échauffer au point que leur pensée enleve sans examen ce jugement décisif, sur le *qu'il mourût* du vieil *Horace*; cela est extraordinaire, mais d'une grandeur unique; sur le *moi* de *Médée*: rien de plus vain, mais rien de plus inébranlable; sur celui d'*Ajax*: rien de plus audacieux, mais

rien de plus élevé. Il en est de même des autres trais que l'on a cités.

Si la magie de l'art ne porte pas l'ame à ce degré de délire, elle ne verra dans ces grands traits que du ridicule et de l'extravagance.

Rien de plus facile que de se convaincre de cette vérité. Que l'on mette ces traits sublimes dans la bouche d'un acteur froid, on verra si au lieu d'applaudissemens, cet homme sans talens n'excitera pas une risée universelle, même dans l'instant qu'il fera ou qu'il dira ce qu'il y a de plus grand.

Pourquoi cela ? parce que les actions et les sentimens de feu, si l'on peut s'exprimer ainsi, se présentant à l'esprit comme des éclairs, doivent avoir la vivacité et la rapidité de leur action; or l'acteur inanimé ne saurait leur donner cette préparation. C'est d'une fournaise ardente que doit partir l'éclair qui saisit, échauffe, embrâse l'auditeur et le spectateur; et l'organe auquel il est confié n'a pas même la force de l'alumer.

L'auteur, l'acteur, le spectateur, tout doit tendre à forces égales au sentiment du sublime, tout doit y conspirer. Que le jeu d'un seul de ces ressorts manque, il disparaît, il n'existe plus.

Et que l'on ne s'y trompe pas, la situation du spectateur, cet état d'élévation auquel il faut le monter est essentiel. S'il n'en est pas susceptible, le sublime lui échappera toujours, et la nature

lui ayant refusé une vue assez forte pour fixer le soleil, il croit que cet astre ne luit pas, lors même qu'il jette l'éclat le plus lumineux.

C'est cette espece infortunée d'esprits bornés que le lyrique Romain appelait un peuple profane qu'il écartait, qu'il banissait de la lecture de ses odes.

Celui qui a égalé en Europe la réputation qu'avait *Horace* a Rome pensait de même.

(*) Mais quel souffle divin m'enflamme?
D'où naît cette soudaine horreur?
Un dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire;
Apollon m'inspire et m'éclaire;
C'est lui, je le vois, je le sens.
Mon cœur cede à sa violence:
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Combien de vulgaire en ce sens ne voit-on pas dans toutes les conditions! on le rencontre même à la cour, il entoure le trône, et lorsque le sublime y paraît, il y trouve souvent plus de critiques que d'admirateurs.

(*) ROUSSEAU. *Ode sur la naissance de monseigneur le duc de* BRETAGNE.

CHAPITRE VI.

En quoi consiste l'action du sublime.

Interclusa anima nimia ab dulcedine aquaï.
LUCRET. *Lib.* 6. *v.* 1264.

LE sublime enleve, ravit, subjugue toutes les facultés de l'ame; personne ne l'ignore. Mais si cette connaissance se borne au sentiment de l'effet, elle n'apprend rien sur les ressorts de son action, et il faut les décomposer pour être au fait de leur jeu.

Par quelle force supérieure le sublime s'empare-t-il de nos sens, et s'en rend-il maître si absolu qu'on ne lui résiste jamais? Comment agit-il avec une puissance si infaillible; tandis que sa plus forte durée n'est que d'un instant? Il faut remonter jusque là pour savoir en quoi consiste son action.

Que la rapidité soit de l'essence du sublime, on ne s'arrêtera point à le prouver. S'il n'en avait pas, il ne serait plus que du beau ordinaire. De plus, s'il conservait la violence et l'impétuosité de son action seulement pendant l'espace de plusieurs minutes, il serait impossible à l'ame de les supporter. Mais les ouvrages du Créateur sont bien ordonnés, et son coup d'oeil

a mesuré avec exactitude la proportion des forces du génie avec celles de l'ame et des sens.

On n'a point encore vu de sublime qui ait eu plus de durée qu'un éclair; ainsi l'ame est en sureté, et la plus grande force du génie ne doit point faire trembler pour elle. Cherchons donc, sans nous arrêter à cette difficulté, en quoi consiste le pouvoir despotique du sublime sur le Goût.

On peut en réduire l'analyse à trois impressions qu'il excite certainement en nous : l'étonnement, l'admiration, une satisfaction intime qui nous éleve au-dessus de nous-mêmes.

L'étonnement jeté dans l'ame par le sublime provient d'abord, dans le plus grand nombre de ses traits, de la confusion qu'il produit dans nos idées les plus générales, par le renversement des principes reçus. L'analyse du *qu'il moûrut* du vieil *Horace* nous en fournira la preuve. Maîtres de choisir un trait de sublime moins connu, nous préférons celui-là parce que tout le monde le sait. L'ame, comme nous l'avons dit ailleurs, ne saurait être trop à son aise pour porter un jugement, et elle n'y est jamais plus que lorsqu'on lui présente des exemples qui lui sont familiers.

La nature, les lois divines et humaines ont fait à tous les peres un devoir sacré de l'amour paternel. C'est de lui que naît, par une suite indispensable, l'obligation réciproque de la tendresse filiale.

Toute

Toute espece d'amour intéressée par son propre bonheur à la conservation de son objet abhorre sa destruction.

Que fait le vieil *Horace?* il se livre à des sentimens immédiatement contraires aux sentimens reçus. Il souhaite la mort à son fils : quel fils encore ! c'est l'unique qui lui reste, l'espoir de sa patrie, le sien, toute sa consolation. C'est du coeur d'un pere pénétré de la plus vive tendresse que part ce souhait homicide, et sa générosité l'avoue au milieu des gémissemens et du cri du sang qui le combat.

A ce trait, le jugement confondu par le bouleversement d'une opinion, d'un sentiment reçu par les suffrages unanimes de l'humanité, tombe d'abord dans un étonnement interdit et stupide. Voilà la premiere action du sublime, bien plus longue, sans aucune comparaison, dans son exposition que dans sa durée.

De l'étonnement l'ame passe sans intervalle à l'admiration; c'est la seconde action du sublime. La découverte d'une maxime opposée à celle qu'on avait gravée dans notre coeur, dès la plus tendre enfance, est la cause de ce passage. Voici cette maxime. Il existe donc des circonstances dans lesquelles il est plus beau, plus heureux de perdre un fils, quelque cher qu'il puisse être, que de le conserver. Quelles sont ces circonstances pour un Romain ? celle où la lâcheté et

le déshonneur changent en objet d'opprobre et de haine celui qui avait usurpé une estime, une tendresse qu'il ne méritait pas. On est donc quelquefois dispensé, non-seulement de suivre les lois de la nature ; mais c'est un devoir de s'en écarter.

Le vieil *Horace* voit les bornes établies par le préjugé, l'habitude, les lois, et il les franchit par un mouvement subit, inattendu et généreux, de l'honneur et de l'amour de la patrie. Cet effort, ordinairement si couteux et si pénible, ne paraît en lui que l'effet aisé d'un sentiment naturel. Il ne voit, il n'entend, il ne veut croire que lui : parti si magnanime, par la facilité avec laquelle il est embrassé, que le Goût le plus délicat ne saurait lui refuser son admiration.

La troisieme action succede enfin aux deux premieres, par la découverte précieuse d'une vérité extraordinaire, mais aussi incontestable chez presque toutes les nations, que celle qui lui est opposée. L'ame en reçoit avec avidité l'impression, parce qu'elle l'éleve jusqu'à la force de faire le sacrifice de ce qu'elle a de plus cher. Ravie, enchantée du jour nouveau que lui présente cette vérité, du plaisir qu'il lui fait, de l'aveu qu'elle donne à ce plaisir, la nouvelle connaissance d'un devoir inconnu, et des forces qu'elle a pour le remplir, étend, pour ainsi dire, ses facultés et toute la capacité de son être.

C'est un éclair dont l'oeil de l'ame est frappé. L'action passe, l'impression reste, et le principe qu'elle heurte de front, quoiqu'admis dans tous les temps et les lieux, n'est pas plus incontestable que le principe contraire qu'elle établit dans des circonstances particulieres. Fiere, et plus grande de ces nouvelles richesses, elle s'applaudit de leur acquisition; elle revient avec délices au trait de lumiere qui l'a frappée; elle en cherche, elle en devine, elle en rencontre avec transport de pareils; elle languit au sein des beautés qui les promettent sans les donner. Ce désir éternel du Beau, don précieux que nous recevons du créateur avec la naissance, est l'attrait invincible qui l'emporte sans cesse vers tout ce qui ajoute à son élévation naturelle.

L'ART
DE SENTIR
ET DE JUGER
EN MATIERE DE GOUT.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Regles du Goût.

Unde parentur opes, quid alat formetque poetam,
Quid deceat, quid non, quo virtus, quo ferat error.

HORAT. *de art. poet.* v. 307.

L'IDÉE du Beau, née avec notre ame, est le premier germe du Goût. La connaissance de son origine, de sa cause, de son principe, de sa nature, l'ont conduit par degrés à sa perfection. La réunion de ces lumieres différentes s'étant portée sur le même objet, le feu de

l'enthousiasme s'étant emparé de l'esprit et de l'imagination, l'invention a paru, l'imitation l'a suivie, le sublime dans tous les genres a prouvé jusqu'où pouvait aller l'élévation naturelle de l'ame.

Nous avons traité ces différentes parties dans les deux premiers livres de cet ouvrage, en soumettant nos considérations au jugement des amateurs du Goût : c'est un peuple libre, et l'on n'a jamais prétendu attenter à son indépendance.

Les moyens du Goût seront l'objet du troisième livre; et ses effets celui du quatrième.

Jetons d'abord un coup d'oeil sur les regles, sur les objets qu'elles soumettent, sur ceux qui restent indépendans : cette connaissance a autant d'utilité que d'importance.

La nature va droit à son but; les causes physiques produisent infailliblement leurs effets: telle a été l'intention du créateur dans leur production; aussi leur exactitude à suivre l'impression qu'elles en ont reçues ne se dément jamais.

L'art, qui n'est que l'imitation de la nature, est bien moins certain dans ses opérations. Ce n'est qu'après beaucoup de veilles et de travaux que l'homme du goût le plus décidé trouve le moyen de parvenir à cette heureuse imitation.

Le Goût n'erre cependant point au hasard dans la vaste carriere du Beau : de grands

obstacles, très-nombreux, en rendent l'accès difficile : sans cela il serait peu glorieux de la parcourir.

Mais, malgré ces obstacles, on peut marcher à pas surs dans ces routes incertaines. L'inventeur a découvert les regles, l'imitateur les a mises en pratique. La curiosité patiente du spéculateur en a multiplié les analyses.

Les regles sont des méthodes par principes, qui, en facilitant la connaissance des arts et des sciences, en rendent aussi la pratique plus sure. C'est-là le Goût qui préside aux beautés de la nature; c'est donc au Goût à présider aussi à l'imitation qu'en fait l'art. C'est lui qui les conçoit, les saisit, les pare de tout l'éclat qu'elles peuvent recevoir. Les regles sont donc aussi essentiellement dans le Goût que la lumière dans l'astre du jour; mais la lumière frappe naturellement le sens fait pour la recevoir, et la connaissance des regles demande beaucoup d'étude et de recherches.

Des génies nés pour le beau, le grand et le sublime, l'ont connu et l'ont produit. Voilà l'origine de toutes les beautés de l'art, qui enlevent notre admiration.

Des spéculateurs enchantés de ce Beau en ont cherché les causes; ils l'ont pour ainsi dire décomposé, pour parvenir à la connaissance de son mécanisme; ils ont vu ses ressorts,

et après en avoir considéré avec attention les mouvemens les plus secrets et les plus imperceptibles, ils ont fait ce raisonnement.

Ce tableau d'*Homere* est vrai, parce que l'imitation de ce qu'il représente est parfaite; cette imitation est parfaite, parce qu'elle renferme tous les traits caractéristiques de son objet. Le Beau consiste donc dans l'imitation parfaite, et la beauté de l'imitation dans la réunion de tous les traits qui forment la ressemblance.

On a détaillé, d'après ces considérations, les moyens d'imiter, et les moyens de ressembler. Les uns et les autres étaient puisés dans l'impression du sentiment intime dont on a été affecté d'après ces considérations : voilà les regles.

S'il est évident que ces opérations sont l'ouvrage de l'art, il ne l'est pas moins que la nature était avant l'art, et que le Goût était en elle, avant que les regles eussent été faites. On ne saurait douter que ce soit sur la conduite qu'elle a tenue dans la production de ces beautés que les regles aient été arrangées; et cela pour remonter aux premiers principes du Goût, et pour descendre avec la même facilité jusqu'à ses dernieres racines.

Mais qui a imaginé ces regles? qui les a proposées? qui les a approuvées? Elles existaient, comme on l'a vu, même avant que les

hommes existassent. Des génies créateurs les ont suivies; des esprits spéculateurs les ont étudiées, et en ont fait d'immenses recueils; l'amour du Beau les a enfin aperçues; l'amour du Beau les a publiées, et ce même amour les a fait recevoir par le consentement unanime et constant des maîtres du Goût.

Que l'on ne croie pas au reste que la connaissance des regles, même la plus étendue et la plus profonde, puisse réparer le défaut de génie : on peut même assurer que celui qui croit y suppléer, par une application continuelle à les suivre servilement, sera toujours destitué de cette force créatrice qui enfante le Beau. L'esprit supérieur est lui-même le modele, la regle et la loi du Beau; son attrait l'y conduit sans contrainte; et comme il possede éminemment la connaissance des regles, il n'en voit les détails minutieux qu'en grand.

Comment la hardiesse du génie s'allierait-elle avec la timidité de l'assujettissement ? Comment le génie pourrait-il prendre cet essort enthousiaste qui enleve, qui ravit, qui transporte toutes les facultés de l'ame, s'il était sans cesse absorbé dans la considération de la marche qu'il doit tenir ?

On objecte que *Virgile* et *Homere* ont été assujettis à l'ordre qu'ils ont donné à leurs poëmes : s'ils l'avaient été en effet avec cette exactitude

scrupuleuse dont il s'agit ici, ce n'eût été peut-être qu'aux dépens de leurs plus grandes beautés. Le génie subordonné suit les regles; tous ses pas sont conduits par leur fil. Le génie créateur les suit sans y réfléchir, sans même y songer, et il en étend presque toujours les bornes.

On ajoute, pour soutenir l'objection que nous réfutons, que *Virgile*, *Homere*, *le Tasse*, *Milton* avaient des plans fixes et certains, et qu'il n'est pas possible d'en disconvenir.

La vérité de cette objection est aussi incontestable qu'elle paraît l'être : mais elle ne prouve rien contre ce que l'on a avancé. C'était la conformité de leur génie avec leur sujet qui avait tracé leurs plans. Leur goût, l'attrait de leur imagination, la connaissance de la proportion entre leurs talens et les matieres qu'ils voulaient traiter, tous ces motifs avaient concouru à leur détermination; ils s'étaient réservé la liberté d'embellir, d'étendre, de simplifier, de réformer, de changer, de disposer le tout et les parties au gré de leur génie. La faiblesse de l'esprit humain ne saurait embrasser d'un coup-d'oeil le fond et les détails de ces ouvrages immenses. Elle ne va souvent en avant, lorsqu'elle trace la plus belle image, que pour revenir sur ses pas; elle la retouche, elle en change les ornemens, et souvent sa beauté même est pour elle une raison de la sacrifier.

Si cette beauté éclatante, et d'un beau du premier ordre, tombe par hasard sur quelque partie accessoire, le sacrifice devient indispensable, parce qu'une des premieres regles du Beau, modele éternel du Goût, est que tout ce qui est accessoire, ne l'emporte jamais sur ce qui est essentiellement du fonds. Mais le génie que la sagesse oblige d'adoucir le coloris de cette image, quelquefois même de la supprimer, est aussi libre dans le sacrifice de ces beautés que dans leur composition. S'il suit les regles, ce n'est que par cette connaissance transcendante qu'il en a, mais sans s'occuper de les suivre. C'est ainsi que l'astronome qui considere un phénomene avec toute l'attention dont il est capable, ne songe seulement pas à diriger l'action de la vue. L'ame est si absorbée dans ses considérations, que l'oeil fait ses fonctions avec une espece de mécanisme, sans qu'elle pense seulement à les diriger.

Une comparaison tirée de l'architecture rendra cette vérité sensible. L'architecte qui se détermine à construire un édifice dans le goût qu'il préfere, est toujours libre : s'il sait son art, toutes les parties de son édifice annoncent cette liberté. Un grand morceau d'architecture qui sortira des regles, qui sera contre elles si l'on veut, offrira peut-être un chef-d'oeuvre; il pourra être déplacé, mais malgré ce défaut,

il sera toujours beau, grand, unique, et il ne manquera pas d'imitateurs, qui, en le mettant à une place plus heureuse, lui donneront la perfection de l'ensemble. Au contraire, l'architecte qui marche sur la trace que lui dicte un cordeau, sans oser s'en écarter, ne fera jamais rien de véritablement beau; il sera régulier, mais uniforme, monotone, commun. Le premier offrira des beautés et des défauts; le second n'offrira ni l'un ni l'autre : or il est facile de sentir que l'on voit bientôt avec indifférence ce que l'on ne saurait ni critiquer ni admirer. Voilà la différence qui se trouve entre l'ouvrage de génie, et celui qui est conduit par l'observation scrupuleuse des regles : moyens dont se sert le Goût pour arriver au Beau, aussi infidelles que certains.

Si ces moyens conduisaient surement à leur but, les spéculateurs infatigables, qui à force de travail voudraient faire une espece de législation dans leur art ou dans une science qu'ils ne possedent que par théorie, ne manqueraient jamais d'y arriver. Je ne sais par qu'elle fatalité ils tombent les premiers dans les plus grands égaremens; tous se passionnent pour leurs préceptes, au point que la confiance superbe qu'ils prennent pour eux les jette dans une espece d'ivresse. Celui qui traite de la médecine connaît si peu de maladies rebelles à

son art, que l'homme dont il usurpe la confiance serait tenté de se croire immortel. La mort cependant ne doit-elle pas autant de victimes aux erreurs de la médecine qu'au vice incurable des maux qu'elle prétend guérir? Quels tableaux, même sortis de la main des plus grands maîtres, remplissent les idées sublimes que les chefs des écoles croient possible de peindre dans toute leur perfection! Rebuté de cette vanité ridicule, on ferme leurs livres avec douleur, et on les jette par délassement sur le ciel, souvent si parfaitement imité.

Quel spectacle ! Quels chefs-d'oeuvres ! son azur, son éclat, s'il est serein ! s'il est couvert par un nuage épais, ses ténebres redoutables, éclairées par la seule lumiere du tonnerre! le spectacle de ces deux situations ne nous présente-t-il pas mille fois plus de beautés que l'art n'en peut, non pas exécuter, mais même concevoir? Un ton plus modeste siérait donc beaucoup mieux aux compilateurs des regles, que l'orgueil enthousiaste auquel ils s'abandonnent. „ (*) On ne voit que des maîtres d'éloquence, „ et pas un orateur. Le monde est plein de cri- „ tiques, qui à force de commentaires, de dé- „ finitions, de distinctions, sont parvenus à „ observer les connaissances les plus claires, et „ les plus simples.

(*) M. de VOLTAIRE. *Essai sur la poësie.*

„ Mais c'est sur-tout en fait de poësie que „ les commentateurs et les critiques ont prodi- „ gué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit „ des volumes sur quelques lignes, que l'imagi- „ tion des poëtes a créées en se jouant.

„ Ce sont des tyrans qui ont voulu asservir „ à leurs lois une nation libre, dont ils ne „ connaissaient pas le caractere : aussi ces „ prétendus législateurs n'ont fait souvent „ qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont „ voulu régler.

Il s'en faut bien, en parlant ainsi, que l'on ait le dessein de manquer de respect aux regles; on parle pour elles, et l'on en établit l'utilité. Mais qu'elles pardonnent cette vérité ; elles peuvent bien moins qu'elles ne veulent le persuader, et leur pouvoir est assez grand pour se passer de l'exagération. Il s'en faut infiniment qu'elles aient celui qu'elles s'arrogent, lorsqu'elles prétendent tout soumettre à leur empire. Un génie éclairé de lumieres profondes juge l'usage avant que de s'y soumettre. Les exemples ne lui servent que de degré pour remonter aux principes : regles, préceptes, coutumes, rien ne l'arrête, rien ne ralentit la rapidité de sa course, qui du premier essor tend au sublime. Comment s'occuperait-il des regles des anciens, lorsqu'il arrache des barrieres qu'ils n'avaient pas même songé à franchir ?

Sa hardiesse heureuse, en les étendant, en crée où il n'y en avait point avant lui; elle devient elle-même la regle et le modele de la postérité.

„ (*) Ce n'est point à produire des beautés, „ c'est à faire éviter les fautes, que les grands „ maîtres ont consacré les regles. La nature for„ me les hommes de génie, comme elle forme „ au sein de la terre les métaux précieux, bru„ tes, informes, pleins d'alliage et de matie„ res étrangeres; l'art ne fait pour le génie que „ ce qu'il fait pour ces métaux, il n'ajoute rien „ à leur substance, il les dégage seulement de „ ce qu'ils ont d'étranger, et découvre l'ouvrage „ de la nature.

(*) Discours de M. d'ALEMBERT, à sa réception à l'académie française.

CHAPITRE II.

Il ne faut pas juger par les regles générales un ouvrage qui doit être jugé par des regles particulieres.

Verum, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

HORAT. de art. poet. v. 351.

NOUS avons beaucoup de regles dans une infinité d'ouvrages qui en prouvent l'utilité. Mais ces siecles, les modeles de ceux qui les suivront, le siecle de Louis XIV, celui de Louis XV, n'ont-ils point produit du Beau sans regles, ou plutôt ne fournissent-ils pas eux-mêmes à l'imitateur et au compilateur les regles nouvelles d'un Beau inconnu?

Il est certainement des ouvrages célebres qui nous plaisent quelquefois sans que nous sachions pourquoi, souvent même malgré nous, soit par l'orgueil que la supériorité des talens humilie, soit par le sentiment imperceptible de l'envie. Nous ne saurions nous rendre compte de la raison du plaisir excité en nous par certaines beautés que nous craignons d'admirer, parce que nous

nous n'avons pas la force de remonter à leurs principes.

On a voulu cependant définir ce Beau d'une espece nouvelle, quoiqu'on ne l'ait pas connu; et l'on a prononcé que c'était une magie d'art, personnelle à l'auteur : définition imparfaite, qui n'explique rien de ce qu'elle doit expliquer. C'est ainsi qu'après avoir inutilement cherché les causes d'un événement extraordinaire, on rapporte au hasard, qui n'apprend rien de ce qu'on cherche, ce que l'on ne saurait attribuer à aucun autre principe.

Il est des différences frappantes entre le Beau du même genre et celui du même ton : tout le monde les saisit. Il est aussi des ressemblances fines, délicates, presqu'imperceptibles, réelles cependant, quoiqu'elles échappent nécessairement au grand nombre. Les personnes qui ne les aperçoivent pas prononcent qu'il y a une diversité absolue entre ces beautés, qui supposent une grande finesse dans le Goût, et celles qui sont à la portée de tout le monde. Celles qui les sentent y découvrent les grands traits, les traits primitifs qui font la conformité. Ce sont des ruisseaux dont les rives, le lit, les eaux ne se ressemblent point; mais leur source est la même, et l'un et l'autre, après des détours longs et variés, se perdent dans la même rivière. Le

Goût supérieur s'en est assuré, en descendant à leur embouchure, après avoir remonté à leur source. Mais combien peu de favoris de la nature ont reçu cet heureux présent !

Lorsque l'art de l'auteur a assez de force, ou assez de séduction pour faire taire la loi connue, la droiture constante des jugemens du public doit se déterminer, non-seulement à excuser ce silence, mais à en pénétrer la raison. il ne vient peut-être que de l'étonnement où jette une loi que l'on ne connaissait pas, et que l'on approuve au premier sentiment parce qu'on la croit utile.

S'il est un Goût arbitraire, il est donc aussi un Beau arbitraire, puisqu'il n'y a point de cause sans effet. S'il est un Goût de génie, il est donc un Beau de génie; le détail des regles est immense; celui des premiers principes est borné, et elles n'en sont que l'application. Le génie ne peut-il pas envisager ces premiers principes sous un coup-d'oeil nouveau ? Ne peut-il pas se former un systême particulier de l'usage des regles particulieres?

Que l'on donne le même sujet à traiter aux grands peintres de nos jours , tous l'exécuteront suivant les premiers principes de leur art; aucun peut-être ne s'accordera dans les regles particulieres. L'un rejettera avec succès celles que l'autre emploiera très-heureusement. Puisque le

Beau arbitraire tient immédiatement au Beau essentiel, on marche avec liberté dans une carriere où mille routes conduisent au même but : le génie les voit et sait arriver à ce but, par celles qui semblaient d'abord s'en éloigner. Tel est son caractere distinctif; il conçoit, il exécute avec la même hardiesse. Ce n'est pas à celui qui pense avec faiblesse à juger cette espece de Beau : renfermé dans les regles, le génie qu'il veut apprécier n'est occupé que du moyen d'en sortir. Il voit qu'il s'en écarte; il ne s'en écarte pas moins. Conformité avec les anciens, attention pour les modernes, suffrage des contemporains, critique, éloge, il ne voit rien de tout cela; il est son seul juge, comme il est son seul modele. S'il est accusé, au premier aspect d'un Beau inconnu, de s'oublier, on conviendra bientôt qu'il ne s'est oublié que pour se surpasser; et ce Beau, que l'on osait blâmer à cause de sa singularité, on finit par l'admirer comme divin.

Chacun accorde son suffrage, disait *Cicéron*, suivant l'attrait qui le domine. Dans la peinture, l'un aime le clair obscur, le sombre, le noir; un autre préfere l'élégance, la gaieté, les grâces du coloris. Cette diversité de goûts ne décide ni pour ni contre aucun en particulier. Elle ne prouve pas davantage contre ces morceaux hardis que la témérité se repent

souvent d'avoir condamnés. (*) Tout ce qui frappe, saisit, étonne, renferme toujours quelque trait de Beau supérieur. Il paraît neuf parce qu'il était inconnu; il demande peut-être beaucoup de finesse ou de profondeur pour être aperçu; mais il n'existe pas moins. Qu'on interroge et que l'on en croie les maîtres, c'est à eux seuls à prononcer sur son mérite ou sur ses défauts.

Il est un Beau plus extraordinaire encore que celui que l'on ne connaissait pas, c'est celui qui est totalement opposé à ces regles : tel est le sublime des systêmes de *Descartes* et de *Newton* dans la physique. Ils n'y sont parvenus qu'en prenant des routes opposées à celles qu'avaient tenues leurs prédécesseurs, en établissant des principes immédiatement contraires à ceux qui étaient reçus avant eux.

Tel est le beau, le sublime de *Corneille* et de *Racine*. Ils ont autant changé la marche de *Sophocle* et d'*Eurypide* qu'ils l'ont suivie; ils ont supprimé absolument des ressorts qui paraissaient nécessaires aux Grecs; et ils en ont inventé d'autres qui n'ont jamais été connus dans l'antiquité.

Tel est encore le gracieux, le gai, le terrible,

(*) *Existimari in istis rebus esse aliquid optimum, etiam si ateret, idque ab eo posse, qui ejus rei gnarus est; judicari.* CICER. Orat.

le beau, le grand et le sublime du créateur de la musique française. „ Ce fondateur du théâtre „ lyrique savait parfaitement les regles de son „ art; mais au lieu que ceux qui l'ont précédé „ n'ont acquis de la réputation que pour les „ avoir bien observées dans leurs ouvrages, il „ s'est particulierement distingué en ne les „ suivant pas, et en se mettant au-dessus des „ regles et des préceptes. Un faux accord, une „ dissonance étaient un écueil où échouaient „ les plus habiles; et ç'a été de ces faux accords „ et de ces dissonances que M. de *Lully* a su „ faire sortir les plus beaux endroits de ses com- „ positions, par l'art qu'il a eu de les préparer, „ de les placer et de les sauver. (*)

L'exemple de ces grands génies a été suivi par leur postérité. Pour qui sait en voir les preuves, les arts et les sciences en offrent plus d'une frappante dans le siecle où nous vivons.

Si l'on demande comment ces révolutions peuvent s'opérer, puisque le Beau a des regles constantes, je répondrai qu'il en a sans doute, j'assurerai même que sans elles, il serait bientôt corrompu : mais en convenant de la nécessité de ces regles, il ne faut jamais perdre de vue leur objet, l'expression du vrai et du beau, jamais il ne faut séparer les regles de cet objet essentiel. Rencontrer le Beau que l'on sent

(*) PERRAULT. *Vie des hommes illustres.* LULLY.

intimement être tel sans pouvoir l'expliquer et le condamner, c'est vouloir juger par les regles ce qui ne doit jamais avoir de juge que la liberté du génie qui l'a produit.

Tout le Beau n'a pu être défini, parce qu'il n'a pas été connu en même temps. Les progrès naturels de l'esprit et de l'art ne peuvent enchérir chaque jour sur le Beau qui était avant eux. En un mot, produire le Beau, en s'écartant des regles, c'est suivre leur esprit, puisqu'elles ne tendent qu'a l'expression du Beau. On peut le décider, sans égard pour la répugnance des esprits captifs, dans le cercle étroit qui leur a été tracé par les anciens.

Que ce Beau singulier et inconnu soit critiqué, proscrit même dans sa naissance, il ne s'ensuit rien de là, sinon qu'il est beaucoup de choses plus fortement imaginées par l'auteur, qu'elles ne sont conçues par le lecteur ou le spectateur. Heureusement, le temps, la réflexion et l'équité, affranchis tôt ou tard des fausses délicatesses de l'envie, mettent enfin le Beau à sa véritable place : alors ce qui n'avait paru que témérité de genie, sera jugé n'être que l'effet de cette hardiesse mâle, sans laqu'elle il n'y aurait jamais eu d'invention.

N'a-t-on pas critiqué, dans l'Enéide, l'épisode des amours de *Didon*, parce que cette princesse n'a pu être connue du héros de ce poëme ? Est-

ce donc au chronologiste à mesurer par le compas des siecles les chefs-d'œuvres du génie, et la noble audace du pinceau poëtique ? Il condamnera sans doute ce que l'homme de génie approuvera. Ces beautés neuves, qui partagent les gens de lettres, auront même autant de censeurs que d'apologistes parmi les gens du monde, qui avec un goût sensible et délicat, mais de pure comparaison et par conséquent peu éclairé, donnent le ton.

De cette variété, de ce contraste d'opinions, le pyrrhonisme conclut qu'il n'est point de regle certaine et universelle pour juger le beau, le grand et le sublime.

Mais si le pyrrhonisme examinait de bonne foi le grand nombre de ceux qui prononcent sans regles, ou même contre les regles, il n'avancerait pas avec tant d'assurance qu'il n'y en a point. L'adresse et la subtilité de l'ignorance qui favorisent sa pente à douter de tout, lui font prendre le change. Rentrons dans notre sujet.

On veut astreindre le génie aux regles prescrites par le Goût. Mais pourquoi n'en serait-il pas des lois de ce sentiment comme de celles du gouvernement ? Les législateurs ont voulu prévoir tous les cas; combien cependant n'en est-il pas échappé à leur sagacité laborieuse !

Les législateurs du Goût ne peuvent-ils pas être comparés aux législateurs politiques ? Ils ont

donné des préceptes pour toutes les partes de leur science qu'ils ont connues; mais le temps a prouvé qu'ils n'ont pas connu toutes ces parties.

Il se trouve au reste une différence essentielle entre les innovations qui peuvent se faire dans le gouvernement, et celles qui arrivent dans le Goût. Les premieres, même celles qui peuvent être le plus utiles, ne sont jamais sans danger. Le seul mouvement de la révolution que peut exciter ce changement est inévitable. Les autres au contraire sont de nouveaux moyens de produire le Beau, exempts de tout péril. C'est pour le Goût de nouvelles sources de richesses.

Le célebre *Addisson* prononce, sans hésiter, que tout juge impartial ne saurait en disconvenir. Osons donc admirer le Beau extraordinaire avec une confiance libre et indépendante des préjugés, surtout le Beau qui excite un sentiment intime et délicieux; ne calculons que l'effet en mettant sa nouveauté à part. Il a des défauts, peut-être pour notre siecle seul; mais s'il plaît, s'il enchante malgré leur supposition, quel effet ne doivent pas produire ses beautés chez la postérité, lorsque le temps, les dégageant de l'alliage de l'envie, les aura jugées! Prévenons ses arrêts, en consultant moins les regles connues que le sentiment répété du plaisir. „ L'esprit, dit M. „ *Pascal*, a son ordre qui est par principes et „ par démonstrations; le coeur en a un autre;

„ il serait ridicule de vouloir lui prouver qu'il
„ doit aimer ce qui l'enchante.

Aux regles, me dit-on, la piece est peu fidelle,
Si mon esprit contre elle a des objections;
    Mon coeur a des larmes pour elles :
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le Goût, par-tout divers, marche sans regle sûre:
  Le sentiment ne va point au hasard:
    On s'attendrit sans imposture:
    Le suffrage de la nature
    L'emporte sur celui de l'art.

M. GRESSET, sur Alzire.

Un philosophe, défenseur zélé des regles qu'il plaçait par-tout à tort et à travers, dont il voyait souvent l'exécution où l'on n'avait jamais songé à elles, voulait prouver que *Virgile* avait suivi celles de la logique, même dans les plus beaux morceaux de son Enéide. Après avoir représenté *Euryale* surpris, et environné d'ennemis prêts à venger la mort de leurs compagnons qu'il avait immolés avec *Nisus* son ami, le poëte met ces paroles pleines de mouvement et de passion dans la bouche de *Nisus.* (*)

„ Suspendez vos coups, ô Rutules, arrêtez;

(*) *Me, me; adsum, qui feci, in me convertite ferrum.*
O Rutuli! mea fraus omnis; nihil iste nec ausus,
Nec potuit, coelum hoc et conscia sidera testor,
Tantum infelicem nimium dilexit amicum.

VIRG. Lib. 9. Eneid. v. 427.

„ ce n'est pas lui qui est coupable, c'est moi ; „ moi seul qui ai tout entrepris et tout exécuté. „ Celui sur qui vos bras sont levés n'a eu ni le „ dessein, ni le pouvoir de rien tenter contre „ vous; tout son crime, hélas ! est d'avoir trop „ aimé un ami malheureux.

Tout ce discours d'*Euryale*, dit *Ramus*, ce philosophe dont nous avons parlé, est de la logique parfaite; c'est un argument, *à causa efficiente.*

Mais on pourrait bien dire avec assurance que *Virgile* ne s'occupa nullement, lorsqu'il fit ces vers, de la cause efficiente : il ne les aurait jamais faits, s'il s'était arrêté à y chercher cette pensée. Il faut nécessairement que, pour produire des vers si beaux et si animés, il ait non-seulement oublié ces regles s'il les savait, mais qu'il se soit encore oublié lui-même pour peindre si bien la passion qu'il représente.

Les critiques de ce philosophe étaient philosophes aussi; mais plus sensés et plus justes estimateurs du Beau, ils décident hardiment que l'on ne le produit guere, lorsqu'on ne songe qu'à suivre les regles. C'est ainsi que s'expliquent Messieurs de Port-Royal dans la logique qu'ils ont donnée : ne sont-ils pas aussi croyables que le philosophe *Ramus ?*

Pour juger sainement du beau, et du vrai, le Goût doit donc toujours remonter aux prin-

cipes qui le constituent. A quoi tendent-ils? à l'imitation de la nature. Et la nature, ne se permet-elle pas quelquefois de créer un Beau extraordinaire? Disons plus, ne semble-t-elle pas y prendre plaisir, soit pour faire voir qu'elle a beaucoup de regles qui sont antérieures au Goût même, soit pour prouver qu'elle peut ce qu'elle veut? On juge, à l'aspect de ces beautés, qu'elle franchit les limites qu'elle s'était données; mais ne sait-elle pas seule où elles commencent et où elles finissent? Que résulte-t-il donc de l'étonnement causé par les merveilles, irrégulieres en apparence, qu'elle nous présente, sinon que l'esprit est trop borné pour mesurer l'étendue de son pouvoir?

Nous découvrons, par exemple, un coteau grand et spacieux, couvert par-tout d'arbres couronnés de verdure; sa pente aboutit par une espece d'amphitéâtre à une riviere majestueuse qui en baigne le pied. On ne se trouve point sur le rivage opposé à ce coteau sans le considérer avec le plaisir le plus vif. On le suit de l'esprit comme des yeux; on s'y égare, on s'y perd dans les plus douces rêveries.

On aperçoit aux environs contigus de ce coteau une langue de terre qui sort des lignes de cet amphitéâtre délicieux, terminée par un rocher dont la hauteur et l'escarpement effraient; sa cîme, qui déborde de beaucoup ses fondemens,

paraît suspendue dans les airs. Si l'architecture aussi solide que hardie de la nature ne rassurait pas, on craindrait, en s'avançant sur cette terre aërienne, de la voir s'écrouler dans les abîmes.

En perdant la vue de ce coteau dont on a donné la description, on a perdu le spectacle d'une beauté, sans doute : mais n'en retrouve-t-on pas une autre ? elle est hors des regles, dit-on, elle est même contre les regles de la nature.

Elle frappe, elle étonne, son coup-d'oeil jette dans une espece de saisissement et d'effroi. La vue surprise, fâchée d'abord de ne rencontrer, au lieu de ce côteau charmant, qu'une masse énorme, qui la coupe si rudement et si irrégulierement, s'accoutume cependant bientôt à cette irrégularité. On considere, on réfléchit, et on s'aperçoit que la beauté regrettée, au lieu de rien perdre par le contraste de cette ombre sublime, en reçoit un nouvel agrément. Une beauté d'un genre opposé coupe la monotonie d'une autre beauté, qui sans cela deviendrait certainement languissante par son uniformité.

Voilà l'art, voilà la science profonde de la nature. Ce qui avait d'abord paru une faute, dans l'ordonnance de son dessin, paraît à la réflexion un chef-d'oeuvre. Mais il faut que celui qui réfléchit soit capable de sentir la supériorité de ces traits extraordinaires. Formés sans égard

aux regles communes, et par des regles qui leur sont contraires en apparence, ce n'est qu'au génie capable de concilier le merveilleux de ce contraste à prononcer sur le mérite de leur beauté. Elle sera toujours un défaut pour le vulgaire borné et retréci par les préjugés ; mais défaut racheté par un Beau si sublime, que le génie, tremblant de se livrer au beau du même genre, est charmé d'en trouver le modele dans la nature. Que l'esprit faible, pour qui il n'est pas fait, ait donc la sagesse de ne pas prononcer sur lui. Appartient-il au moucheron enlevé par le vol audacieux d'un aigle sur la tête duquel il s'était imprudemment posé, de juger de l'essor qui le porte jusqu'auprès des rayons du soleil ? Cet insecte a-t-il des yeux pour fixer cet astre éblouissant ? Qu'importe à l'aigle, qui descend sur la terre avec autant d'aisance et de tranquillité qu'il en a eu à se perdre dans les airs, quelle sensation son vol a fait éprouver au moucheron ? En est-il moins un aigle, et l'insecte en est-il moins un moucheron ?

CHAPITRE III.

Sur l'Expression.

Scribendi recte sapere est et principium et fons.

HORAT. de Art. poet. v. 309.

On peut parler sans penser ; l'indiscrétion de la jeunesse, le vide éternel de ces esprits pour lesquels il n'est point d'âge mûr, ne le prouve que trop. Que pourrait-il résulter de leurs écrits et de leurs conversations, si même ils possédaient parfaitement leur langue ? ils n'auraient pas plus d'expression que n'en produiraient les couleurs de la palette d'un peintre, jetées au hasard sur la toile.

Inutile pour cette classe d'esprits, la richesse de la langue est la premiere de l'homme de goût qui pense, qui sent et qui peint. Elle fait goûter, apprécier, désirer tout ce qu'il dit, tout ce qu'il écrit.

La langue qui fournit le moyen de s'exprimer avec plus de richesse, de force et de grâce, est la plus belle.

La pensée est l'ame du discours ; les mots en sont le corps ; l'expression en fait le mérite. L'esprit voit, l'ame sent, le jugement applaudit par-tout où il la rencontre : par-tout où elle manque,

il est toujours fâché de ne voir qu'une idée vague, louche et mal rendue, lorsqu'il avait le droit d'attendre une image. Le grand mérite du Goût est de la rendre et de l'estimer avec la perfection de sa vérité.

Cet heureux don de peindre la pensée par la parole, a long-temps été dans les hommes avant qu'ils l'aient perfectionné. Deux raisons les ont engagés à convenir que ces signes arbitraires, qui ne signifient que par convention de chaque société, auraient un sens propre et dinstinctif. La premiere, comme le dit M. *Locke*, d'enregistrer ses pensées dans son esprit; la seconde, de les communiquer aux autres.

La fable nous peint les premiers hommes dispersés dans les forêts, cachés dans les antres, confondus avec les animaux, à qui ils disputaient leur nourriture. La défiance qu'ils s'inspiraient mutuellement les engageait à s'éviter, parce qu'ils se craignaient; mais l'injustice, soutenue par la force, accabla bientôt la faiblesse et l'innocence, jusque dans les asyles où elles s'étaient crues en sureté. L'oppression instruisit alors les faibles qui gémissaient sous les entreprises de la violence. Séparés par la crainte, ils se réunirent par la même raison pour résister à la tyrannie de la force. On s'étudia enfin, on se connut, on vécut ensemble ; les mots furent créés, parce qu'ils devinrent nécessaires à la communication des

pensées. Voilà peut-être l'origine de toutes les langues.

Il est bien probable que, dans cette enfance des hommes, des signes et des sons informes furent les premiers interpretes de leurs pensées. Le besoin se contenta d'abord de ce qui lui suffisait; il ne songea pas à aller plus loin.

Moïse écrivit l'histoire de son peuple, *Homere* chanta les dieux de la fable; tous deux formerent, enrichirent et perfectionnerent leurs langues, en leur donnant un état fixe; tous deux en devinrent les modeles. On sentit la beauté de leurs ouvrages; on imagina des regles puisées dans la conduite qu'on y remarqua. Les législateurs des moeurs et de la religion furent les législateurs du Goût. Leur exemple instruisit; les beautés en furent saisies, enfin les hommes surent penser et parler, et le grec devint la langue dominante, uniquement par la supériorité que les poëmes d'*Homere* lui donnerent.

Pour juger du mérite de l'expression, il faut

Sur la scene incompréhensible
De cet interprete des dieux,
Tout sentiment se peint aux yeux,
Tout devient image sensible;
Et par un magique pouvoir
Tout semble prendre un corps visible,
Vivre, parler et se mouvoir. (*)

(*) *ROUSSEAU.*

considérer

considérer mûrement l'objet qu'elle doit peindre. Elle est l'image non-seulement de la pensée, mais de la maniere dont la pensée a été conçue. Si elle est gênée, faible ou fausse, ces défauts prouvent que l'on a conçu la pensée avec contrainte, faiblesse ou fausseté : l'empreinte de la situation de l'esprit passe sans qu'il s'en aperçoive dans le tableau qu'il fait de ses idées. L'expression est par rapport à elles ce qu'est à l'égard de la lumiere le verre à travers lequel elle passe : si ce verre est pur, il nous rend la lumiere dans toute sa pureté ; s'il a une couleur, des taches ou des défauts, la lumiere prend ces différentes propriétés en le traversant.

Si l'imagination n'est point transportée par la chaleur du sujet, on n'a qu'un style glacé; si elle n'a pas assez de force pour embrasser le tout d'une matiere dans un point de vue fixe et net, et qu'elle ne s'en rende maîtresse que par parties, le style est diffus, lâche et dès lors faible.

Selon que notre idée est plus ou moins obscure ;
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour parler arrivent aisément.

BOILEAU. *Art poët.*

Au reste, cette facilité de s'exprimer est remplie d'écueils contre lesquels on ne saurait prendre trop de précautions. Le choix des mots demande l'attention la plus circonspecte.

S'il est vrai qu'il n'y ait point de synonimes dans la langue française, chaque mot se distingue par une signification unique qui lui est particuliere : cela supposé, de cette foule de mots qui se présentent à l'esprit pour rendre les pensées, il n'en est qu'un qui soit le véritable, et tous ceux qui ne sont pas celui-là ne sont pas bons. Pour le rencontrer si facilement qu'il semble que cela ne coûte rien, il faut avant tout acquérir les richesses de la langue, par l'étude, la réflexion, la lecture et les veilles. La contrainte du travail pourra être sensible; on essuiera peut-être l'épigramme que fit un orateur athénien contre *Démosthene* qui ne parlait jamais sur le champ, même dans les circonstances imprévues qui auraient demandé toute la force de son éloquence. Tous ses plaidoyers étant le fruit d'une longue méditation, cet adversaire lui reprochait qu'ils sentaient l'huile de la lampe : mauvais mot que *Démosthene* fit retomber sur celui qui l'avait hasardé, en répondant : „ C'est la différence qui „ se trouve entre nos ouvrages, car les vôtres „ ne sentent rien. (*)Le nom de ce critique serait dans l'oubli comme ses ouvrages, s'il n'eût pas attaqué *Démosthene;* et celui de *Démosthene* fait encore envie à la postérité, dont son éloquence est le modele ; il ne dut l'un et l'autre qu'à l'opiniâtreté constante du travail.

(*) PLUT. *in* DEMOST.

Il faut donc, pour parler et pour écrire avec goût, posséder sa langue à fond, sans quoi il est impossible de comparer les mots dont la signification peut avoir du rapport ; il faut en outre un discernement juste pour donner la préférence au mot qui la mérite.

Celui qui écrit et qui parle ainsi est facile à reconnaître. Que l'on examine avec l'attention la plus rigoureuse sa conversation ou ses ouvrages, on n'y rencontrera rien qui puisse être changé, parce que tout y sera où il doit être, et comme il doit être. Le travail le plus assidu, pour perfectionner le style, ne saurait surpasser sa facilité. La connaissance profonde et universelle des mots lui a donné l'habitude du choix, qui préfere celui qui est unique. Cette habitude est devenue une seconde nature, qui s'exprime en lui plus heureusement que tout l'art de ceux qui n'ont qu'une connaissance imparfaite de la langue. Le terme propre se présente à son esprit si naturellement, que s'il était obligé par quelque raison particuliere d'employer celui qui ne l'est pas, ce serait un aussi grand travail pour lui de l'éviter, que c'en est un pour beaucoup d'autres de le rencontrer.

„ (*) Circonspect sur les expressions nouvel-
„ les, sans en être ennemi, lorsqu'elles sont

(*) *In verbis etiam tenuis cautusque serendis* ---

„ heureuses, il ne les hasarde qu'avec beaucoup de „ ménagement. S'il en rejette, il sait faire naître „ des beautés inconnues de la liaison fixe et „ juste qui n'en fait qu'une seule de deux mots „ déjà connus. „ Voilà ce que (*) *Quintilien* appelait la magie du style, et elle n'en est une que pour ceux qui n'en cherchent pas le secret.

Lorsque l'on veut écrire, il faut surtout s'appliquer à distinguer dans la langue les choses qui sont différentes : si l'on ignore ces distinctions, on est exposé à confondre sans cesse des idées qui ne doivent pas l'être.

Ces distinctions nécessaires sont détaillées avec beaucoup de justesse et de clarté dans les synonimes de feu M. l'Abbé *Girard.* On n'en citera pour exemple que ce qu'il dit à l'article du mot *terme, expression.*

„ Le mot est de la langue; l'usage en décide. „ Le terme est du sujet, la convenance en fait la „ bonté. L'expression est de la pensée, le tour en „ fait le mérite.

„ La pureté du langage dépend des mots; sa „ précision dépend des termes; son brillant „ dépend des expressions

Dixeris egregie, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. HORAT. *de Arte poet.* v. 45.

(*) *Arcana dictionis.* QUINTIL. *de orat.*

„ Tout discours travaillé demande que les „ mots soient français, que les termes soient „ propres, et que les expressions soient nobles.

M. le Comte de *Bussy-Rabutin* a dit de *Louis XIV*, qu'il parlait sur le champ avec une si grande perfection qu'il eût été difficile, non-seulement de parler mieux, mais même de parler aussi-bien. L'éloge qui met le souverain au dessus du courtisan et de l'académicien, par l'avantage qui leur est propre à tous deux, était bien délicat pour un prince enivré dès sa jeunesse des louanges qu'on lui prodiguait. Ses ministres pouvaient partager avec lui l'honneur de ses entreprises pacifiques et militaires; la gloire de bien parler était à lui seul.

Tant d'éloges justement donnés à la langue française sous le regne de *Louis XIV* prouvent seulement qu'elle approchait plus de sa perfection alors que dans les siecles précédens. Il ne faut pas conclure de là que cette perfection ait été portée à son dernier degré ; elle a acquis depuis, par la création de plusieurs mots dont l'usage l'a enrichie. Sa beauté et ses richesses augmenteront encore, à mesure qu'on s'appliquera à la perfectionner. Ne jugeons des progrès qu'elle peut faire que par ceux qu'elle a déja faits. Si l'on compare *Corneille* et *Racine*, *Bossuet* et *Fénélon*, aux académiciens et aux poëtes qui les ont précédés, on trouvera dans leur lecture

beaucoup plus de moyens qu'il n'en faut pour prouver combien la langue a gagné sous *Louis XIV*. Osons comparer ces hommes célebres à ceux de leurs successeurs qui ont excellé depuis eux dans les mêmes genres, on sera forcé de convenir que ce n'est que sous la plume des auteurs médiocres que la langue paraît avoir dépéri.

Gardons-nous au reste de juger du mérite de la langue la plus parfaite, plutôt parce qu'elle nous laisse à désirer dans sa plus belle et sa plus forte expression, que parce qu'elle nous présente de beautés. L'ame sent, l'esprit conçoit bien mieux et plus vivement que toutes les expressions des diverses langues.

Quel génie en effet peut saisir toutes les merveilles de la nature ? Quel art, quand cela serait possible, aurait assez de force pour les exprimer ?

Depuis que les hommes se sont réunis en société dans toutes les parties de l'univers, il n'est point de peuple qui ne se soit occupé de l'étude de rendre ses pensées.

Après la création de cette multitude de termes, leur réforme, leur augmentation, combien d'idées s'offrent à l'esprit, que l'on ne rend encore qu'avec peine ! combien de sentimens dans le coeur, pour lesquels on n'a point encore d'expression ! combien l'un et l'autre ont-ils de

peines et de plaisirs, qui n'ont encore que des termes impropres, et par conséquent imparfaits!

L'art des hommes a trouvé le secret de rendre la plus grande partie de ce qu'ils pensent ou de ce qu'il sentent : par la médiation de l'ouïe et de la vue, la parole les peint au coeur et à l'esprit. Cependant la richesse de la langue la plus abondante a ses bornes. Qui marquera celles de la nature ? qui pourra fixer ce point au-delà duquel elle ne saurait plus s'étendre ? N'est-il pas sensible que la force, la délicatesse et le variété des expressions le cedent infiniment en tout cela à la nature ? Le coeur qui ne sent que ce qu'il peut exprimer n'est-il pas privé des sentimens les plus délicieux? Le coeur qui éprouve ces charmes intimes qu'il sent si bien et qu'il rend si mal, ne regrette-t-il pas l'impuissance où il est de les exprimer ?

Que l'on écoute son ame, s'il est permis de le dire, qu'on se livre aux délices que le plaisir y verse, à l'amertume que les peines y répandent, la force de la nature ne triomphera-t-elle pas de la faiblesse de l'art ? L'une crée, l'autre imite; la création est immense; l'imitation a des bornes. Que l'art nous désabuse; nous le désirons sans l'espérer. Jusque-là nous le mettons, à l'égard de l'expression, comme par rapport à tout le reste, aussi loin de la nature qu'il doit en être.

Que l'on choisisse la langue la plus riche ; celle dont les expressions ont plus de douceur, de force et d'harmonie, on n'en dira pas moins, aprés en avoir mesuré l'étendue :

(*) Mais pour peindre à l'intelligence
Leurs immatériels objets,
Ces signes à l'erreur sujets
Ont besoin de son indulgence ;
Et dans leurs secours impuissans
Nous sentons toujours l'indigence
Du ministère de nos sens.

Celui qui aspire à la vérité de l'expression ne doit jamais perdre de vue la qualité essentielle du Goût, l'honnêteté. Les mots, les termes, sont par rapport aux gens de lettres ce que sont les couleurs entre les mains du peintre : il peut en former une image digne de mépris et d'horreur, ou d'estime et d'admiration. L'expression, susceptible de toutes les formes, se plie à tout, lorsque le génie la conduit.

On connaît la fable d'*Esope* à *Xantus* son maître, qui lui avait demandé un repas excellent pour des amis qu'il avait invités. *Esope* fit d'abord servir des langues qui furent trouvés très-bonnes. Le second service ne consistant qu'en angues, on trouva que c'etait bien des langues Le troisieme n'offrant que le même mets, les

(*) ROUSSEAU.

conviés s'écrierent que c'était trop de langues. *Xantus* piqué ayant fait venir *Esope* : Ne t'avais-je pas donné ordre, lui dit-il, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? Eh, qu'y a-t-il de meilleur que la langue, reprit *Esope* ? c'est le lien de la société, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison; cest par elle qu'on instruit, que l'on persuade, que l'on gouverne les nations, et que l'on s'acquitte du premier des devoirs celui de rendre hommage à l'Etre suprême. Hé bien, dit *Xantus*, qui comptait l'attraper, achete-moi demain ce qu'il y a de pire : ces mêmes personnes dîneront chez moi, et je veux prendre ma revanche en variant. Encore des langues le lendemain, et uniquement des langues à tous les services. *Xantus* grondant avec emportement : Qu'y a-t-il donc de pire que la langue, répondit tranquillement *Esope* ? n'est-elle pas vendue par tout l'univers à la division, au barreau, à la guerre ? instrument de la vérité, ne l'est-elle pas du mensonge ? n'est-ce pas elle qui prononce la calomnie ? ne persuade-t-elle pas le crime et l'impiété ? organe des hommages que nous rendons aux dieux, ne l'est-elle pas du blasphême, du sacrilége ?

Xantus était philosophe et faisait profession de l'être; il failait qu'il fût tel pour se prêter à la gaieté de son esclave. Mais ce que disait *Esope* de la langue, on peut le dire de l'expression. Que l'on

juge l'importance de son usage, par l'étendue de son empire. L'homme ne peut rendre aucun sentiment qu'avec son secours.

Un seul trait prouvera le pouvoir despotique de l'expression.

„ Deux monstres formidables se tenaient au-„ devant des portes de l'enfer. L'un, jusqu'au „ milieu du corps, ressemblait à une belle „ femme, et se terminait en un dragon homi-„ cide; autour de sa ceinture, les chiens de „ l'enfer aboyant sans cesse, de leurs gueules „ plus profondes que celles de Cerbere pous-„ saient des hurlemens effroyables. Si quelque „ chose les forçait à disparaître, ils se retiraient „ dans les flancs du monstre, et cachés au fond „ de ses entrailles, il y continuaient leurs cris.

„ L'autre figure, si l'on peut nommer ainsi ce „ qui n'avait point de forme distincte en ses „ membres, en ses jointures, et dans son assem-„ blage énorme, ou qu'on puisse appeler subs-„ tance ce qui ressemble à peine à une ombre, „ surpassait la nuit en noirceur. Féroce comme „ dix furies, terrible comme l'enfer, elle por-„ tait un dard meurtrier, et sa tête était cou-„ ronnée d'une espece de diadême.

Voilà le Péché et la Mort peints de la main de *Milton*. Le Paladin le plus déterminé reculerait sans doute à leur aspect. Que fait l'expression ? elle commande au préjugé, à l'habitude, à la

nature même; son pouvoir fait chercher l'image de ce que l'on évite, porte à aimer ce que l'on déteste, donne au plus timide la force de fixer la mort même, dont la seule idée le fait frémir.

CHAPITRE IV.

Economie du Goût.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

HORAT. *de Art. poet. v.* 40.

C'EST peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps petillent;
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pieces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties. (*)

Voilà l'économie dont la beauté, ainsi que celle de la disposition, est un des premiers mérites que *Longin* exige dans les ouvrages de Goût. C'est elle qui doit en conduire le plan, qui doit régler ses ornemens, les choisir, les polir, les finir, et les placer si bien qu'ils paraissent essentiels à l'ensemble dont ils ne sont que des parties accidentelles.

L'abondance nage dans le choix des moyens de contenter ses désirs; la médiocrité ne se permet que ceux qu'elle peut satisfaire; le nécessaire le plus strict suffit au besoin de celui qui n'a et ne désire rien au-delà. Ce n'est que dans ces trois états qu'on peut pratiquer l'économie. Il est de l'humanité d'en cacher jusqu'à

(*) BOILEAU. *Art poët.*

l'existence à cette condition infortunée dont l'indigence est le patrimoine, et la misere la compagne. Il faut jouir pour être économe, et le misérable ne jouit de son être même qu'avec un embarras pénible et douloureux.

Comme l'esprit et les talens ont leur richesse et leur pauvreté, on a cru devoir marquer par un exemple sensible, tiré de la vie civile, à quelle classe convient la qualité essentielle du Goût, dont traite ce chapitre. L'exiger de l'esprit dépourwu d'étude, de connaissances, de talens, d'imagination et de génie, ce serait l'insulter aussi cruellement que si l'on prescrivait à un mendiant le bon usage de l'opulence.

L'économie devant présider aux dons de la fortune, il est évident que ce n'est que par son secours que l'on peut s'en faire honneur. Il ne l'est pas moins, qu'elle doit régler avec austérité l'emploi des richesses de l'esprit.

Les beautés de l'histoire, de l'éloquence et de la poësie sont autant de tableaux; tout art est peintre; il faut donc suivre dans l'idée et dans l'exécution de ces tableaux les regles de la peinture. Une magnifique ordonnance ne fait pas seule un tableau; c'est l'exécution de toutes ses parties prises séparément, et portées à leur perfection, qui en constitue le mérite: sa sagesse répand sur les objets particuliers une beauté proportionnée à la place qu'ils tiennent dans la

distribution générale. Jamais elle ne permet aux parties subordonnées, non-seulement d'effacer les parties dominantes, mais même d'entrer en concurrence avec elles. Si elle place l'amour et les jeux, les grâces et leur mere, à côté de *Jupiter* et d'*Alcmene*, elle se souvient toujours que la force de l'art, et l'ame de l'expression doivent se rapporter au sujet principal; qu'il faut le finir avant que de l'embellir, et que ce qui n'est qu'ornement ne doit jamais l'emporter sur le fonds.

C'est l'économie qui préside au choix des embellissemens; c'est elle qui rejette, avec regret quelquefois, mais toujours avec fermeté, ceux qui sont incompatibles avec son plan. C'est elle qui tient toujours l'attention fixe et invariablement attachée sur l'ensemble et sur l'unité. C'est elle qui fait craindre sans cesse à l'esprit de ressembler dans ses ouvrages à ce monstre imaginé par *Horace* pour faire mieux sentir la nécessité de l'économie; cette tête charmante de la plus belle femme, ce corps emprunté des grâces, qui se termine ridiculement en poisson. C'est elle qui assujettit austerement au choix de l'ordre, qui place exactement chaque chose au lieu qui lui convient, et qui arrange enfin sa disposition générale et particuliere si parfaitement, que celui même qui n'est pas connaisseur, est satisfait, au premier coup-d'oeil, de la beauté de cet

arrangement; de maniere qu'il n'imagine pas que le tableau qu'on lui présente, soit dans la peinture, soit dans la poësie, l'éloquence ou l'histoire, ait pu être disposé autrement.

„ Le fameux *Plutarque* qui traite ses héros „ comme ses lecteurs, suivant *Hamilton*, dans „ ses mémoires du comte de *Gramont*, commence „ la vie des uns comme bon lui semble, et pro- „ mene l'attention des autres sur de curieuses „ antiquités, ou d'agréables traités d'érudition, „ qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

„ *Demetrius*, le preneur de villes, n'était „ pas, à beaucoup près, si grand que son pere „ *Antigonus*, à ce qu'il nous dit; en récompense il „ nous apprend que son pere *Antigonus* n'était „ que son oncle, et tout cela après avoir com- „ mencé sa vie par un abrégé de sa mort. Il fait „ un sommaire de ses divers exploits, de ses „ bonnes et de ses mauvaises qualités, où il fait „ entrer le pauvre *Marc-Antoine* par compassion „ pour ses faiblesses.

„ Dans la vie de *Numa-Pompilius*, il entre en „ matiere par une dissertation sur son précep- „ teur *Pythagore*. Comme il croit qu'on est fort „ en peine de savoir si c'est l'ancien philosophe, „ ou bien un certain *Pythagore*, qui, après avoir „ gagné le prix de la course aux jeux olympi- „ ques, vint à toutes jambes pour lui enseigner „ la philosophie et lui aider à gouverner son

„ royaume, il se tourmente beaucoup pour „ éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Cet auteur aimable, d'une gaieté, d'un esprit et d'une légéreté unique, fait cette critique pour justifier la maniere dont il écrit, et la liberté de s'écarter de l'ordre, tant qu'il le juge à propos. Cet ouvrage, fait pour plaire, n'en a pas besoin en effet, puisqu'on le lit toujours avec un nouveau plaisir, tel qu'il est. Mais si le désordre et la confusion y eussent régné, l'exemple de *Plutarque* n'aurait ni excusé ni justifié cette faute : c'est dans leurs beautés qu'il faut imiter les anciens, et nullement dans leurs défauts; et ceux qui se trouvent dans *Plutarque*, quoique rachetés par le grand spectacle des talens et des vertus des grands hommes, ne sont pas moins des défauts.

Ovide, toujours prodigue de ses richesses, s'est exposé, comme *Plutarque*, au même reproche, uniquement par ostentation d'opulence. Des beautés supérieures embellissent son histoire de *Phaëton*. Parvenu à l'instant décisif, lorsque les chevaux du *Soleil* étant emportés, son char est entraîné à leur gré au milieu des précipices; lorsqu'il faut être précis, rapide, courir à la catastrophe, il donne à son lecteur un traité de géographie complet, une énumération des montagnes de toute la planette de la terre, parce qu'elles sont embrasées par la proximité trop grande des feux du

du *Soleil.* Après l'avoir fait voyager sur les monts Athos, Taurus, Tmole ; sur l'Aeta, l'Hoemus, l'Aetna, le Parnasse, l'Erix, le Cynther, le Rhodope, le Cytheron, le Caucase, l'Ossa, le Pinde, il continue cette digression aussi savante que déplacée, en changeant encore d'objet. Il a le bon esprit de mener ensuite son voyageur excédé de fatigues sur les rives des plus beaux fleuves ; par malheur il ne s'y rafraîchit guere, parce que leurs eaux bouillantes sont presque desséchées. Le Tanaïs, le Pénée, le Caïque, l'Ismene, l'Erimante, le Licornas, le Méandre, l'Eurotas, l'Euphrate, le Gange, le Danube, le Tage, le Rhin, le Pô, le Rhône, le Tibre; j'en passe beaucoup; et il n'en omet aucun. On cherche *Phaëton* prêt à périr dans un char dont il n'est plus maître, on croit le trouver sur ces montagnes, sur le bord de ces fleuves, et l'on est outré avec raison d'avoir fait inutilement des voyages si pénibles.

Virgile, le sage *Virgile*, qui possédait si éminemment le grand art de l'économie, aurait cité trois montagnes et trois fleuves, s'il eût eu la même idée qu'*Ovide :* il semble que ce soit pour ces écarts que *Despreaux* a dit :

Un auteur quelquefois, trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
Fuyez de ces esprits l'abondance stérile,

Et ne vous chargez point d'un détail inutile :
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant,
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Le grand *Rousseau* ne craint point de reprocher à *Ovide* des défauts que le sentiment des beautés de ce poëte lui rendait plus insupportables.

Ovide en vers doux et mélodieux
Sut débrouiller l'histoire de ses dieux,
Trop indulgent au feu de son génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond,
Riche, en un mot, s'il était moins fécond. (*)

L'abrégé chronologique de l'histoire de France a mis la qualité opposée aux défauts dont on vient de parler, dans le plus beau jour. Quelle étendue dans les matieres ! quel discernement dans le choix des faits ! quel intérêt dans leur analyse, et souvent dans leur simple indication !

Tous les souverains de l'Europe et d'une partie de l'Asie, depuis *Pharamond*, tous les grands hommes, tous les arts, toutes les sciences, occupent chacun une place, et l'immensité des matieres peut à peine se concilier avec la petitesse du volume. Malgré cela, tout y est net, clair et agréable. Un éloge unique en caractérise le mérite. Un savant de cette nation policée,

(*) ROUSSEAU. *Epître à* MAROT.

depuis une suite nombreuse de siecles, lorsque nos ancêtres étaient encore barbares, éclairée lorsque l'Europe errait dans les ténebres de l'ignorance, un chinois frappé de la beauté de cet abrégé vient d'entreprendre celui de l'histore immense de sa patrie, sur le plan de M. le président *Hainault.* (1)

Pourquoi ce qui fatigue l'esprit, même en l'attachant par des ornemens superflus, des digressions spirituelles mais déplacées, des épisodes touchans mais qui absorbent le fonds, est-il généralement condamné? uniquement parce qu'il est contre les regles de l'économie. Elle seule possede l'art et la savante magie d'allier ensemble la variété des détails et l'uniformité du fonds; elle seule marque un sage milieu entre le simple et le bas, le noble et le gigantesque, l'outré et le naturel, l'obscur et le diffus, le vrai et le faux. Elle ordonne, elle apprête, elle polit les ornemens sans les affaiblir. L'esprit qu'elle conduit est méthodique, sans contrainte, et se montre facile, aisé et libre même dans l'assujettissement le plus dur. Descriptions, portraits, passions dans leur plus grande force, et dans leurs contrastes les plus opposés, l'économie dispose, embrasse tout; et la perfection du génie

(1) Cette anecdote, aussi singuliere que flatteuse pour les lettres, est tirée du JOURNAL ÉTRANGER 1761, août p. 189.

est de ne la montrer nulle part, en laissant apercevoir par-tout ses heureux effets.

Le fil toujours présent et toujours imperceptible de l'économie régle le passage des récits aux discours, des descriptions aux images, des saillies lumineuses aux grâces vives mais délicates du sentiment. C'est elle qui évite la monotonie des beautés même en les contrastant : assujettissement à l'ordre, liberté dans la narration, variété dans les détails, uniformité dans l'ensemble, le gracieux, le fort, le doux, l'austere, le pitoyable, le féroce, c'est toujours l'économie qui allie et qui unit toutes ces parties différentes : toutes forment chacune un anneau de la chaîne de son mécanisme, cachée sous l'art des transitions, qui menent insensiblement de l'une à l'autre. L'élégance des tours, le charme de l'expression, la pompe de l'harmonie, c'est toujours l'économie qui les emploie : tantôt heureusement avare pour paraître prodigue ; lorsqu'elle aura besoin de richesses, quelquefois indulgente, plus souvent inflexible, toujours sage, toujours attentive à son tout; lorsqu'elle en rassemble les parties, toujours portant à la main le compas de la justesse et de la vérité que le jugement lui a confié. Tout ce que l'on vient de dire ne prouve-t-il pas que l'usage et la disposition de la magnificence du génie et des grâces de l'esprit appartiennent à l'économie, comme

la beauté de l'univers appartient à l'ordre invariable qui y préside ? C'est le moyen dont s'est servi le créateur pour la production du Beau, dont le modele se trouve dans tout ce qui est sorti de ses mains; c'est aussi un des premiers moyens du Goût pour parvenir à l'imitation de ce Beau, toujours l'objet de l'ambition des hommes, et toujours inimitable.

CHAPITRE V.

Il est important d'inspirer aux princes l'amour du Goût.

Et spes et ratio studiorum in Caesare tantum.

JUVEN. Sat. 7 v. 1.

ATTIRER un regard du prince, mériter sa protection, voilà l'espérance des gens de lettres; voilà le point de vue qui les encourage dans les divers travaux de la carriere du Goût.

Les enfans des souverains sont les premiers citoyens de l'Etat, après ceux dont ils tiennent le jour. Destinés au trône, ils doivent être le modele de leur cour, qui sera certainement celui de leurs sujets. Si l'un et l'autre rendent aux sciences et aux arts la justice qui leur est due, les arts et les sciences seront en honneur. S'ils se pardonnent de les mépriser, de les oublier, l'imitation servile du courtisan et du sujet affectera bientôt un mépris et un oubli pareil.

On n'aspire point ici à l'honneur chimérique de donner un traité de l'éducation du prince. Il paraît que l'entreprise d'un peintre qui se vanterait de donner le portrait ressemblant d'un enfant qui ne serait pas encore né, n'offrirait pas plus de témérité.

La différence qui se trouve entre l'humeur, le caractere, les goûts, l'esprit, le jugement, l'imagination, le coeur, est infinie d'un homme à un autre homme. Celle des physionomies est peut-être moins grande. C'est à saisir cette différence que doit s'appliquer avec une étude, un courage, une patience sans bornes, celui qui répond à une nation du maître qui doit la gouverner. Comment veut-on que ce qui convient à l'enfance et à la jeunesse d'un prince, convienne à celle d'un autre ?

Cela ne peut être vrai que pour l'usage des principes généraux de l'éducation. Pour l'application des principes particuliers, il est constant qu'elle doit varier suivant l'espece des sujets, qui est infinie. Combien d'art et de zele pour gagner la confiance, l'estime, l'amitié même d'un éleve souverain ! Le connaître, se connaître soi-même, chercher et saisir les moyens qui conduisent à cette connaissance, voilà par où il faut commencer. Celui qui croira cette connaissance facile, et dans la jeunesse et dans l'âge mûr, est bien peu au fait de la profondeur des mystères du coeur humain.

S'il est une bonne éducation, c'est celle qui se donne par la peinture des talens et des vertus mis en oeuvre dans l'histoire des grands hommes. Il en est une plus usitée, subtile, adroite, métaphysique, dans laquelle le gouverneur

emploie les raisonnemens les plus fins et les plus délicats, et souvent pour dérober la connaissance de ses moeurs.

Avec la premiere de ces éducations, *Plutarque* forma *Trajan*. *Séneque* ne fit avec l'autre qu'un monstre détesté, dont l'exécration seule garantit le nom de l'oubli. *Plutarque* était simple, droit, d'un jugement exquis, sûr et profond; si désintéressé que l'histoire met en doute l'honneur du consulat que plusieurs auteurs assurent lui avoir été conféré par *Trajan*. Sa gloire et sa fortune étaient dans le prince qu'il avait donné à sa patrie.

Séneque au contraire discutait au point de jeter des difficultés, par ses raisonnemens sophistiques, jusque dans l'esprit le plus éloigné du pyrrhonisme. Son art, sous le masque des qualités qu'il affectait sans les avoir, cherchait à cacher le fonds d'une cupidité insatiable (2). L'immensité de ses richesses jette un soupçon terrible sur la pureté de son coeur. Que l'on parcoure l'histoire de l'Europe, on y trouvera peu d'imitateurs du premier: le second en offre dans tous les siecles. Revenons à notre sujet.

Le goût du Beau moral, qui n'est autre

(2) Ce jugement sur un des plus grands hommes de l'antiquité paraît bien severe. L'auteur eut traité peut-être l'instituteur de *Néron* avec moins de rigueur, s'il eût pris en considération les circonstances malheureuses qui trop souvent contrarieut la vertu.

chose que l'amour et la pratique des talens et des vertus, tient immédiatement au goût des beaux arts et à celui des sciences : il en fait la premiere et la plus noble partie. Il n'est point de savant profond, n'importe dans quel genre de science, à qui l'étude et la méditation n'aient découvert la beauté de la vertu morale. Les sciences n'en étouffent le germe, au lieu de le fortifier, que dans les esprits aussi faux que corrompus. Les plus grands génies de l'antiquité, *Socrate*, *Platon*, *Aristote*, n'en sont-ils pas les hommes les plus vertueux ? Qui fut plus versé dans toutes les sciences que le grand évêque d'Hyppone ? qui porta la perfection du christianisme plus loin ? Les esprits justes ont toujours regardé chaque objet du Beau, chaque Goût en particulier, comme une branche du Beau et du Goût universel, qui tient à une tige commune dont le Beau dans les moeurs fait le plus précieux ornement.

Une des premieres occupations de ceux qui président à l'éducation des princes, doit donc être de leur inspirer l'amour du Goût en général; il s'acquiert, il se perfectionne par la lecture, source naturelle des réflexions.

Quand l'Histoire serait inutile aux autres hommes, disait feu M. *Bossuet* à son auguste éleve, il faudrait la faire lire aux princes. On peut joindre à cette lecture celle des poëmes

héroïques qui peignent les vices et les vertus avec les couleurs qui en inspirent l'amour ou la haine.

La faiblesse et l'intérêt plient le favori à toutes les inclinations du souverain : vicieuses, il les excuse, il les autorise, il les défend. Si la crainte n'enchaîne pas la franchise courageuse de ces esprits vrais qui croiraient déshonorer leur caractere par cette bassesse, les grâces, les dignités peuvent en les corrompant obtenir leur silence.

Dans le conseil supérieur d'une république, le méchant est contenu par l'homme de bien. On n'oserait en plein sénat se refuser à un avis sage, noble et honnête. Un roi gouverne et conduit à son gré son conseil, ou plutôt il l'est lui seul. (*)

Les livres parlent toujours à un prince devant qui se taisent les vertus et les lois. Rien ne saurait altérer la vérité consignée dans leur dépôt. Ce sont autant de miroirs qui montrent à ceux qui les regardent les objets tels qu'ils sont. La vérité des images qu'ils représentent est au-dessus de la corruption. Le beau, l'odieux dans les moeurs et dans le gouvernement y sont peints avec la même fidélité.

Néron et *Titus* se voient également dans

(*) *Consilioque malus regitur meliore senator,*
Rex consultores sed regit ipse suos.
THOM. MORUS, *in epigram.*

cette glace incorruptible. Quel bonheur, pour les princes qui leur ressemblent, de pouvoir perfectionner leurs vertus ou corriger leurs vices, par la considération de ces grands tableaux! Quelle ressource pour les peuples soumis à leur empire, qui comptent leurs jours par leurs bienfaits ou par leurs cruautés, en bénissant ou en maudissant leurs regnes!

Que l'on jette les yeux sur le beau discours de *Burrhus* à *Néron;* quel effet ce morceau pathétique ne doit-il pas produire sur le coeur d'un prince prêt à s'engager, ou déja engagé dans les sentiers de la tyrannie!

C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître;
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zele
De ses amis tout prêts à prendre sa querelle;
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui même après leur mort auront des successeurs.
Vous alumez un feu qui ne pourra s'éteindre;
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience

Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô Ciel, les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même,
Partout en ce moment on me bénit, on m'aime;
On ne voit plus le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend plus nommer;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler partout les coeurs à mon passage!
Tels étaient vos plaisirs; quel changement ô Dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à l'arrêt d'un coupable;
Vous resistiez, Seigneur, à leur sévérité;
Votre coeur s'accusait de trop de cruauté;
Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire.
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
La mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire:
Me voilà prêt, Seigneur; avant que de partir,
Faites percer ce coeur qui n'y peut consentir,
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur;
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frere, oubliez dans ses bras, &c,

Qu'un autre *Néron* regne, qui lui parlera avec cette force? L'ambition, l'intérêt et les

passions de ceux qui composent le conseil des princes les y suivent toujours. Quand la cour des mauvais princes n'a-t-elle pas été complice de leurs égaremens ?

Les livres, dépositaires des exemples et de la sagesse des morts, offrent des conseils dégagés de cette corruption. Ce n'est que par l'amour du Goût qu'un prince peut s'approprier les richesses qu'ils renferment.

S'il se livre à la futilité d'une cour occupée à lui dérober les plus indispensables devoirs du trône, les arts, les sciences, les talens, les moeurs, les vertus, toute cette force d'un état politique tombera bientôt en décadence.

Le Goût sans gloire et sans crédit ne tardera pas à se venger de cet oubli. Son ressentiment s'étend bien au-delà de la profession des lettres, des sciences et des arts. Le Goût de la science de la guerre, qui fait le général d'armée, le Goût de l'étude des hommes, et de l'art de les gouverner, qui fait le ministre; le Goût de la connaissance du droit politique, civil, et du droit des gens, qui fait le négociateur; toutes ces especes de Goût partageront le ressentiment de l'offense qu'on leur fait : car le Goût est un dans son essence, et il embrasse un tout : que la faiblesse de l'esprit des hommes le divise en autant de parties que l'ordonne leur attrait particulier, son unité essentielle n'en est pas moins inaltérable.

Si les princes s'imaginent que cette vengeance coûte de grands efforts, il sont dans l'erreur : elle est aussi facile que naturelle. Que l'Angleterre, si l'on veut, contraigne les gens de goût à s'expatrier, la France, l'Espagne, l'Italie, les états du nord les inviteront à choisir dans leur sein une patrie plus heureuse et plus équitable. Il n'est point de puissance éclairée qui ne tende les bras à leurs malheurs. Que le Goût exilé accepte ses offres, tout rentre dans l'ordre; d'un côté il est rétabli dans ses droits; de l'autre son ingrate patrie, et ceux qui la gouvernent, sont privés de son secours; ils sont punis; et jamais la punition que leur fait subir cet exil n'est plus forte que lorsque ceux qui la souffrent ne la sentent pas.

Pour prévenir des malheurs qui enrichissent l'étranger en appauvrissant la patrie, il est donc nécessaire d'inspirer aux princes l'estime et l'amour des sciences et des arts. Sitôt que le souverain prouvera par sa conduite qu'il est convaincu de cette nécessité, les courtisans, fidelles à son exemple, marcheront à l'envi sur ses pas. Quelle multitude d'avantages il en résultera pour une nation gouvernée avec cette sagesse ! Un coup-d'oeil sur les plus beaux siecles qui se soient écoulés en fournira la preuve.

La nature suit dans les mêmes procédés un ordre varié, souvent impénétrable à nos recher-

ches, il n'en est pas moins certain. Stérile assez souvent pendant plusieurs siecles, elle se plaît à faire voir dans d'autres toutes les richesses de sa fécondité. Une foule de génies célebres dans les sciences, les talens, les arts et les vertus, naissent quelquefois à la même époque. Les regnes des grands souverains sont les regnes des philosophes; les victoires qui ont soumis les nations les plus belliqueuses servent d'époques aux chefs-d'oeuvres de l'esprit humain, comme ces chefs-d'oeuvres en servent à leur tour à ces événemens mémorables. Peut-être tous ces dons rares, qui font le grand homme dans tous les genres, sont-ils unis par une chaîne imperceptible pour nous, dont la nature seule connaît les rapports et le secret.

Parcourons les deux plus beaux siecles de l'ancienne Grece. *Themistocle*, *Aristide*, *Alcibiade*, *Epaminondas*, *Philippe*, *Alexandre* son fils y paraissent presque en même temps sur la scène de l'univers où chacun d'eux joue le plus grand rôle. Naissent en même temps ces historiens fameux dont la plume a consacré leurs exploits à l'immortalité. *Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon*, se succedent par une espece d'arrangement concerté par la nature pour continuer leurs histoires. Jamais des plumes plus belles n'ont transmis à la postérité des faits plus mémorables. Les victoires de Marathon, de Salamine, de Platée, de Leuctres, fourniront dans tous les temps des spectacles admirables.

Socrate, *Platon*, *Aristote* apprirent alors aux hommes à penser, à raisonner, à se connaître et à se perfectionner.

L'éloquence ne fut pas moins heureuse que l'histoire et la philosophie. *Démostene*, son pere et son modele, fit connaître alors ce que peut sur les hommes l'art de penser, de parler et de persuader.

A qui les jours immortels de la Grece doivent-ils l'admiration qu'ils inspirent encore aujourd'hui, sinon au seul concours de tous les talens et de toutes les vertus !

Auguste n'ayant d'intimité dans sa cour qu'avec *Mécene*, protecteur de *Virgile*, d'*Horace* et de tout ce qui excellait de son temps, donna à l'Italie et au monde entier le spectacle que la Grece lui avait donné.

Charles-Quint se serait immortalisé par ses égards pour les arts et les sciences, s'il n'avait pas eu une infinité d'autres droits à l'immortalité. *Le Titien*, traitant en sa présence un sujet de son art, laissa tomber son pinceau ; l'empereur le ramassa. Les courtisans qu'il avait avec lui s'en étonnerent. „ Ne sentez-vous pas, leur dit ce „ prince, que je puis faire autant de grands qu'il „ me plaira, et plus grands que vous si je le „ veux, et que Dieu seul peut faire un *Titien*?

Louis XIV, écrivant au pere du grand *Bossuet*, pour le complimenter sur la gloire et le bonheur d'avoir

d'avoir donné à la France un génie si sublime, n'est pas moins admirable.

La justice que ce prince rendait à tous les hommes célebres, n'importe dans quel genre, était la même. Son génie fixait l'attention de ses ministres sur tout. Il appelait l'étranger ; et ses bienfaits, et les distinctions qu'il lui accordait, lui faisaient chérir le souverain qu'il s'était donné. La France devint sous son regne le centre de tous les arts et de toutes les sciences. Quelle émulation des soins si nobles durent-ils donner à ceux qui les professaient ! quelle quantité d'hommes immortels n'ont-ils pas produits !

On peut conclure de ce peu de réflexions, sur l'effet de l'amour du Goût dans les princes, que si Paris fut sous *Louis XIV* ce qu'était Rome sous *Auguste*, cette capitale de la France ne dut une gloire si rare qu'à la passion du Beau, unique objet du Goût supérieur dont ce grand prince fut toujours animé.

L'éloquence des paroles
N'est que l'art ingénieux
D'amuser nos sens frivoles
Par des tours harmonieux :
Pour rendre un peuple traitable,
Vertueux, sage, équitable,
Ami du ciel et des lois,
L'éloquence véritable
Est l'exemple des grands rois. (*)

(*) ROUSSEAU, *à l'impératrice* AMELIE.

Détournons les yeux de la honte et de l'ignorance dans lesquelles les regnes des princes barbares ont plongé leurs états. Que l'on ne croie pas au reste que l'Europe soit la seule partie du monde qui ait été affligée par ces anarchies déplorables : l'homme est le même par-tout.

J'ouvre l'histoire de la Chine, j'y vois un empereur (*) dont le despotisme, jaloux de tout ce qui pouvait balancer sa gloire, ose et fait plus contre le Goût que tout ce qu'ont imaginé les Européens les plus barbares. Des empereurs ses ancêtres avaient gouverné avec autant de sagesse que de distinction. Une suite innombrable de siecles écoulés avant son regne, offrait, dans les fastes de l'histoire, une foule de modeles pour les arts et les sciences. Il craignit que la gloire de ses prédécesseurs n'offusquât la sienne. Cet insensé rendit un édit par lequel il fut ordonné de brûler tous les livres qui avaient paru avant lui. Ceux de *Confusius* subirent le même sort. Sa cruauté n'excepta que les ouvrages qui traitaient de la médecine et de l'architecture. Ainsi l'on vit un autre extravagant chercher l'immortalité par l'incendie du plus beau temple de l'univers. Quel fruit l'un et l'autre en ont-ils retiré ? l'indignation et l'horreur du genre humain, à qui ils ont enlevé des connaissances

(*) CHIHOANGTHI.

et des beautés qui peut-être ne lui seront jamais rendues.

Il suffit donc à ceux qui sont chargés de l'éducation des princes, de leur développer les détails de ce parallele, ce qui n'appartient point à cet ouvrage. La mémoire des souverains ennemis et destructeurs du Goût, est détestée chez toutes les nations. Le nom des souverains, restaurateurs, peres et protecteurs du Goût, sera adoré par toutes les générations, et par tous les peuples chez lesquels il parviendra. Si leurs éleves balancent dans le choix des modeles, malheur aux peuples sur lesquels ils régneront !

CHAPITRE VI.

Sur la Critique.

Sunt, quos genus hoc minime juvat; utpote plures
Culpari dignos. . . . . . .

HORAT. Lib. I. Sat. 4. *v.* 24.

CELUI qui prononce avec justice et capacité sur les ouvrages de son siecle, en éclairant avec le flambeau de la vérité les beautés et les défauts, est au Beau et au Goût ce qu'était à Rome, dans la beauté de ses moeurs, un censeur digne de sa place. On murmura sans doute contre l'exercice de cette respectable magistrature : mais d'où venaient ces murmures ? uniquement de ceux qui méritaient sa sévérité.

La critique est une espece d'office littéraire qui exerce la police sur les sciences et sur les arts. Cette charge étant délicate et difficile, peu de personnes osent y aspirer. Mais lorsque quelqu'un en remplit les fonctions avec le suffrage du public, il est incontestable qu'il est dépositaire de la puissance et de l'autorité du Goût.

On appelle puissance le droit de punir avec rigueur, et même avec ignominie, s'il est nécessaire. On appelle autorité l'usage modéré de cette puissance, qui corrige, mais qui encourage.

Ainsi lorsqu'un ouvrage, ayant été examiné avec les lumieres et l'impartialité que l'on suppose nécessairement au critique, est condamné en entier, parce qu'il mérite de l'être, le censeur littéraire n'est que juste en publiant la sentence qu'il a prononcée contre lui. Il doit dans ces cas exercer toute sa sévérité; c'est à sa fermeté à éloigner pour jamais de la carriere du Goût un esprit plus faible que superbe, qui, après être tombé honteusement aux premiers pas de la course, ne se releve ordinairement que pour faire de nouvelles chutes.

Il est d'autres productions où de grands défauts mêlés avec de grandes beautés tiennent pour ainsi dire l'esprit suspendu. On blâme, on approuve, on admire, on rejette; le jugement flotte entre l'éloge et la censure; l'opposition des sentimens excités dans l'ame, par ce qu'on entend ou ce qu'on lit, laisse à peine la liberté de se décider.

C'est alors que le critique doit faire preuve d'équité; il est de son devoir de rendre les fautes si sensibles qu'elles ne puissent échapper, et de mettre également les beautés de l'ouvrage dans le jour le plus propre à animer l'auteur. Si le fiel de la causticité, et la noirceur de l'épigramme entrent dans l'analyse, le public indigné reprenant l'autorité des lois du Goût, qui réside souverainement dans ses suffrages, fera retomber

sur le censeur injuste le ridicule dont il veut couvrir un talent qui mérite plus d'indulgence que de rigueur.

Un homme bien né, n'importe à quelle partie des sciences il se consacre, doit toujours se ressouvenir qu'il est homme, et qu'il vit avec des hommes. Les instructions, présentées avec des ménagemens, ne sont souvent que le recueil des jugemens du public; elles font seules l'exercice des lois du Goût, et le public équitable n'a jamais séparé l'éloge de la censure, lorsqu'il a prononcé sur des ouvrages dignes de l'un et de l'autre.

Longin commence son traité du Sublime par la critique d'un auteur qui avait écrit sur la même matiere. Il fait voir en peu de mots que cet écrivain a omis beaucoup de choses dont il devait parler, et que dans celles qu'il a traitées, son style est fort au-dessous de la dignité et de l'élévation de son sujet. „ Après tout, ajoute-t-il „ en finissant, cet auteur n'est peut-être pas „ tant à reprendre pour ses fautes, qu'il est à „ louer pour son travail, et pour le désir qu'il „ a eu de bien faire.

Voilà le modèle du critique, qui ne doit jamais oublier la proportion qu'il est de son devoir de mettre entre les fautes et les peines.

Donner au public un ouvrage sans fonds, sans ordre, sans intérêt, sans pensées, sans expres-

sions, sans style, c'est commettre un attentat contre les lois du Goût. Celui qui en est coupable mérite certainement une punition. Il se plaindra, il éclatera, peut-être sa sensibilité s'exhalera-t-elle en libelles contre le censeur : „ ce n'est „ qu'avec le temps que la réflexion nous con- „ vainc de la vérité des traits qui nous bles- „ sent. (*) „ Ce temps arrivera, et celui dont l'amour propre jetait les hauts cris, conviendra alors le premier de l'équité des arrêts qui ont été prononcés contre lui.

Mais lorsqu'à travers les nuages de quelques défauts, un ouvrage annonce un esprit saillant et lumineux, une imagination hardie et féconde, un génie mâle et vigoureux, le public a toujours reconnu dans ces essais un sujet rare et précieux. Il est donc important de lui donner plus d'espérance que de crainte, et de lui montrer dans un éloignement, qu'il se flatte lui-même de franchir, la palme qu'on lui refuse. Ne serait-il pas de la derniere injustice de punir un esprit de cette nature à la derniere rigueur, et de le confondre avec le littérateur insipide, frivole et sans aucun germe de talent ?

Les voies extrêmes sont toujours dangereuses. La critique a été établie pour contenir et réformer

. . . . (*) *Tarde quae credita laedunt*
Credimus. . . . . .

OVID. *in epist. Phyll. ad Demoph. v.* 9.

les abus qui se glisseraient sans elle dans toutes les parties du Goût. Mais on ne peut user, avec trop de circonspection, des moyens établis pour conduire des hommes libres, qui s'engagent par choix dans la carriere des arts et des sciences. Sans cela les esprits s'accoutument et se familiarisent avec les peines; il arrive alors que le ressort du gouvernement littéraire s'use par ces grands coups trop souvent répétés, comme celui du gouvernement politique, lorsqu'il inflige de grandes peines à de petites fautes. L'art du critique, ainsi que celui du gouvernement, est d'attacher une grande crainte à une faute médiocre.

Quel spectacle ridicule donnerent à l'Italie les fureurs de l'académie de Florence, contre le poëme de la Jérusalem délivrée ! Les plus beaux esprits prirent parti dans cette querelle odieuse. Une espece de transport au cerveau était le symptôme de cette maladie épidémique. Tout ce qui était sorti de plus parfait de la plume du *Tasse* y était attaqué. L'aveuglement de ses ennemis persuada à leurs partisans qu'ils avilissaient ces beautés supérieures, parce qu'ils croyaient les avilir. Un sas redoutable, par lequel on séparait le son de la farine, était la devise de l'académie. Le *Salviati*, son sécretaire, l'agitait si continuellement et avec tant de violence que le mérite d'un des plus beaux poëmes qui aient été faits se réduisait presqu'à rien.

Que résulta-t-il de ces débats? un déshonneur réel pour tout le parti. L'homme frivole et superficiel s'en amusa ; il imaginait s'élever à mesure que l'on voulait abaisser le *Tasse*. L'envieux, stérile et sombre, en triompha. L'honnêteté des gens de lettres, dont la probité égalait les talens, en gémit. La fable d'Apollon et du Critique, semble marquer l'événement de cette partialité factieuse. (*)

Ce dieu lui ordonna de séparer la paille d'un grand tas de blé qui n'était pas vanné. Le critique en étant venu à bout, avec un travail infini, le dieu lui dit; je vous donne pour récompense la paille.

Le sort de la ligue contre la Jérusalem délivrée fut à peu près le même; comme elle n'avait que la chaleur d'une faction, son feu s'éteignit à mesure que le sang froid prit la place de l'emportement. Les yeux s'ouvrirent alors, et chacun rougit. Toute l'Italie avait été infectée de libelles contre le *Tasse*, et contre ses ouvrages. Le souverain pontife jugea à propos de lui faire une réparation authentique. Rome vit avec plaisir les préparatifs d'un triomphe pompeux ordonné pour le poëte persécuté. Il y vint pour recevoir la couronne qui lui avait été décernée; il y mourut avant le jour de sa gloire, qui eut surpassé ses malheurs, s'il avait vécu.

(*) *Oeuvres de* BOCATELLI.

Malgré la différence de la pompe triomphale, dont le peuple Romain honorait les grandes victoires de ses généraux, cette conduite parut à l'Europe digne de l'ancienne Rome. Ainsi les juges équitables ont toujours tendu une main généreuse aux talens persécutés. L'aigle apprend lui-même à ses aiglons à fixer le soleil, en les approchant par degrés de ses rayons.

Les grands maîtres font plus : lorsque la supériorité de génie les autorise à sortir des regles, ils ne balancent pas à en accorder la dispense.

La critique en les imitant suivra les principes de gouvernement le plus sage. Il a toujours prouvé par sa conduite, qu'il est plus dangereux de s'exposer à perdre un grand homme en l'humiliant, que de se tromper en récompensant, par des distinctions prématurées, les espérances extraordinaires qu'il donne. Le premier danger est celui de la grandeur, qui sait hasarder peu, dans la vue d'avoir beaucoup ; le second est celui de la faiblesse de l'orgueil, qui perd souvent tout, parce qu'elle ne veut rien risquer.

C'est par ces grandes vues qu'un critique sensé doit exercer sa place. Que ce soit au reste un ouvrage mauvais, médiocre ou excellent, dont ses analyses offrent l'extrait, il doit toujours songer que les talens de l'esprit se rapportent naturellement au bien de la société. Il est donc

essentiel, pour remplir cette destination primitive, qu'ils soient guidés par les qualités du coeur. Livrer un auteur à l'envie, à la malignité, à la vengeance, à l'oubli ou au mépris, le plus cruel de tous, c'est prostituer le talent de la critique à un usage immédiatement contraire à sa destination. S'il est un goût qui tolere ces abus, il est du moins constant que c'est celui qui est le plus opposé aux progrès des lettres et des arts, ainsi qu'à la beauté du coeur. Peut-on nier que l'usage le plus pernicieux d'un talent, soit celui qui fait servir au malheur des talens et de la société ce qui devrait contribuer à leur bonheur ?

Que la finesse, la légéreté, l'enjouement soient semés dans les réflexions critiques, pour en animer la sécheresse; que l'on use même, si l'on veut, de l'ironie, mais avec sobriété : rien de mieux. Il faut une critique; c'est le flambeau des arts et des sciences; elle leur est indispensablement nécessaire; mais il faut éclairer, non pas aveugler; instruire en amusant, et n'exercer la derniere rigueur qu'à la derniere extrêmité. Elle n'est placée que lorsqu'elle tombe sur ceux qui, ne méritant aucune indulgence, ont l'imbécille vanité de vouloir persuader, en s'obstinant à forcer les barrieres du Goût, qu'ils n'en ont pas besoin.

Au reste, quelque façon de prononcer que

préfere le critique, il ne doit jamais perdre de vue son premier devoir: il consiste, avant tout, à conserver la justesse dans les pensées, l'élégance dans le style, la pureté dans le langage.

C'est par ces grandes vues que M. l'abbé d'*Olivet* a donné un ouvrage, uniquement pour faire connaître les fautes que M. *Racine* a faites contre la grammaire.

Feu M. l'abbé *Desfontaines* usa de la même sévérité contre un ouvrage qui fut reçu du public avec la plus grande faveur. L'intérêt de cette histoire, qui conciliait à l'auteur l'amour et le respect de toute la France, n'arrêta point le critique. C'était la vie de M. de *Turenne*, et elle était faite par un étranger, qui avait la réputation de posséder la langue française dans toute sa beauté. Son jugement jouissait de la même estime.

Le critique, rendant compte de cet ouvrage, fit voir qu'il n'était pas, à beaucoup près, exempt de fautes contre le jugement, encore moins de fautes de grammaire. Lors même qu'il juge indispensable de rendre à l'auteur une justice flatteuse, il y met des correctifs. „ Si la „ plupart de ses réflexions, dit-il, ont un air „ affecté, qui sent le roman, ou l'éloge acadé- „ mique, elles sont au fonds pour la plupart „ ingénieuses et solides, et ne sont défectueuses „ que par la forme.

Poursuivre avec ce zele les partisans même du Goût, jusque dans son sanctuaire, lorsqu'ils se méprennent au choix de leurs offrandes, c'est mériter le nom glorieux de défenseur, de vengeur du Goût.

Sans cette attention, que deviendrait la jeunesse, et cette foule d'écrivains dans lesquels on reconnaît le modele d'après lequel leurs écrits sont calqués ? Ils seraient exposés à confondre dans leur imitation les défauts avec les beautés, et se croiraient justifiés par la célébrité de leur original.

Voilà les inconvéniens dans lesquels la sagesse du critique doit empêcher que ne tombe le Goût. Sa science est de distinguer avec évidence la nature de l'art; la simplicité de l'affectation; le colifichet de l'élégance; le grand du gigantesque; le sublime de l'outré puéril; en un mot le Beau exact, régulier, réel, de toutes ces apparences trompeuses qui n'en ont que le masque.

On ne saurait mieux terminer ce chapitre, que par une belle maxime de feu M. le président de *Montesquieu*. „ La charité que l'on exerce „ envers les autres est charité pour soi-même. Ce fameux précepteur du genre humain a passé de la théorie de ce sentiment à sa pratique. Obligé de réfuter, presque dans son entier, un ouvrage qui avait du rapport avec celui qu'il nous a

laissé sur les lois féodales des Francs, il finit ainsi cette réfutation nécessaire.

„ Le public ne doit pas oublier qu'il est rede-
„ vable à M. l'abbé du *Bos* de plusieurs com-
„ positions excellentes : c'est sur ces beaux
„ ouvrages qu'il doit le juger, et non pas sur
„ celui-ci. M. l'abbé du *Bos* y est tombé dans
„ de grandes fautes, parce qu'il a plus eu devant
„ les yeux M. de *Boullainvilliers* que son sujet.
„ Je ne tirerai de toutes mes critiques que cette
„ réflexion : si un grand homme a erré, que ne
„ dois-je pas craindre ? (*)

Puissent les critiques, en remplissant leur devoir, réunir l'honnête homme, l'homme du monde, et le savant, à l'exemple d'un si beau modele! Leur fidélité à le suivre leur donnera bien plus de considération que les conseils des méchans, qu'ils croient quelquefois, plus que le sentiment de l'honnêteté naturelle.

Que leur équité, toujours vierge, ne s'écarte jamais des regles du Goût. Que les ouvrages mêlés de beautés et de défauts s'y épurent, comme les métaux dans le creuset, mais qu'ils n'y soient pas anéantis. Que le désir de plaire n'y marche jamais qu'à la suite de l'amour et de l'exemple des moeurs.

Que sa sagesse, loin de séparer les arts, les

(*) *Esprit des lois. Liv.* 30, *chap.* 25.

sciences et les talens, de la vertu, les unisse toujours; qu'il s'applique à prouver à l'esprit, et à faire sentir au coeur, qu'ils ne sont jamais plus beaux que lorsqu'ils offrent cette union. Fortifier l'ame, l'embellir, en éclairant et en amusant l'esprit, n'est-ce pas un bonheur pour le critique de pouvoir embrasser de si grands objets?

L'ART

L'ART
DE SENTIR
ET DE JUGER
EN MATIERE DE GOUT.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut mesurer la proportion de son goût avec celle de ses talens.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, aequam
Viribus, et versate diu, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri. . . . .

HORAT. de Art. poet. v. 37.

PASSONS de la considération des moyens du Goût à celle de ses effets. Le premier devoir que le jugement impose au Goût, est de connaître la proportion qui se trouve entre les objets auxquels ils s'attache, et ses facultés; le second, de

ne préférer jamais des sujets au-dessus de ses facultés. L'effet supposant nécessairement la cause, se conduire avec cette sagesse, c'est déja faire preuve de goût.

Despréaux empruntant le texte d'*Horace*, qu'il ne fait que rendre en français, recommande expressément cette attention à tous ceux qui se livrent à l'amour et à l'étude des belles lettres.

O vous qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carriere épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer;
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.

Il est des talens que la nature annonce avec tant d'éclat que l'on ne saurait ni s'y méprendre, ni s'y refuser : talens dangereux qui, tyrannisant celui qui les possede, ne servent trop souvent qu'au malheur de sa vie, s'ils ne sont pas guidés par une sagesse inflexible.

Tel était le talent d'*Ovide* pour la poësie; il lui sacrifia tout, jusqu'au désir de suivre les conseils d'un pere éclairé, qu'il aimait et qu'il respectait. Ce pere sage, uniquement occupé de ce goût despotique, et redoutant avec raison l'empire qu'il prenait sur son fils, lui en représentait ainsi les dangers.

„ (*) Pourquoi vous abandonner à un talent „ frivole ? Le grand *Homere* lui-même est mort „ sans fortune. Ces réflexions, dit-il, me „ touchaient, j'abandonnais, je fuyais l'Hélicon, „ et je prenais la résolution de ne plus écrire „ qu'en prose. Lors même que je ne souhaitais „ que cela, que je m'en occupais uniquement, „ les mots se rangeaient d'eux-mêmes à la „ mesure de la poësie, et ce n'était que des vers „ que je faisais.

Le Tasse reçut de la nature le même don; sa premiere jeunesse fut marquée par des succès poëtiques, dont l'âge mûr du plus grand poëte se serait fait honneur. Ce don était assez rare, tel qu'il était, pour se passer de l'exagération qu'ont employée ses historiens, dans le dessein de le faire paraître plus admirable encore. Ils lui font produire des chefs-d'oeuvres dans un âge trop faible pour que l'ame puisse déployer toutes ses forces.

Il était donc permis, dans toute la rigueur des regles, à ces deux hommes extraordinaires, de se livrer tout entiers à la poësie; ils l'ont fait,

(*) *Saepe pater dixit : studium quid inutile tentas ?*
Mæonides nullas ipse reliquit opes.
Motus eram dictis, totoque Helicone relicto
Scribere conabar verba soluta modis;
Sponte sua carmen numeros veniebat ad aptos,
Et quod tentabam scribere versus erat.

OVID. *Trist. lib.* 4. *eleg.* 10.

et leurs ouvrages vivront à jamais dans le monde littéraire.

Cette gloire leur a coûté bien cher; le bonheur de leur vie, consacrée par leur talent même aux infortunes les plus cruelles, en a été le prix. L'aveuglement de la jeunesse sépare l'effet de la cause; elle part du même principe, et ne voit dans le poëte romain que la faveur dont il jouit à la cour d'*Auguste*, et dans le poëte italien, que les préparatifs du triomphe qui lui fut décerné à Rome.

Il faudrait, avant tout, considérer si l'on a les moyens d'aspirer à la même fin, même en n'envisageant que ce qu'elle a de flatteur. Mais la séduction ne permet pas de le faire. On prend la mesure des vers pour la poësie; le délire des idées pour le génie; la passion, la fureur, pour le talent. Ainsi d'après une contradiction sensible, on prétend arriver, par le bouleversement ou l'ignorance des principes, à un but que l'on n'atteint jamais que par leur connaissance et leur pratique.

De ces premiers écarts on se jette avec confiance dans de plus grands. On fait des fautes, on s'y accoutume, on se perd, et l'on ne veut jamais avoir la bonne foi de sentir que l'on se trompe. Il n'est point de défaut que cet aveuglement ne cherche à excuser; si l'on se livre à des idées gigantesques, à des expressions ampoulées, à des

pensées qui n'ont l'apparence du Beau, que parce qu'elles sont outrées, on veut, on croit se justifier, en disant : „ (*) Les poëtes comme les „ peintres, n'ont-ils pas eu de tout temps „ le droit de donner un libre essor à leur „ imagination ? „

Horace après avoir accordé ce qui est dû à la licence heureuse et hardie du bel esprit, en marque sur le champ les bornes. „ Il est vrai, „ nous nous demandons, et nous accordons en „ cela les uns et les autres la même indulgence; „ mais cette liberté ne doit point aller jusqu'à „ faire un composé monstrueux, en accou-„ plant des animaux domestiques et des „ animaux sauvages, des oiseaux et des ser-„ pens, des agneaux et des tigres.

Si, forcé dans ses derniers retranchemens, l'amour propre ne peut se justifier, on s'excuse encore en disant : „ (**) Le grand *Homere* n'a-t-il „ pas aussi ses momens de sommeil? „ et l'on supprime également le correctif que met *Horace*

. . . . . (*) *Pictoribus atque poetis*
Quid libet audendi semper fuit aequa potestas
Scimus, et hanc veniam petimusque, damusque vicissim;
Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus, jungantur tigribus agni.
HORAT. *de Art. poet. v.* 9.

. . . . (**) *quandoque bonus dormitat Homerus;*
Verum operi longo fas est obrepere somnum.
HORAT. *de Arte poet. v.* 359.

à cette réflexion : „ Il est vrai, mais ce n'est que „ dans un ouvrage d'une aussi grande étendue „ qu'ils sont excusables.

La jeunesse ne voit dans les tableaux de ses erreurs que ce qui la flatte. Elle lit, elle récite avec une espece d'ivresse ces vers de l'Empyrée, dans la célebre piece de la Métromanie.

Que la fortune donc me soit mere ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre,
Pour client la vertu, pour lois la vérité,
Et pour juge mon siecle et la postérité.
. . . .
Infortuné, je touche à mon cinquieme lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre;
On m'ignore, et je rampe encor à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux.

Que l'on tourne la médaille, on verra la brusque franchise de *Baliveau* répondre à ces v sions poëtiques.

Quelle étrange manie! Eh, dis-moi, misérable,
A de si grands esprits te crois-tu comparable,
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut ou les atteindre ou ramper à jamais ?
. . . .
Va subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer. (*)

(*) Oeuvres de M. PIRON, *tome* 3, *acte* 3, *scene* 7 *de la Métro an ie.*

L'objet de l'auteur dans cet ouvrage, d'un comique saillant, gai, spirituel, neuf, aisé, naturel, était d'exclure du Parnasse tous ces demi-talens qui en imposent à l'amour propre : étrange contradiction entre l'effet et l'intention; le succès de cette piece, soutenu depuis si long-temps, a fait désirer la même gloire à une multitude de prosélytes, qui n'auraient peut-être jamais rien donné au théâtre, sans elle. Mais quel comique a été couronné des mêmes lauriers?

Dans les arts et dans les sciences, il est donc important, avant tout, de se dégager du charme des séductions. Sans cette précaution, l'esprit le plus heureux et le plus brillant, celui qui possede le plus de connaissances, tombe dans des fautes plus grossieres que l'ignorance même.

Que l'homme universel existe, on pourrait le nier, et on ne l'accordera jamais qu'en soutenant sa rareté; cela étant, il faut donc en revenir au partage des talens, qui se voit dans la société. Un attrait particulier en fait préférer un qui plaît plus que les autres; et généralement tout ce qui n'est pas analogue à ce plaisir touche peu. Mais en supposant même ce talent bien décidé, on ne suit qu'un guide incertain, si l'on ne sait pas en faire usage.

C'est l'amour, la passion du Goût qui doit animer l'esprit par l'émulation et le désir de la gloire, cela est constant; mais il ne l'est pas

moins, qu'il n'appartient qu'au jugement de décider de la mesure du Goût, qui n'est rien autre chose que le plus ou le moins d'aptitude et de capacité pour l'espece d'art ou de science que l'on embrasse. Manquer de s'en assurer, en les constatant par l'examen rigoureux de la bonne foi, c'est renoncer à tous les succès que l'on pourrait se promettre, si l'on prenait ces mesures indispensables. Veut-on en voir la preuve ?

Un homme naît avec une imagination riche et heureuse; il s'est rendu maître de tous les trésors de la poësie. La nature, sous quelque point de vue qu'il la représente, s'anime et s'embellit sous son pinceau.

Des êtres imaginaires peuplent à sa voix toutes les parties de l'univers, tous les élémens. Son art peint une société délicieuse dans le désert le plus sauvage, et dans l'antre le plus solitaire. Partout s'offrent des divinités pour lesquelles tout gazon est un autel, tout sentiment un hommage. Dans la douceur de ces illusions, l'ame jouissant avec tranquillité de son élévation, vit avec une rapidité inconcevable.

Peint-il la nuit ? une déesse y préside.

La nuit d'un voile obscur couvrait encor les airs,
Et la seule Diane éclairait l'univers. (*)

(*) ROUSSEAU, *Cant. de Céphale.*

Le soleil est-il prêt à se lever, une autre déesse en annonce le retour.

L'Aurore aux cheveux d'or, au visage de roses. (*)

Conduit-il son lecteur au pied d'un rocher d'où coule une fontaine ? la terre couverte de mousse, de lierre, de fleurs agrestes, et couronnée d'un berceau de verdure, y forme dans une grotte charmante la retraite d'une nymphe. Tandis qu'elle regarde couler ses ondes, négligemment appuyée sur l'urne qui les répand, les oiseaux enchantent son loisir par leur ramage. Les Naïades se baignent dans les ruisseaux que forme son cours, elles y arrivent avec empressement, elles ne peuvent s'en éloigner. Les regards avides des satyres cachés dans l'épaisseur des bois, épient l'instant de surprendre les beautés que la pudeur timide leur dérobe.

Pan, Diane, Apollon, les faunes, les sylvains,
Peuplent par-tout les bois, les vergers, les campagnes.
Le ville est le séjour des profanes humains,
Les dieux habitent les montagnes.
C'est là que l'homme apprend leurs mysteres secrets,
Et que contre le sort munissant sa faiblesse,
Il jouit de lui-même, et s'abreuve à longs traits
Dans les sources de la sagesse. (**)

Quelles images ! quel charme ! la poësie et

(*) REGNIER. *Epit. au Roi.*
(**) ROUSSEAU. *Ode à M. D. C.*

la peinture ne nous en peuvent assez présenter lorsqu'elles sont si agréables. Mais qu'arrive-t-il? ceux qui en enrichissent la société, n'ayant jamais été affectés que pour les beautés qui sont du ressort de l'imagination, ont vécu dans une espece d'indifférence pour les autres talens de l'esprit; s'ils ont fait quelqu'impression sur eux, gravée pour ainsi dire sur le sable, elle a passé, elle a été détruite presqu'aussitôt que reçue.

L'esprit a ses goûts, ses aversions, sa sympathie, son antipathie, enfin ses caprices et ses erreurs. Celui dont on parle, fait pour charmer s'il eût parcouru la carriere de l'imagination, s'engage témérairement dans la métaphysique. Tout devient écueil pour lui; partout il fait les plus honteux nauffrages; pourquoi cela? parce qu'il s'est écarté de son goût, et qu'il n'en a plus l'esprit.

Qu'on lise les oeuvres lyriques de *Despréaux*, et la plupart de ses pieces fugitives, on les trouvera froides et lâches par la même raison. Né pour instruire ou pour censurer, il voulut aussi cueillir ces lauriers précieux qui couronnaient les *Malherbe*, les *Rousseau* : ils n'étaient pas faits pour lui; ils se flétrissaient entre ses mains, ils perdaient tout leur éclat sitôt qu'il les touchait.

Les comédies de ce génie créateur, si sublime dans le tragique, sont trop connues pour sa gloire : un trop grand nombre de ses tragédies

offre la triste preuve de la même faute. Si elles vont à la postérité, elles n'y parviendront qu'avec le peu de considération qu'elle aura pour les fautes même d'un grand homme.

La cause de ces chutes est sensible. *Despréaux* et le grand *Corneille*, voulant être ce qu'ils n'étaient pas, cesserent d'être ce qu'ils étaient, parce qu'ils ne se jugerent pas dans leurs écarts, comme ils se jugeaient dans les ouvrages qui étaient de leur goût principal.

L'auteur si connu du Temple du Goût s'exprime ainsi sur les écarts de ces deux poëtes fameux, qu'il représente occupés à lire et à corriger leurs ouvrages, avec le désintéressement des morts.

Ce grand, ce sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna
L'ame d'Auguste et de Cinna,
De Pompée et de Cornélie,
Jetait au feu sa Pulchérie,
Agesilas et Surena,
Et sacrifiait sans faiblesse
Tous ces enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.

Aussi ferme, et non moins équitable, il parle ainsi de *Despréaux*, qu'il suppose examiner ses

poësies négligées, avec ce microscope critique dont il se servait, pendant sa vie, pour juger les ouvrages de son temps.

Il rit des traits manqués du pinceau faible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur.
Lui-même il les efface, et semble encor nous dire:
Ou sachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Les exemples des mêmes égaremens, occasionnés par les mêmes témérités d'esprit, se renouvellent par malheur trop souvent. Je ne sais par quelle fatalité la gloire pure, conséquente et sage, est si rare parmi les gens de lettres. On en a vu plusieurs entrer hardiment la faux à la main dans des moissons dont ils ne connaissaient ni le terroir, ni les fleurs, ni les fruits. Chargés de ces richesses étrangeres, il ont osé paraître devant le public avec l'espérance des applaudissemens que l'on avait accordés à leurs vrais talens. Témoin de ces entreprises ambitieuses, le public a cherché ces génies aimables, sous le masque défigurant qu'ils empruntaient; il les a plaint, méconnus, et n'a pas rencontré dans ces déguisemens un seul des traits caractéristiques qui leur avaient mérité son amour.

La plupart des autres arts sont bien moins exposés à cet inconvénient ridicule. L'architecte voit sans émotion et sans jalousie le jardinier changer un verger inculte et abandonné en un

séjour délicieux, embelli des dons de *Flore*, et enrichi des trésors des *Pomone*. Le pinceau du peintre, satisfait d'animer la toile, voit avec complaisance le sculpteur opérer le même miracle sur le bronze et sur le marbre. Faut-il que les injustices de l'envie la plus odieuse soient le partage de ceux qui s'attachent spécialement à la culture des belles-lettres ? Par quelle cruauté en séparent-ils souvent le Beau moral, qui y tient immédiatement ? Leur union est si belle ! la présenter à l'humanité, c'est lui montrer le plus heureux de ses modeles.

Il est donc nécessaire de considérer avec l'attention et l'impartialité la plus grande, s'il se trouve une juste proportion entre les sujets qui flattent notre goût, et nos talens. Ce n'est incontestablement qu'à elle que les chefs-d'oeuvres, modeles dans tous les genres, doivent leur gloire; sans cette proportion, point d'agréable, point de beau, point de sublime. Une derniere preuve rendra cette vérité sensible.

Que l'on suppose un homme de lettres instruit, ayant beaucoup de goût, mais peu d'esprit et point d'imagination, il sentira toutes les beautés, et ce qu'il jugera ne devoir point être compris dans leur nombre n'en aura que le faux éclat, sans en avoir le caractere. Son jugement sur les ouvrages des auteurs sera si sûr que ce qu'il aura senti seul, soit en bien, soit en mal, deviendra

sensible, par la réflexion, pour les personnes même qui le contredisaient d'abord avec une opposition formelle : elles éprouveront de plus une espece de honte d'avoir été d'un autre avis que lui.

On a supposé qu'avec un discernement si étendu, si profond et si exact, cet homme avait peu d'esprit, et qu'il n'avait pas plus d'imagination. Séduit par la supériorité de son goût, dont la nature stérile ne saurait s'élever de la spéculation à la création, ce juge si sûr s'aveugle jusqu'à vouloir être auteur, sans songer que, sentant avec force, il pense avec faiblesse, lorsqu'il est livré à son propre fonds; qu'il ne possede ni la richesse de sa langue, ni l'élégance des tours, ni l'art des figures. La réputation de créateur, qu'il a ambitionnée, lui a presque fait perdre celle de juge excellent dont il jouissait. Son jugement purement passif n'a pas assez de ressort pour être actif. Que l'on ne m'en demande point la raison; ainsi l'a ordonné la nature, et la nature ne rend pas plus de compte des dons qu'elle refuse, que de ceux qu'elle prodigue; ainsi, une glace réfléchit les objets avec la plus grande fidélité, sans avoir la force d'en produire aucun.

Cet article ne peut mieux finir, que par les leçons de *Despréaux*, donnant à chaque Goût des préceptes, suivant l'esprit de son talent.

La nature, fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme,
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme.
Malherbe d'un héros peut chanter les exploits,
Racan chanter Philis, les bergers et les bois;
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime,
Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même.

BOILEAU. *Art poët.*

CHAPITRE II.

Sur la délicatesse du Goût.

Dixeris egregie, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. . . . . . .

HORAT. de Art poet.

(*) C'EST du Goût matériel que les hommes ont emprunté l'expression du Goût intellectuel. L'analogie de ces deux facultés est parfaite : l'une estime et juge tout ce qui est propre aux sens; l'autre fait la même chose pour tout ce qui concerne l'esprit, le coeur et le jugement. Il faut donc suivre la comparaison du Goût matériel avec le Goût intellectuel, pour donner une idée juste de la délicatesse de ce dernier.

Il est dans le Goût matériel des mets si délicats qu'il faut une faculté douée de la même délicatesse pour les sentir.

En quoi consiste la délicatesse de ces mets ? dans leur apprêt, et dans la sensation pour

(*) Feu S. A. S. monseigneur le duc d'*Orléans* ayant souhaité la lecture de quelques morceaux de cet ouvrage, auquel l'auteur travaillait, ce chapitre et le suivant furent imprimés en 1752 dans un recueil d'oeuvres mêlées. Cet hommage était dû à l'intérêt dont ce prince honorait les occupations de l'auteur. L'ouvrage étant fini, et ces chapitres entrant essentiellement dans son ensemble, on les remet à leur place naturelle.

laquelle

laquelle ils sont destinés. Cet apprêt est souvent l'ouvrage de la seule nature, comme on l'a remarqué par la qualité des fruits délicieux dont l'art ne saurait altérer la simplicité, sans en diminuer la saveur : il consiste aussi quelquefois dans un mélange de choses opposées, si heureusement fait, que par l'assaisonnement mutuel qu'elles se prêtent, on a beaucoup de peine à distinguer, non pas ce qui y domine, mais ce qui entre dans leur composition. Cette perfection n'est rien autre chose que la proportion exacte qui se trouve entre les mets et la faculté pour laquelle ils sont destinés.

Le Goût imparfait jouit de ces chefs-d'oeuvres de l'art, sans en connaître le prix. Il n'est pas fait pour analiser les effets agréables qu'il éprouve, il les éprouve, cela lui suffit. La jouissance du plaisir qu'il ressent l'intéresse beaucoup plus que sa cause.

Le Goût délicat jouit comme le Goût grossier; mais sa jouissance a beaucoup plus de perfection et beaucoup plus d'étendue. Il distingue dans le même mets ce qui est insipide, et ce qui est délicieux; ce qui est amer et ce qui est doux; ce qui est fade, et ce qui a du parfum; il ferait l'histoire de sa décomposition s'il était nécessaire : tant il a de sagacité à pénétrer les mysteres de l'art !

Qu'on ne s'étonne pas si ceux qui font leur

occupation et leurs délices des recherches les plus fines dans le Goût matériel, sont si sensiblement affectés, lorsqu'ils rencontrent des mets d'une délicatesse parfaite; leur goût usé pour les choses faciles et communes y est devenu insensible. Mais lorsqu'on leur présente des mets dont ils mesurent le prix sur leur difficulté et sur leur rareté, leurs sens semblent renaître dans toute leur vivacité. Ils sont dans une espece de ravissement, et ils ne laissent plus lieu de douter que s'ils paraissent si peu sensibles, c'est que leurs sensations sont extrêmement difficiles à exciter. Voilà comme le Goût matériel a fait un plaisir délicat de la simple satisfaction d'un besoin naturel.

On voit que deux choses sont nécessaires pour cette délicatesse : l'art dans celui qui apprête, la sensation dans celui qui juge : dans tous deux cette délicatesse doit être si fine et si sûre, que le défaut et l'imperfection la plus imperceptible ne leur échappent pas.

Par cette idée de la délicatesse du Goût matériel, il est aisé de se former l'idée de celle du Goût intellectuel; la délicatesse du premier est exactement la délicatesse de l'autre. Il faut également beaucoup de précaution pour savoir distinguer les termes dont on veut former le délicat, et ceux que l'on doit rejeter : ce choix demande un grand discernement.

Une pensée délicate est celle dont la beauté se montre moins qu'elle ne se laisse apercevoir. La raison de ce mystere est bien simple. Cette pensée renferme beaucoup plus de choses qu'elle ne semble en dire. Son mérite se laisse plus deviner qu'il ne paraît. Mais à mesure qu'on découvre combien ce qu'elle dérobe est au-dessus de ce qu'elle présente, on sait un gré infini à l'auteur qui laisse à l'esprit une occasion de s'exercer en pénétrant ce que cette pensée exprime, quoiqu'il ne soit pas rendu, y étant cependant absolument renfermé.

Le mystere ingénieux de l'art qui offre au premier coup-d'oeil quelque difficulté, n'a rien d'obscur pour ceux qui savent le percer. L'esprit voit d'abord la gaze dont s'enveloppe une beauté éclatante, pour charmer plus surement, lorsqu'on la verra sans elle.

Il ne se trompe point au déguisement; il suit le charme qu'il suppose, la gaze disparaît, il le voit dans tout son éclat, il imagine avoir quelque part à sa création par la sagacité avec laquelle il le découvre; l'admirateur se met à côté de l'auteur, également flattés tous deux, l'un d'arracher le voile, l'autre de le voir tomber.

Lorsque *Thétis* (*) représente à *Pélée* tout ce qu'il a à craindre de *Jupiter* qui est son rival,

(*) Poëme lyrique de M. de FONTENELLE.

la pensée par laquelle *Pélée* la rassure, offre cette délicatesse :

Jupiter en courroux ne peut rien contre moi ;
Vous êtes immortelle.

Combien de sentimens sont renfermés dans cette pensée ! Je compte mes jours pour rien, je suis prêt à les sacrifier pour vous, je ne vis que pour vous. Je puis mourir, mais vous ne mourrez jamais, votre immortalité suffit à mon bonheur, telle est la force de ma passion; tous les périls qui me menacent, me deviennent indifférens, lorsqu'ils ne vont pas jusqu'à vous.

Il est une délicatesse de situation dont la peinture plaît par la difficulté de la rendre. On veut voir comment la décence s'alliera avec l'expression d'une passion violente. On sent que l'auteur marche sur une glace si fragile, que s'il s'arrête, elle se brisera sous ses pas. Ce danger ne fait pas consentir à rien perdre du plaisir qu'il a promis, et qu'on se promet à soi-même.

Telle est dans *Ovide* la situation de *Pygmalion*, lorsque les dieux eurent accordé à sa passion la grâce d'animer la statue qu'il avait faite, et qu'il trouvait si parfaite, qu'il n'aima, qu'il n'adora plus qu'elle. Telle est celle de cette statue, lorsqu'elle passe sans intervalle du néant à l'être, et de l'être dans les bras de son amant. *Pygmalion* transporté de reconnaissance, d'amour,

de plaisir et d'admiration, couvre de baisers son amante. (*) La vierge naissante, dit *Ovide*, en sent l'impression, la rougeur couvre son visage, elle leve au ciel ses yeux timides, et ne voit le jour pour la premiere fois qu'en voyant son amant.

C'est ainsi qu'*Ovide* termine la fable de *Pygmalion*. N'est-elle pas finie en effet ? n'exprime-t-il pas mieux tout ce qu'il a à dire, en s'arrêtant, qu'il n'aurait pu faire par la description la plus voluptueuse ? Il est constant que les détails qui corrompent les images de cette nature les affaiblissent; ainsi leur plus grande beauté consiste dans la précision.

M. *Racine* qui fut peut-être l'esprit le plus délicat, comme il est encore le poëte le plus élégant de la France, a beaucoup de ces pensées. Sa tragédie de Bérénice en renferme plus que toutes celles qu'il a faites.

Cette piece a, malgré cela, tant de censeurs, qu'il n'est pas permis de nos jours d'en être partisan. Depuis que (**) l'auteur des Réflexions critiques sur la poësie et sur la peinture l'a condamnée, personne n'oserait la défendre.

. . . . . (*) *Dataque oscula virgo*
Sensit et erubuit, timidumque ad sidera lumen,
Attollens, pariter cum coelo vidit amantem.
OVID. *Lib*, 10 *Metamorph. v.* 291.

(**) Section 16, Tome I.

„ M. *Racine*, dit-il, avait mal choisi son sujet ; „ il avait eu la faiblesse de s'engager à le traiter, „ sur les instances d'une grande princesse. Quand „ il se chargea de cette tâche, l'ami dont les „ conseils lui furent tant de fois utiles, était „ absent. *Despréaux* a dit plusieurs fois qu'il eût „ bien empêché son ami de se consumer sur un „ sujet aussi peu propre à la tragédie que „ *Bérénice*, s'il avait été à portée de le dissuader „ de promettre qu'il le traiterait.

Ce sentiment a paru un jugement décisif; le despotisme du goût de M. *Despréaux* sur celui de M. *Racine* le confirme : mais ce despotisme était-il aussi absolu qu'on le dit, et que tant de gens le répetent parce qu'on l'a dit? Voici certainement ce qu'a pensé M. *Racine* lorsqu'il a fait sa Bérénice.

L'événement qui prive deux coeurs grands, vertueux et sensibles, de leur bonheur, par une séparation libre mais nécessaire, suffit pour une catastrophe. Si la scene couverte de sang inspire la terreur, la scene baignée de larmes, intéressantes par la force de la passion qui les fait couler, ne peut-elle pas produire un effet aussi touchant que l'autre est effroyable? Est-il quelque chose de plus terrible pour le coeur, que la nécessité de perdre un objet qu'il adore, dont il est adoré, qu'il a dû adorer, et dont il a dû être adoré? Que pourra-t-on

dire contre cette catastrophe ? Elle se réduit à un adieu, sans doute : mais combien de combats, de craintes, d'espérances, de regrets, de grandeur, de faiblesse, d'amour, de désespoir, doivent précéder cet adieu ? Et n'est-ce pas là ce qui fait la plus belle partie de la Tragédie ? Il n'y a à la vérité, ni poison, ni poignard, ni sédition, ni assassinat. Est-il donc certain que ces ressorts terribles soient les seuls ressorts de l'intérêt, M *Racine* ayant pensé, raisonné et agi autrement ? Il restera toujours un grand préjugé en faveur du théâtral de ces actions, cet auteur a jugé qu'elles en étaient susceptibles ; et puisqu'il l'a jugé, c'était bien plus par connaissance de cause que par une inspiration étrangere. (*) Revenons à notre sujet.

C'est ainsi que la passion de *Bérénice*, sans parler des qualités qui font le grand monarque, les donne toutes à *Titus*.

Ciel, avec quel respect et quelle complaisance
Tous les coeurs en secret l'assuraient de leur foi!
Parle, peut-on le voir sans penser comme moi ?
Qu'en quelqu'obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.(**)

(*) M. de la BRUYERE, en parlant de la nécessité des machines à l'Opéra, qu'il fonde sur le merveilleux de la fiction qu'elles augmentent : „ Il ne faut point, dit-il, de vols, de chars ni de changemens aux Bérénices et aux Pénélopes. (1)

(1) *Moeurs du siecle sur les ouvrages d'esprit.*

(**) Tragédie de Titus. Act. I, scene derniere.

Que peut-on ajouter à l'expression de ces deux derniers vers, quoiqu'appliqués à *Titus*, ce soit moins un éloge qu'une vérité? Mais que l'on ne s'y trompe pas; pour rendre un rôle de sentiment, de délicateste, de pure passion, il faut bien plus de force de jeu que pour le récit de la mort d'*Hyppolite*, et les fureurs d'*Oreste*. Cette force ne consiste nullement dans les cris, dans la violence de l'action; c'est dans l'art, imitateur de la nature, qui peint ses nuances dans toute la différence de leur expression. Un repos, un silence, quelques pleurs, un soupir, un regard, des yeux tout-à-coup fixés sur le ciel et devenus immobiles, d'autres fois si attachés à la terre qu'ils paraissent être aussi insensibles qu'elle, des bras tombant naturellement par l'effet de l'accablement, tout l'être se ranimant subitement par une action de feu, aussi vive que l'éclair lorsque l'espérance renaît; ce n'est qu'avec ces couleurs que les grands peintres du théâtre peuvent rendre les tableaux du sentiment, des passions tendres et vertueuses; s'ils ont été exposés aux regards du public, sans cette supériorité de talens, on ne les a point vus.

Il est encore une délicatesse où il entre beaucoup plus d'art, et beaucoup plus de difficulté: elle signifie absolument le contraire de ce que présente l'expression. En voici un exemple tiré

d'une des pieces les plus intéressantes du théâtre, la tragédie d'Ino. *Themistée*, épouse d'*Atamas* roi de Thessalie, apprend que *Mélicerte*, fils d'*Ino*, premiere femme d'*Atamas* est en vie, et qu'il est connu de son pere. Elle croit *Ino* morte, et c'est à *Ino* même, qu'elle ne connaît pas, et qui est depuis long-temps sa confidente sous un nom étranger, qu'elle communique la douleur que lui cause le retour et la vie de *Mélicerte*, qu'elle veut perdre. Ce prince aime *Euridice*, et c'est de la passion qu'il a pour elle que *Thémistée* veut se servir pour le faire périr. C'est ainsi que parle cette reine furieuse à *Ino*, qu'elle ne connaît pas pour être la mere de *Mélicerte.*

Mélicerte est sensible; et je n'ignore pas
Que les yeux d'Euridice ont pour lui des appas.
Je veux que cet amour me serve pour sa perte.
Dépêche-toi, Cléone, et cours à Mélicerte :
Dis-lui que sans témoins la princesse l'attend,
Qu'elle veut l'informer d'un secret important.
Dans le piége aisément l'amour fait qu'on se livre,
Il ne manquera pas, Cléone, de te suivre;
Et sans perdre un moment, tu sauras l'attirer
Dans un passage obscur que je vais te montrer:
Mais trouvant Thémistée, au lieu de la princesse,
Il n'évitera pas ma fureur vengeresse.
Et mon fils, par ce coup, est prêt de s'élever
Aux suprêmes grandeurs qu'on lui veut enlever.
Que vois-je! tu frémis, Cléone!

INO.

Moi, Madame!
Je me livre avec joie aux transports de votre ame:
Je mourrais de douleur, si sur d'autre que moi
Vous aviez fait tomber l'honneur de cet emploi.

THEMISTÉE.

Hâte-toi donc, sois prompte à servir ma vengeance,
Tu peux tout espérer de ma reconnaissance;
Crois que ta liberté sera le moindre prix
Du service important que tu rends à mon fils.

INO.

Vous n'avez pas besoin qu'aucun prix sollicite
Le zele impatient qui dans mon coeur s'excite;
J'entre dans vos projets, et vais vous faire voir
Combien je suis ardente à remplir mon devoir.

Tout ce que dit *Ino* dans cette scene est rempli de cette délicatesse mystérieuse, si chere au spectateur. *Thémistée* l'applique et doit l'appliquer au désir de seconder le dessein qu'elle a de perdre *Mélicerte*, tandis que le spectateur qui la connaît pour la mere de ce prince, est bien sûr qu'elle ne fait voir que le désir le plus ardent de le sauver. L'art de ce double sens donne un mérite très-rare et très-difficile aux pensées qui le renferment, il fait tant de plaisir au spectateur éclairé, qu'il n'en est point qui ne voulût avoir parlé de même s'il se fût trouvé dans la même situation : preuve sensible et

infaillible de sa délicatesse, de celle de l'auteur et de celle de la pensée. Le cri de la nature qui l'avoue est le caractere le plus certain qu'elle a la vérité qu'elle doit avoir; d'autant plus agréable que le contraste du sens et de l'expression est plus difficile à rencontrer.

Voici un autre exemple tiré de la tragédie d'Iphigénie. Cette malheureuse princesse ne se doute pas qu'elle est le sujet des chagrins de son pere, et que l'autel que *Calchas* pare avec tant de soin est destiné pour la sacrifier. Elle prend la douleur de son pere pour de l'indifférence, et lui dit :

N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille !

IPHIGENIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGENIE.

Périsse le Troyen, auteur de vos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGENIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGENIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGENIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON

Plutôt que je ne veux.

IPHIGENIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos voeux ?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGENIE.

Vous vous taisez !

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.
Adieu.

Il est bien clair qu'en réfléchissant sur ces mots, *vous y serez ma fille*, on verra qu'*Agamemnon* entend que sa fille sera la victime de ce sacrifice, et qu'*Iphigénie* entend seulement que son pere lui accorde la permission d'y assister ; ce qui fait que la réponse d'*Agamemnon* renferme

un sens opposé à celui qu'elle paraît présenter La délicatesse de la situation influe beaucoup sur celle de la réponse : mais il n'appartient qu'aux maîtres de joindre cette double délicatesse, et cette réunion est encore une preuve de la supériorité de leur art.

Il est plusieurs autres délicatesses; celle de l'esprit, celle du sentiment, celle de l'expression, celle qui réunit en même temps ces trois parties. Comme l'idée en est plus facile, et que les exemples en sont plus communs, on ne croit pas devoir s'étendre sur elles.

Il paraît plus utile de faire le portrait de celui qui a la vraie délicatesse supérieure, la délicatesse qui prouve et qui fait le Goût, afin que l'on puisse distinguer d'un coup-d'oeil celui qui l'affecte et qui ne l'a point.

La vraie délicatesse, portéeà sa derniere perfection, ne se contente pas de produire et de créer. Dans les arts, dans les sciences, dans les belles-lettres, tout ce qui offre le beau est sûr de ses éloges; tout ce qui le promet sans l'offrir encore, est sûr, sinon de sa protection, au moins de son indulgence. Elle met sa gloire et son plaisir à découvrir des talens qui étaient ignorés de ceux qui les possédaient. Elle sait les reconnaître à des dispositions quelquefois si sécrettes, qu'elle seule peut les apercevoir. Elle s'en assure, les développe, les enhardit, les anime, les

conduit, les corrige : signe évident de la supériorité des talens. Plus elle sent cette supériorité, plus elle se croit étroitement obligée de se communiquer, comme le soleil qui n'étincelle de rayons, que pour les répandre sur tout ce qui peut les recevoir.

CHAPITRE III.

De la fausse délicatesse.

Insani sapiens nomen ferat, aequus iniqui
Ultra quam satis est virtutem si ferat ipsam.

HORAT. *Epist.* 6. *Lib.* 1. *v.* 15.

La fausse délicatesse est celle qui, se mettant au-dessus du Goût ordinaire, censure tout et ne produit rien.

C'est en parlant de cette espece d'hommes singuliere que le satirique Romain disait „ que „ la vertu même ne doit pas être recherchée „ avec des empressemens trop inquiets, sans „ quoi l'homme le plus équitable passerait pour „ injuste et pour déraisonnable. „

Deux raisons surtout doivent engager à combattre cette fausse délicatesse. La premiere, parce qu'elle part d'un fond d'envie et de basse jalousie qui est contraire à la bonté des moeurs, et à la douceur de la société. L'autre, parce qu'elle arrête les talens, qu'elle les effraie, qu'elle empêche leur naissance, leur progrès et leur perfection. Quel peut donc être le mérite d'une prétendue qualité dont l'inaction est l'essence, et la persécution universelle des talens l'objet; d'autant plus dangereuse que, pour détruire le

Goût, elle feint de le protéger avec les armes qui ne sont données que pour sa défense, l'esprit et la raison soutenus de tout l'artifice de la malignité.

Or, lorsqu'une chose combat elle-même pour sa perte, sa ruine n'est-elle pas aussi sensible que celle d'un état qui, étant en paix avec ses voisins, s'épuise dans la fureur des guerres civiles ?

Cette délicatesse est portée si loin par ceux qui l'affectent, qu'ils ne donnent jamais de suffrage. Il faut les surprendre, les ravir ou s'en passer. On croirait, au faste de leurs dégoûts, qu'ils sont les députés de cette ville célebre dont parle *Cicéron*, (*) où la connaissance des beautés de l'éloquence était si générale et si parfaite que les habitans disaient hautement qu'ils n'avaient jamais entendu un homme véritablement éloquent, tant ils attachaient de sublime et de merveilleux à l'éloquence.

L'occupation, le plaisir, et la gloire de ces esprits est d'inventer, de juger, ou d'adopter les critiques. Il les retouchent, les polissent, ils en aiguisent les traits par la force, la précision, l'équivoque et l'ironie. Ils sont satisfaits lorsqu'ils peuvent les réduire en bons mots; c'est ainsi qu'ils appellent une pensée satirique qui perd de réputation et l'ouvrage et l'auteur.

(*) CICER. *Orat.*

Le

Le chef-d'oeuvre de leur art est de tourner quelqu'un en ridicule, en lui laissant croire qu'ils le louent de la meilleure foi du monde; leurs naïvetés sont autant d'artifices, leur candeur n'est qu'un mensonge apprêté; mais comme ces qualités attirent la confiance qu'elles semblent donner, ils sont obligés de les affecter afin de séduire. Cette perfidie est si utile à leur malignité, qu'ils se dissimulent la noirceur de faire servir celui qu'ils immolent au sacrifice qu'ils en font, tandis qu'il croit être avec eux en pleine sureté. Ils veulent amuser, ils veulent briller en s'amusant; peu leur importe à quel prix, et ils disent au fond de leur coeur, du plus homme de bien qu'ils choisissent pour prendre et pour donner cet amusement:

Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime. (*)

Voilà généralement la conduite qu'ils tiennent avec les gens de lettres.

A l'égard des ouvrages, ils se réservent toujours la liberté d'en penser à leur fantaisie; c'est un des grands privileges de leur état. L'admiration constante du public ne saurait leur en imposer. Combien de fois, disent-ils, a-t-on vu ce public la profaner? C'est un sceau aussi incertain pour eux, que celui de la réputation, qui

(*) Tragédie de Mahomet, par M. de *VOLTAIRE.*

n'est certaine qu'après la mort. Il faut du sublime à leurs hommages, ou ils n'en rendent point. Ils ne jugent du Beau moderne que par le parallele qu'ils en font avec lui : comme si le sublime était si familier parmi les hommes, qu'il suffît de le chercher pour le rencontrer; comme si l'on en avait une idée assez distincte pour juger facilement de ce qui s'en approche, ou de ce qui s'en éloigne. Les savans ne sont pas encore d'accord sur sa définition. Si leurs critiques le connaissent si parfaitement, que n'en donnent-ils un traité ? c'est le présent le plus précieux que l'on puisse faire au Goût.

Maïs ce n'est pas sur le mérite des ouvrages que se fonde l'orgueil de ces esprits, c'est au contraire dans le bonheur de n'avoir rien fait, ou du moins rien mis au jour, qu'ils font consister leur principal avantage ; ils ne veulent qu'attaquer ; c'en serait trop pour eux de se défendre en même temps. Le danger deviendrait égal, on pourrait leur rendre les traits qu'ils ont lancés tant de fois ; mais ils ne veulent point d'égalité dans le combat ; ils ont pour principe de ne donner aucune prise sur eux à des adversaires qui sont à découvert de tous côtés. Quelle est donc cette vanité qu'ils tirent, vis-à-vis des gens de lettres, de cette stérilité ou au moins de cette inaction de talens ? n'est-elle pas aussi ridicule que celle qu'affecterait un citoyen, qui

aurait passé sa vie dans une oisiveté ignorée, devant un militaire qui se serait trouvé à un grand nombre d'actions heureuses ou malheureuses?

Il n'est pas rare de passer pour avoir du goût, quoique l'on n'en ait point, ou fort peu, d'après l'accueil que l'on fait à ceux qui en montrent constamment. On chérit leur commerce, on les distingue par des marques d'estime; voilà assez généralement le Goût de la grandeur et de l'opulence. Ce commerce est fondé sur deux motifs. Les gens du monde ne le rencontrent que dans les gens de lettres, et ce Goût fait leur plaisir: voilà la premiere. La corruption générale du Goût du public qu'ils veulent adoucir du moins, puisque leur état ne leur permet pas de l'éviter tout-à-fait: voilà la seconde. Qu'on y fasse attention, on remarquera que communément les riches et les grands n'ont que le Goût des gens d'un mérite supérieur avec qui ils vivent; les embarras et le tumulte de leurs occupations ne leur permettent, ni de connaître celui qu'ils étaient peut-être nés pour avoir, ni de le cultiver. Cela n'empêche pas qu'il ne se trouve parmi les riches et les grands des génies assez supérieurs, et des esprits assez délicats pour créer le Goût dans leur nation, s'il y était ignoré. Mais les hommes de cette espece sont bien rares, même parmi ceux qui se consacrent à l'étude

des belles-lettres. Combien ne doivent-ils pas l'être davantage dans des conditions où l'ambition et l'intérêt laissent à peine au plaisir de la connaissance et de l'amour du Beau quelques momens dont ils puissent disposer !

Le méchant, qui ne se donne que pour un esprit délicat, agit d'une façon toute opposée à celle des riches et des grands. Non-seulement il ne vit point avec les auteurs dont les succès et les chûtes même ont annoncé du Goût; mais il ne croit point du tout au Goût de ses contemporains. Il l'admet dans les beaux jours d'Athenes; il convient qu'on l'a vu se montrer à la terre sous les regnes d'*Auguste* et de *Louis XIV*. Eh ! quel moyen de contester ce qui a été avoué par le consentement unanime de tant de nations ! Mais bien loin de convenir que ses contemporains le cultivent, le perfectionnent et l'enrichissent peut-être, il cherche, jusque dans les plus beaux endroits de leurs chefs-d'oeuvres, les traces de ses ruines : arts, sciences, moeurs, tout lui paraît dans une si grande corruption, qu'il prononce hautement que le terme de leur décadence totale est enfin arrivé. C'est cet esprit si difficile par sa fausse délicatesse, dont une des plus aimables Muses de nos jours a cru devoir faire passer le portrait à la postérité.

(*) Si l'on croit les plaintes chagrines
De quelques frondeurs décriés,

(*) Oeuvres de M. GRESSET.

Et les satires clandestines
De quelques auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le Goût, les arts les plus brillans,
Tout meurt sous des dieux indolens
Et dévoués à l'opulence ;
Nos jours ramenent l'ignorance
Sur la ruine des talens.

Voilà la copie parfaite dont les théâtres et les promenades, (mais un fort petit nombre de sociétés) offrent les originaux. On croirait, à l'austérité de leurs suffrages, que la patrie a déposé entre leurs mains tous les droits qu'elle a sur le Goût. Le vengeur public des lois n'exerce pas son autorité avec plus de sévérité. Ces juges inexorables condamnent, proscrivent, flétrissent à la rigueur tout ce qui a le malheur de leur déplaire ; dénonciateurs, juges et exécuteurs tout ensemble, ils se croient le Goût unique, le Goût essentiel, comme la volonté du despote est la loi. L'éclat des plus grandes beautés ne saurait leur arracher la grâce de quelques défauts ; ils n'aperçoivent, ils ne relevent qu'eux. Rare découverte dans les ouvrages des hommes; maniere bien équitable de juger, non point par ce que l'on a fait, mais par ce que l'on aurait pu faire. Par bonheur, des défenseurs courageux des moeurs, (*) ont ouvert

(*) Voyez les chapitres IV, XI des Considérations sur les moeurs, par M. *DUCLOS*, secrétaire de l'Académie française.

les yeux du public sur la tyrannie et sur les dangers de cet ostracisme littéraire.

Quelque sévérité que l'on emploie contre le méchant, qui place sa réputation dans la fausseté de cette délicatesse, on ne doit en avoir que des espérances bien faibles. Lorsqu'on s'est fait un caractere par choix et par réflexion, on ne le quitte plus, quoiqu'on en sente le vice.

Tout ce que l'on s'est proposé dans ce chapitre, c'est de faire voir combien ce défaut essentiel, dont on fait une qualité, est pernicieux; combien un abus qui ne tend qu'à élever l'ennemi du Goût, et à avilir celui qui le cultive, est contraire à l'ordre et à la justice.

(*) Le Français qui a peut-être le plus étudié nos moeurs, celui qui les a mieux connues, et qui en a le mieux parlé, s'est cru obligé d'enhardir les talens en les rassurant contre les témérités entreprenantes de ces esprits. „ Quelque scrupuleuse exactitude, dit-il, qu'ait un „ auteur dans sa maniere d'écrire, la raillerie „ des mauvais plaisans est un mal inévitable, „ les meilleures choses ne leur servent souvent „ qu'à leur faire rencontrer une sottise.

(*) Moeurs du siecle sur les ouvrages d'esprit.

CHAPITRE IV.

Sur l'Intérêt

Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi, tua tunc me infortunia laedent.

HORAT. de Art. poet. v. 102.

INVENTION, enthousiasme, sublime, élégance d'expression, vérité des pensées, noblesse, variété de tours et de figures, autant de sources du Beau de toutes les especes; toutes, en embellissant un ouvrage, doivent aboutir à l'intérêt, comme on voit les ruisseaux, les fleuves et les rivieres se perdre dans l'océan, après avoir fait la richesse et l'ornement de la terre. Voilà l'objet essentiel du Goût.

Tout sujet que l'on traite dans la poësie, la peinture, la sculpture ou la prose, a sa fable, son roman, et son intrigue. La fable est le trait que l'auteur choisit; le roman est la disposition des faits principaux; et l'intrigue, l'enchaînement de ces faits : c'est de l'embarras de leur développement que doit sortir le dénouement, après qu'ils l'ont suspendu quelque temps. Si les obstacles qui semblaient détruire celui qui s'annonçait le produisent, l'intrigue est parfaite : s'il résulte des incidens qui ont un rapport essentiel avec l'action principale qui fait le fonds

de l'ouvrage, elle a encore la même perfection.

C'est donc, comme l'on voit, de cette contrainte du jeu des ressorts, que l'on nomme l'intrigue, que résulte l'intérêt, objet essentiel du Beau dans tous les arts et dans toutes les sciences; c'est aussi celui du Goût dont il fait les délices.

Dans tous les sujets de poësie épique, pittoresque et dramatique, l'intérêt est un sentiment qui nous touche si vivement, que non-seulement nous nous livrons de nous-mêmes au plaisir qu'il nous donne, mais que nous ne saurions nous y refuser. C'est un mouvement de l'ame si intime, que l'affection de haine ou d'amour qui en résulte nous devient aussi chere que ce qui est propre et personnel à notre être.

C'est l'intérêt qui tient l'ame attachée sur le pathétique d'une peinture, tandis qu'elle n'accorde qu'une admiration stérile à l'expression d'un tableau qui ne l'excite pas, quoiqu'il soit peut-être plus parfait pour l'ordonnance et l'exécution, mais n'ayant qu'un sujet froid et inanimé.

C'est l'intérêt qui fait verser ces larmes délicieuses que l'on répand avec un si grand plaisir. Miracle sensible de l'art; le signe ordinaire de la douleur devient celui du plaisir. C'est lui qui porte l'ame avec une impatience si vive et

si curieuse à la connaissance du dénouement; c'est le souvenir de l'inquiétude délicieuse qu'il a excitée, qui ferait payer aussi cher le plaisir de l'ignorer, lorsqu'on le sait, que l'on aurait acheté celui de le connaître, lorsqu'on l'ignorait.

Comme l'intérêt conduit par la magie de la crainte à l'espérance, des dangers à la sécurité, du naufrage même au port, va par une marche sûre jusqu'au coeur, que c'est indubitablement le premier ressort du pathétique, il s'ensuit de là un principe incontestable. L'intérêt est donc l'objet essentiel auquel tout poëte, tout savant, tout artiste doit s'attacher.

L'intérêt ne dépend pas seulement du choix du sujet, de la conduite des événemens, du charme de l'expression, des grâces, de la force, de la diversité du coloris, il faut encore que tous ces ressorts concourent ensemble, et à forces égales, à la fin que l'on se propose. Tout peut entrer dans ce qui compose son essence, et rien n'y est nécessaire que ce que l'auteur y admet. Peines, plaisirs, félicité, malheurs, passions, sang froid, moeurs, religion, vertus, vices, tout peut être traité par le Goût, et l'art lui enseigne les moyens d'intéresser dans tout ce qu'il traite.

Comme l'économie embrasse tout dans la vie domestique, elle s'étend aussi sur tout ce qui concerne l'établissement, la marche et la gradation

de l'intérêt dans les arts et dans les sciences. Elle fait le mélange des passions, et elle en conduit l'action conformément au sentiment que l'on veut faire naître. Il est des passions douces, telles que l'espérance, la curiosité qu'elle excite, et la satisfaction qu'elle donne. Il est des passions fougueuses et emportées, telles que l'indignation, la haine et la vengeance. Les premieres laissent l'ame dans son assiette naturelle, et quoiqu'elles l'intéressent, elles ne troublent point sa tranquillité. Les autres l'agitent, la transportent, la déchirent par la terreur, la pitié et le désespoir : ces dernieres agissent avec beaucoup de force, et l'économie leur donne peu d'action, parce que toute impression violente doit être courte et rapide; si elle ne l'était pas, ou elle perdrait sa force, ou l'ame ne pourrait la soutenir. Il en est du sublime, par rapport à l'ame, comme de ces liqueurs exquises mais violentes, dont l'usage immodéré détruit les ressorts de la vie, en abrutissant la raison. Il n'est cependant rien de plus utile, rien de plus délicieux, lorsque la sage sobriété les dispense.

Les passions tranquilles au contraire doivent être dans un jeu perpétuel, s'agiter, se croiser, se combattre. L'art de varier les mouvemens de la balance de l'intérêt, est le seul moyen de maintenir l'équilibre entre les ressorts qui le coupent et ceux qui l'entretiennent, entre ceux

dont le jeu fait envisager une fin prochaine et ceux qui la reculent par des événemens que l'on ne saurait prévoir.

Ainsi, l'ame toujours intéressée par le rapport qu'ont ces événemens avec les passions violentes, est toujours disposée à recevoir leur impression. L'état de suspension dans lequel ils la tiennent, les craintes, l'espérance qu'elles donnent, excitent une impatience si singuliere, qu'elle se contredit elle-même, et met son plaisir dans cette contradiction. Elle craint d'arriver au dénouement après lequel elle soupire; on voudrait, par un désir bizarre, que l'ouvrage dans lequel on rencontre un intérêt de cette espece y fût sans fin; il est cependant certain que si cela était, on n'entreprendrait pas sa lecture, quelques beautés qu'il pût offrir d'ailleurs.

Voilà le charme, voilà la magie de l'imitation parfaite, qui peut représenter ce qu'elle veut; le Beau essentiel, le Beau naturel, le Beau arbitraire, s'y rencontrent toujours ensemble ou séparément; et le Goût, destiné par le créateur à le saisir, ne laisse jamais échapper le plaisir d'en jouir.

Comme il n'est point de vice dans le coeur humain qui n'ait sa vertu contraire, tous les vices peuvent intéresser ou ceux qui les aiment ou ceux qui les détestent : il ne s'agit que du pinceau du peintre.

Un fourbe, un politique, un scélérat, qui marche au crime à visage découvert, parce qu'il ne reconnaît en effet de crime que celui d'échouer dans ses projets, peut fixer l'attention du spectateur. On le voit, avec une espece d'étonnement qui saisit, arriver au bord du précipice, et le franchir; faire trembler ceux qui le menacent, renverser l'autorité sous le poids de laquelle il devrait être écrasé. Cet homme extraordinaire, qui sait à son gré faire taire les lois naturelles, civiles, politiques et divines, ou dont l'art sait les plier à ses vues, inspire un désir très-vif de voir à quel terme ces maximes le conduiront; tel est l'intérêt du *Catilina* français; tel est celui d'*Atrée* dans le même auteur; tel serait celui de *Cromwell*, s'il eût traité ce sujet.

Cette impatience, au reste, n'est qu'une simple curiosité de l'esprit et de l'imagination; si elle parvient jusqu'au coeur, ce n'est que pour le faire reculer d'horreur.

La terreur et la pitié sont deux ressorts puissans de l'intérêt. Si un personnage vertueux est conduit, par une chaîne d'accidens, aux plus grands malheurs, aux plus grands crimes, sans le vouloir et sans le savoir, il excite naturellement l'une et l'autre.

Tel est l'Oedipe de *Sophocle*, lorsque ce prince infortuné a découvert qu'il est le meurtrier de son pere, et le mari de sa mere. Suivons

dans la tragédie grecque, et la récapitulation qu'il fait de ses malheurs, et l'effet qu'elle produit.

OEDIPE. (*)

Hé bien, destins affreux, vous êtes dévoilés! Je suis né de ceux dont jamais je n'aurais dû naître; je suis l'époux de celle que la nature me défendait d'épouser; j'ai donné la mort à ceux à qui je devais le jour; mon sort est accompli. O Soleil, je t'ai vu pour la derniere fois!

LE CHOEUR.

„ Race mortelle des humains, que vous êtes
„ peu de chose à mes yeux! toute votre félicité
„ n'est qu'un vain fantôme né de l'opinion.

„ Fut-il jamais homme plus fortuné qu'*Oedipe*?
„ qu'est devenu son bonheur? un instant l'a vu
„ naître et s'évanouir pour toujours. Oui, *Oedipe*,
„ instruit par votre funeste destinée, je ne
„ croirai aucun mortel véritablement heureux:
„ parvenu au faîte de la grandeur, vous avez
„ joui de la plus riante fortune. Quelle fut vot e
„ gloire quand vous triomphâtes du sphynx!
„ quand, devenu l'appui de votre patrie, vous la
„ délivrâtes de ce monstre cruel dont les arti-
„ ficieuses questions nous coûterent tant de sang

(*) Théâtre des Grcs du pere BRUMOY. Tom. I, pag. 341.

„ et de larmes ! Libérateur des Thébains, vous „ devîntes leur roi, et maintenant est-il au „ monde un homme plus à plaindre que vous, „ en est-il un seul qui ait éprouvé de si effroya- „ bles revers, aucun qui soit plongé dans un „ plus affreux abîme de crimes et de maux !

„ Grand roi, comment êtes-vous devenu le „ rival de votre pere ! comment ces murs et ce „ lit nuptial, témoins d'un inceste, n'ont-ils „ pas pris la parole pour vous confondre et „ vous désabuser ! Le temps, oui le temps seul, „ qui d'un oeil éternel voit toutes choses, a „ découvert malgré vous votre opprobre et „ votre confusion. Dans vous il a montré un „ hymen et un inceste, un époux et un fils de „ votre épouse. O enfant de *Laïus*, pourquoi, „ pourquoi vous ai-je connu ? pourquoi suis-je „ témoin de vos malheurs ? Non, mes larmes et „ mes gémissemens ne peuvent exprimer ma „ douleur. Avouons-le, c'est vous qui nous avez „ rappelés à la vie, et c'est vous qui nous „ replongez dans d'épaisses ténebres. „

On voit, par ces réflexions, que si les crimes de l'ambition et de la cruauté intéressent, ce n'est que par l'horreur; que les crimes involontaires dans lesquels tombe un héros, qui a toujours chéri et pratiqué la vertu, intéressent par la terreur et la pitié.

Il est encore un intérêt plus touchant, c'est

celui qui n'est mêlé d'aucun nuage de crime, et qui prend sa source dans les malheurs de l'innocence, de l'honnêteté et de la vertu. Lorsque des personnages conduits par les grands principes qu'elles inspirent ne s'en écartent point, à la vue des plus grands dangers, d'où ils sortiraient facilement s'ils s'en écartaient, rien ne verse dans l'ame un intérêt si pur et si vif. Plus ces périls paraissent inévitables, plus le frémissement augmente, et l'estime que donne le personnage croît avec eux en proportion égale.

Racine offre plusieurs exemples de cet intérêt. Celui d'*Hypolite* soupçonné, accusé par *Thésée* son pere, et condamné à un supplice affreux, parce qu'il aime mieux mourir que de révéler des secrets abominables, est le plus beau et le plus intéressant de tous. On peut lire la seconde scene du quatrieme acte de Phedre : et quel plaisir ne donnerait pas sa lecture si on n'y était pas accoutumé dès l'enfance !

Les réflexions de M. le président de *Montesquieu*, sur ce grand trait de moeurs, ne sont pas si familieres. „ (*) Il le cite pour prouver „ l'injustice odieuse d'une loi qui permettait „ aux enfans d'une femme adultere, ou à ceux „ de son mari, de l'accuser et de mettre à la „ question les esclaves de la maison : loi inique,

(*) Esprit des lois, Tome III, pag. 35.

„ s'écrie-t-il, qui, pour conserver les moeurs, „ renversait la nature d'où ils tirent leur „ origine.

„ Nous voyons avec plaisir sur nos théâtres, „ (c'est lui qui continue) un jeune héros mon- „ trer autant d'horreur, pour découvrir le crime „ de sa belle-mere, qu'il en avait eu pour le „ crime même. Il ose à peine dans sa surprise, „ accusé, jugé, condamné, proscrit et couvert „ d'infamie, faire quelques réflexions sur le „ sang abominable dont *Phedre* est sortie.

HYPPOLITE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultere :
Je me tais ; cependant Phedre sort d'une mere,
Phedre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus souillé que le mien.

THÉSÉE.

Quoi, ta rage à mes yeux perd toute retenue !
Pour la derniere fois, ôte-toi de ma vue.
Sors, traître ; n'attends pas qu'un pere furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

„ Il sort en effet pour n'en pas dire davantage, „ (c'est toujours M. de *Montesquieu* qui parle) „ il abandonne ce qu'il a de plus cher et l'objet „ le plus tendre, tout ce qui parle à son coeur, „ tout ce qui peut l'indiquer, pour aller se „ livrer à la vengeance des dieux, qu'il n'a point „ méritée. Ce sont les accens de la nature qui

„ causènt

„ causent ce plaisir; c'est la plus douce de toutes
„ les voix.

C'est donc aussi le ressort le plus puissant de l'intérêt, dont l'objet ne se propose que d'imiter ce que la nature a de plus touchant. Préférer des sujets qui la présentent dans ce jour heureux, c'est s'épargner, par cela seulement, bien des peines. On attribue beaucoup d'art à *Racine*; mais que l'on y fasse attention; celui du choix des sujets les plus heureux est le plus grand.

C'est ainsi que cet ouvrage profond, qui renferme tout ce qui a rapport à l'esprit des lois de tous les peuples de l'univers, jette quelquefois, sans sortir de son sujet, les plus grands préceptes pour les sciences, les arts et le théâtre même. Ils y sont; il ne s'agit que d'avoir des yeux pour les apercevoir.

Me permettra-t-on, au reste, de hasarder une réflexion ? c'est en tremblant que j'en soumets la vérité au jugement des lecteurs. Si *Racine* avait terminé les fureurs de *Thésée* par un autre couplet que celui qui les excite, le rôle du jeune prince, la scene, la piece, ne seraient-elles pas plus parfaites ? Le spectateur connaît tous les crimes de *Phedre*, tandis que *Thésée* la croit entierement innocente. Si ce n'est pas au spectateur, c'est donc à *Thésée* que le prince accusé veut donner des soupçons. Son rôle ne serait-il pas encore plus parfait, s'ils ne s'était pas permis

d'en jeter sur sa belle-mere; et dans quel esprit? dans celui de *Thésée*, à qui il porte certainement un coup mortel. N'attente-t-il point, par cette insinuation, contre le respect infini qu'il doit à l'honneur de son pere ? Je me trompe sans doute; mais cependant il me semble que si cette scene eût été terminée sans que le fils eût dit un seul mot des moeurs et du sang de *Phedre*, son malheur en serait encore plus intéressant. Si *Racine* au reste l'avait pensé, cela aurait été facile à son art qui n'avait point de bornes. Mais comme lui seul pouvait tracer le plan de cette belle scene, lui seul aussi était capable d'en conserver la beauté, en faisant quelques changemens dans ce plan.

Ce chapitre ne pouvait mieux finir que par un des beaux traits du tragique (1) le plus intéressant ? Lorsque l'on a dit que son art était sans bornes, on n'a pas seulement entendu parler de sa disposition des événemens, du contraste de ses rôles, du jeu, de l'intrigue qui détruit souvent dans la scene suivante ce qui a été établi dans la précédente. Ce n'est pas non plus

(1) L'auteur s'éleve au-dessus de lui-même, en louant le plus beau génie qu'ait produit la France. Tel qui sait si bien apprécier *Racine* avait des droits à donner des leçons de Goût. Quiconque étudiera avec attention l'ART DE SENTIR, pourra blâmer quelques négligences de style; mais à coup sûr il puisera d'excellens principes.

dans le choix des expressions, des tours et des figures, ce qui fait l'élégance du style, que l'on a voulu renfermer cet art : ces ressorts nécessaires du Goût sont si peu décisifs qu'il n'est pas sans exemple de les rencontrer dans des sujets ingrats et malheureux qui ne vont jamais au coeur.

Le grand mérite de *Racine* est d'avoir traité la tragédie comme pensait M. de *Montesquieu*, d'avoir employé à propos ces accens chéris de la nature, la plus douce voix que l'on puisse entendre. Quelle connaissance du coeur, quel discernement, quelle profondeur de jugement ne suppose pas ce pouvoir de parler au coeur ? confondre ces qualités avec l'art, c'est ne les connaître ni l'un ni l'autre.

Aricie, *Hyppolite*, *Iphigenie*, *Astyanax*, *Andromaque*, quels noms dans la fable ! *Britannicus*, quel personnage dans l'histoire ! *Esther*, *Joad*, *Joas*, l'écriture offre-t-elle rien qui inspire une curiosité si agréable ! Prononcer seulement leur nom, c'est exciter une sensation, un plaisir, une douleur, qui pénetrent l'ame de délices. Leurs passions, leurs vertus, tous leurs caracteres sont si touchans, que l'on ne saurait être indifférent sur leur destinée.

Il faut de l'art sans doute, pour traiter ces sujets naturellement heureux, et il en faut beaucoup; mais celui qui n'aura que de l'art les manquera toujours.

Le tableau le plus difficile à peindre est celui qui est le plus intéressant; on en sera convaincu si l'on veut réfléchir sur sa simplicité, et le Beau simple est infiniment au-dessus du Beau composé; il offre donc conséquemment plus de difficultés à vaincre. Tout trait d'intérêt est toujours un éclair de génie, et le génie est aux sciences et aux arts ce que le soleil est à l'univers.

CHAPITRE V.

Conclusion de cet ouvrage.

. . . . Nonne videre est
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut cum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota, metuque.

LUCRET. Lib. 2. v. 16.

„ JOUIR de soi-même sans embarras, sans „ crainte, sans douleur, que l'on y réfléchise, „ on sentira que le cri de la nature n'aspire „ qu'au sentiment délicieux de ce bonheur. Quels moyens peuvent l'assurer à l'amour du Beau moral ? de quelle importance est-il de le connaître ? c'est la derniere et la plus belle partie de cet ouvrage.

Le Beau dans tous les genres est la nourriture de l'ame, comme les alimens sont celle du corps. Elle a ses besoins comme lui, et le feu de son activité les varie suivant la différence des constitutions. Plus vifs dans celle dont l'organisation est plus parfaite, ils le sont moins dans les corps mal organisés. Mais quoique différens, ils sont réels et les mêmes à proportion : ainsi les appétis naturels d'un corps bien constitué, robuste et fait au travail, languiraient dans les cris de la

faim et de la soif, s'il était obligé de se contenter du nécessaire d'un corps faible, indolent et infirme.

Que l'on considere l'ame réunissant toutes les facultés qui la composent; qu'on la sépare de ces facultés, on sera convaincu qu'elle ne saurait se passer de penser.

Quelqu'espece de Beau qu'elle embrasse, le Goût en est toujours l'estimateur. Elle n'adopte, elle ne rejette aucune opinion que par son conseil.

Ce Goût despotique qui, bornant toute l'ambition du sage au Beau moral, l'exile loin du tumulte dans la retraite, n'est-il pas le juge suprême de ses actions, dans le temps même qu'il fait les délices de sa solitude? Mais, qu'ai-je dit? De la solitude pour un sage! en peut-il être dans le désert le plus profond? Un esprit, une imagination, un jugement, un corps, des goûts, des aversions à conduire, des désirs à réprimer, des combats à rendre, des victoires continuelles à remporter, voilà ce qui le suit partout.

Si l'on passe des déserts dans la société, le goût du même Beau ne donne-t-il pas sans cesse une infinité d'occupations? N'est-ce pas lui qui a établi, et qui maintient ce respect que chacun se doit à soi-même? Frein puissant qui retient le sage dans la plus austere conséquence. Son discours est l'image de ses pensées; si l'on igno-

rait la pureté de ses maximes, celle de sa conduite la décélerait; un jugement sûr met une conformité parfaite entre tout ce qu'il pense, ce qu'il dit, et ce qu'il fait, avec le bon sens.

Ce n'est point ici une larme de verre, qui n'aurait ni étendue, ni consistante, ni forme, sans le souffle de l'ouvrier. Que chacun se consulte et s'écoute, on verra que cette conséquence universelle, qui conforme la conduite du sage avec ses principes, ne prend sa source que dans son goût pour le Beau moral.

Le grand *Athanase* lui dut la fermeté avec laquelle il défendit la foi. C'est à lui que *Scipion* l'africain, un des plus grands hommes qui ait existé, dut la sagesse de son esprit, la douceur de son commerce, la connaissance profonde de la tactique de son temps, qui rendit enfin Carthage sujette, tributaire, esclave de Rome, dont elle avait été rivale pendant plusieurs siecles. C'est à ce Beau moral que *Turenne*, le sage *Turenne*, fut redévable de cette égalité d'ame inaltérable, de cette modération héroïque, de cette générosité prodigue, qui semblait augmenter la médiocrité de sa fortune, au lieu de la détruire. L'Histoire de France contient celle de ses talens militaires; il est inutile d'en parler ici.

Pourquoi ces modeles chéris de l'humanité ont-ils connu le vrai bonheur? parce que leur goût s'est tourné du côté du Beau moral. Quels

moyens ont-ils pris pour être heureux ? la pratique des talens et des vertus utiles à leur pays, aux circonstances, à l'univers entier. Le fantôme de cette philosophie subtile, systématique, pyrrhonienne, ne disparaît-il pas devant cette philosophie utile, honnête, simple, toujours vertueuse, comme les nuages devant le soleil ? Le grand homme n'est-il pas le philosophe le plus profond ? Il enseigne à être heureux, et de la seule félicité digne de l'envie du sage.

Sans le Goût délicat et sûr de ces modeles de l'humanité, qui leur faisait sentir les vertus de leur état, jamais ils n'auraient été que des hommes ordinaires.

Que l'on ouvre les fastes du monde, l'histoire générale, on y verra que dans tous les temps, les pays et les gouvernemens, la seule beauté, la seule vérité du Goût, ont produit les talens les plus rares et les plus utiles, les vertus les plus aimables et les plus sublimes.

D'où naissent ces heureuses révolutions, qui inspirent l'amour de toutes les especes de Beau? du Goût des grands hommes qui gouvernent, de celui des génies supérieurs qui éclairent. *Aristote*, *Descartes*, *Corneille*, *Moliere*, le *Titien*, *Rubens*, *Trajan* et *Titus*, voilà les créateurs du Goût dans leurs nations. Il est vrai que ces réflexions traitent principalement de celui des sciences et des arts; mais le Beau de tous les

genres et de toutes les especes, n'étant essentiellement qu'un, nous saisissons, avec empressement l'occasion de réunir le Beau moral, et le Beau intellectuel. Quelque séduisante au reste que soit cette matiere, elle est étrangere à mon sujet; j'y rentre et je finis par quelques réflexions sur l'utilité de cet ouvrage.

Les Considérations préliminaires ont établi que les différentes especes de Beau se réduisaient à trois : Beau essentiel, Beau naturel, Beau intellectuel. Nous avons fait la même division du Goût; son origine, sa nature, son sublime, ses moyens, ses effets, beaucoup d'autres parties qui le composent, ont été traitées.

Par cette méthode, le Goût peut assigner à chaque espece de Beau sa place véritable. L'opposition qui se trouve entre des personnes de goût contraire, peut également se concilier par son secours. L'un n'aime que le Beau essentiel; il sera frappé du développement majestueux des élémens confondus dans le cahos, qui est du Beau de son genre. L'autre le sera davantage de la beauté de la régularité d'un grand édifice, qui est du Beau dans l'ordre naturel. Un troisieme enfin, indifférent sur ces deux especes, préférera aux chefs-d'oeuvres de tous les autres arts, à *Homere* même et à *Virgile*, le Paradis perdu de *Milton*, Beau le plus arbitraire qui ait jamais

été dans la poësie. Chacun de ces amateurs du Goût en a un réel, mais il n'en a qu'un.

Fixer la différence et la réalité de ces Goûts, c'est les concilier, et la conciliation sera facile si l'on veut suivre les principes établis. Plus de confusion dans les idées, par ce moyen, plus d'injustice dans les jugemens, plus de préférence pour le Goût, dont l'attrait détermine. On distinguera, on rendra sensible la différence qui est entre le sublime et le sublime. S'il peint l'Eternel, c'est du Beau essentiel; s'il peint l'homme, c'est du Beau naturel; le second est séparé du premier par l'intervalle infini qui est entre la créature et le créateur.

La nature des passions, le vice, la vertu, qui les allument, ont également leurs différences marquées par nos regles. Le sublime de l'humanité l'emportera toujours sur celui des talens barbares qui la font gémir en l'étonnant, en tarissant ses sources. Il en sera de même des Goûts subordonnés, si l'on veut prendre la peine de dissiper leur confusion apparente : elle n'est pas dans l'objet, mais dans les yeux de ceux qui les considérent. Chaque Goût tient à la chaîne immense du Beau universel, par un anneau distingué de ceux auxquels il touche. Si l'on n'a pas la vue assez bonne pour apercevoir cette distinction, le vice est dans l'organe, nullement dans la chose.

L'étude qui fixe chaque espece de Beau et chaque espece de Goût, a donc une importance très-grande. Que ceux qui l'ignoreraient, ou qui voudraient en douter, écoutent feu M. le président de *Montesquieu* sur ce sujet.

„ Les différens plaisirs de l'ame, tels que ceux „ que produisent le bon, le beau, l'agréable, „ le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le „ je ne sais quoi, le majestueux, le grand, le „ sublime, forment les objets du Goût: leur „ source étant en nous-mêmes, en chercher „ les raisons, c'est chercher la cause de nos „ plaisirs. „

Le Goût étant l'estimateur de ces différentes especes de Beau, plus il a de perfection, plus la mesure de nos plaisirs est grande.

Descendre dans l'ame, la fixer, pour ainsi dire, c'est jeter la lumiere sur nos plaisirs; c'est les faire passer dans le creuset de la vérité. Est-il une étude qui offre plus d'agrément, plus d'utilité? combien d'avantages n'en résulte-t-il pas?

Le premier de tous, c'est de se rendre compte des sentimens les plus précieux de l'ame, de les distinguer clairement l'un de l'autre, et de les réduire à leur juste valeur.

Voilà le privilége du Goût, ou plutôt c'est le Goût même. S'appliquer à le mettre à la portée de tout le monde, c'est s'occuper du

bonheur le plus pur, le plus solide, et le plus facile que l'homme puisse goûter.

Toute la citation de M. le président de *Montesquieu* convient également au Beau moral et au Beau intellectuel. Le grand homme accompli en réunit tous les traits dans sa conduite; l'homme de génie les montre dans ses écrits. Celui qui réunira les deux especes de Beau, qui coulent de ces sources premieres, aura le Goût le plus parfait; il sera donc heureux, il atteindra ce but qui fait le voeu général de l'humanité. Le coup-d'oeil de son discernement séparera l'ombre du corps, la chimere de la réalité, la vérité du mensonge.

Le souverain d'un peuple guidé par cet esprit aura des sujets; sa patrie des citoyens; sa religion des exemples éclatans de la pratique des devoirs qu'elle impose.

Traiter ces grands objets de la politique, c'est m'écarter de mon sujet, je l'ai senti; mais la beauté de cet écart me le fait chérir, et il ne m'en coûte que pour le terminer. Heureux si, ne songeant qu'à la culture de l'esprit, mon travail pouvait être de quelque utilité à l'élévation et à la perfection de l'ame! Si l'on y réfléchit, on sera convaincu que ces qualités ne sont que l'effet de l'Art de sentir et de juger en matiere de Goût, unique estimateur de toutes les especes de Beau.

F I N.

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE

DES MATIERES.

A

B

C

D

G

H

I

P

R

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés et féaux Conseillers les gens tenant nos cours de parlement, Maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand-conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans civils et autres nos Justiciers qu'il appartiendra : salut. Notre amé le S. ROLLAND nous a fait exposer qu'il desirerait faire imprimer et donner au public une nouvelle édition de l'ouvrage intitulé l'ART DE SENTIR ET DE JUGER EN MATIERE DE GOUT, qu'il a revue corrigée et augmentée, s'il nous plaisait lui accorder nos lettres de privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'exposant, nous lui avons permis, et permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit ouvrages autant de fois que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre et débiter par tout notre royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilége, pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne : et si cependant il jugeait à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la chambre syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilége que de la cession; et alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent privilége sera réduite à celle de la vie de l'exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'exposant décede avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'arrêt du conseil du 30 août 1777, portant réglement sur la durée des priviléges en librairie. Faisons défenses à tous

imprimeurs, libraires, et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie et de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende et de déchéance d'état en cas de récidive, et de tous dépens, dommages et intérêts, conformément à l'arrêt du conseil du 30 août 1777 concernant les contrefaçons : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des imprimeurs et libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre royaume, et non ailleurs, en beau papier et beaux caracteres, conformément aux réglemens de la librairie, à peine de déchéance du présent privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-chèr et féal chevalier garde des sceaux de France le S. BARENTIN; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du louvre, un dans celle de notre très-cher et féal chevalier chancelier de France le S. de MAUPEOU, et un dans celle dudit S. BARENTIN; le tout à peine de nullité des présentes, du contenu

desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir le dit exposant et ses hoirs pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux conseillers-sécrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre huissier ou sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et non-obstant clameur de haro, charte normande, et lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-cinquième jour du mois de février l'an de grace mil sept cent quatre-vingt huit et de notre règne le quinzième.

Par le ROI en son conseil.
Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIV de la chambre royale et syndicale des libraires et imprimeurs de Paris N°. 1833. fol°. 53. conformément aux dispositions énoncées dans le présent privilége, et à la charge de remettre à ladite chambre les neuf exemplaires prescrits par l'arrêt du conseil du 16 Avril 1785. A Paris le trente-un Octobre 1788. Signé NYON *l'aîné, adjoint.*

CESSION DU PRIVILEGE.

JE soussigné déclare abandonner ma part dudit privilege au sieur JACOB, ci-devant mon associé. Signé ROLLAND.

Strasbourg, le 29 décembre 1789.

